

12316. / pp. 2.

# L'EVANGILE

D U

## J O U R.

---

TOME TROISIEME.

---

LEAVENHILL

D U

J O U R .

---

TOME TROISIEME.

---



# L'EVANGILE DU JOUR

## CONTENANT

LE MARSEILLOIS & le LION.  
LES trois EMPEREURS en Sorbonne.  
LETTRE du *Marquis* d'Argence.  
LETTRE de *Voltaire* au *Marquis* d'Argence.  
REPOSE de *Voltaire* à l'Abbé d'Olivet.  
LETTRE de *Voltaire* à l'Elie de Beaumont.  
DECLARATION Juridique de la Servante de Mad. Calas.  
LETTRE d'un Membre du Conseil de Zurich.  
ANECDOTE sur Bélifaire.  
SECONDE Anecdote sur Bélifaire.  
LETTRE de l'Archevêque de Cantorberi à l'Archevêque  
de Paris.  
LETTRE Pastorale à l'Archevêque D'auch.  
LA Prophetie de la Sorbonne.  
INSTRUCTION Pastorale de l'Evêque d'Alétopolis.  
A WARBURTON.  
ESSAI Historique & Critique sur les Dissentions des Eglises  
de Pologne.  
LETTRE d'un Avocat à l'Ex-Jésuite Nonnote.  
LETTRE sur les Panégiriques par Irénée Aléthès.  
LETTRES à Son Altesse Monseigneur le Prince De \*\*\*.  
sur *Rabelais*, sur *Vanini*, sur les Auteurs An-  
glais, sur *Swift*, sur les Allemands, sur les  
Français, sur l'Encyclopedie, sur les Juifs, &  
sur *Spinoza*.



---

A LONDRES.

MDCCLXIX.

Т И Д Э Т И О З

[illegible]

2 E R D M O I A

MDCCCXIX

L E

MARSEILLOIS

E T

LE LION.



Monfieur de St. Didier, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marfeille, auteur du poëme de Clovis, s'amufa quelque tems avant fa mort à compofer cette petite fable, dans laquelle on trouve quelques traits de la philosophie Anglaife. Ces traits font en effet imités de la fable des abeilles de Mandeville, mais tout le refte appartient à l'auteur François. Comme il étoit de Marfeille, il n'a pas manqué de prendre un Marfeillois pour fon héros. Nous avons fait imprimer ce petit ouvrage fur une copie très exacte.

# LE MARSEILLOIS ET LE LION.

*Par feu Mr. de ST. DIDIER Secrétaire perpétuel  
de l'Académie de Marseille.*

Dans les sacrés cayers méconnus des profânes,  
Nous avons vû parler les serpens & les ânes.  
Un serpent fit l'amour à la femme d'Adam; (a)  
Un âne avec esprit gourmanda Balaam. (b)  
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,  
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile. (c)  
Les habitans des airs, des forêts & des champs,  
Aux humains, chez Esope, enseignent le bon sens.  
Descartes n'en eut point quand il les crut machines. (d)  
Il raisonna beaucoup sur les œuvres divines;  
Il en jugea fort mal & noya sa raison  
Dans ses trois élémens au coin d'un tourbillon.  
Le pauvre homme ignora dans sa physique obscure  
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.  
Ce romancier hardi dupa longtems les fots.  
Laißons là sa folie, & suivons nos propos.

Un jour un Marseillois, trafiquant en Afrique,  
Aborda le rivage où fut jadis Utique.  
Comme il se promenait dans le fond d'un vallon;  
Il trouva nez à nez un énorme lion  
A la longue crinière, à la gueule enflammée,  
Terrible; & tout semblable au lion de Némée.  
Le plus horrible effroi saisit le voyageur.  
Il n'était pas Hercule: & tout transi de peur  
Il se mit à genoux, & demanda la vie.

## LE MARSEILLOIS

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,  
Mais qui faisait encor trembler le Provençal,  
Lui dit en bon français; ridicule animal,  
Tu veux donc qu'aujourd'hui de souper je me passe?  
Ecoute, j'ai diné: je veux te faire grace  
Si tu peux me prouver qu'il est contre les loix  
Que le soir un lion soupe d'un Marseillois.

Le marchand à ces mots conçut quelque espérance.

Il avait eu jadis un grand fond de science;

Et pour devenir prêtre il apprit du latin;

(e) Il savait Rabelais & son Saint Augustin.

D'abord il établit, selon l'usage antique,

Quel est le droit divin du pouvoir monarchique,

Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux

L'homme est mis pour régner sur tous les animaux: (f)

Que la terre est son trône; & que dans l'étendue

Les astres sont formés pour réjouir sa vuë.

Il conclut qu'étant Prince, un sujet Africain

Né pouvait sans péché manger son souverain.

Le lion qui rit peu se mit pourtant à rire,

Et voulant par plaisir connaître cet empire,

En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu

Dé l'univers entier le monarque absolu.

Il vit que ce grand Roi lui cachait sous le linge

Un corps faible, monté sur deux fesses de singe,

A deux minces talons deux gros pieds attachés

Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés,

Deux mammelles sans lait, sans grace, sans usage;

Un crâne étroit & creux couvrant un plat visage,

Tristement dégarni du tissu de cheveux

Dont la main d'un barbier coëffa son front crasseux.

Tel était en effet ce Roi sans diadème,

Privé de sa parure & réduit à lui-même.

Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur

Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.



Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature  
 Me fait faire en ce monde une triste figure :  
 Je pensais être Roi : j'avais certes grand tort.  
 Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.  
 Mais songez qu'un héros doit dompter sa colère.  
 Un Roi n'est point aimé s'il n'est pas débonnaire.  
 Dieu, comme vous savez, est au dessus des Rois.  
 Jadis en Arménie il vous donna des loix.  
 Lorsque dans un grand coffre à la merci des ondes,  
 Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,  
 Par Noé mon ayeul enfermés si longtems, (g)  
 Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs,  
 Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,  
 Un pacte solennel. .... Oh ! la plate impudence !  
 As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?  
 Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous ? ... Oui, Seigneur.  
 Il vous recommanda d'être clément & sage,  
 De ne toucher jamais à l'homme son image. (h)  
 Et si vous me mangez, l'Eternel irrité  
 Fera payer mon sang à votre Majesté. ....  
 Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !  
 Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?  
 Montre l'original de mon pacte avec Dieu.  
 Par qui fut-il écrit ? en quel tems ? dans quel lieu ? (i)  
 Je vais t'en montrer un, plus sûr, plus véritable.  
 De mes quarante dents voi la file effroyable, (k)  
 Ces ongles dont un seul te pourrait déchirer,  
 Ce gosier écumant prêt à te dévorer,  
 Cette gueule, ces yeux dont jaillissent des flammes ;  
 Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.  
 Il ne fait rien en vain : te manger est ma loi ;  
 C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.  
 Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,  
 Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.  
 Toi même as fait passer sous tes chétives dents,

D'imbécilles dindons, des moutons innocens,  
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.  
Ton débile estomac, honte de la nature,  
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,  
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.  
Si tu n'as point d'argent tu jeunes en hermite;  
Et moi que l'appétit en tout tems sollicite,  
Conduit par la nature, attentif à mon bien,  
Je puis t'avaler crud sans qu'il m'en coûte rien.  
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.  
Le pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure.  
Appren qu'il vaut autant, raisonneur de travers,  
Etre avalé par moi que rongé par les vers....

Sire, les Marseillois ont une âme immortelle.  
Ayez dans vos repas quelque respect pour elle.  
La mienne, apparemment est immortelle aussi.  
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci.  
Je ne veux point manger ton âme raisonneuse.  
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuse:  
C'est ton corps qu'il me faut; je le voudrais plus gras;  
Mais ton âme, croi-moi, ne me tentera pas....

Vous avez sur ce corps une entière puissance.  
Mais quand on a diné n'a-t-on point de clémence?  
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays,  
Je laisse dans Marseille une femme & deux fils;  
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,  
Iront à l'hôpital si vous mangez leur père....

Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir?  
Mon petit lionceau ne peut encor courir,  
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive.  
Je lui dois la pâture, il faut que chacun vive.  
Eh! pourquoi fortais-tu d'un terrain fortuné,  
D'olives, de citrons, de pampres couronné?  
Pourquoi quitter ta femme & ce pays si rare  
Où tu ferais en paix Magdeleine & Lazare? (1)

Dominé par le gain tu viens dans mon canton  
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon;  
Et tu veux qu'en jeunant ma famille pâtisse  
De ta sottise imprudence & de ton avarice?  
Répon-moi donc, maraut.... Sire, je suis battu,  
Vos griffes & vos dents m'ont assez confondu.  
Ma tremblante raison cède en tout à la vôtre.  
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.  
Ainsi Dieu le voulut; & c'est pour notre bien.  
Mais, Sire, on voit souvent un malheureux chrétien  
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,  
Se racheter d'un Turc, & payer un corsaire.  
Je comptais à Tunis passer deux mois au plus;  
A vous y bien servir mes vœux sont résolus;  
Je vous ferai garnir votre charnier auguste  
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au-  
juste.

Pendant deux mois entiers ils vous seront portés,  
Par vos correspondans chaque jour présentés;  
Et mon valet, chez vous, restera pour ôtage....

Ce pacte, dit le Roi, me plaît bien davantage  
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.  
Viens signer le traité, suis-moi chez le Cadi;  
Donne des cautions: sois sûr, si tu m'abuses,  
Que je n'admettrai point tes mauvaises excuses;  
Et que sans raisonner tu feras étranglé,  
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut signé, tous les deux l'observèrent,  
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.  
Ainsi dans tous les tems nos seigneurs les lions  
Ont conclu leurs traités aux dépends des moutons.



## N O T E S.

(a) *Un serpent.* Il est constant que le serpent parlait. La Genèse dit expressément, *qu'il était le plus rusé de tous les animaux.* La Genèse ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de sa toute-puissance pour séduire Eve. Elle rapporte la conversation du serpent & de la femme comme on rapporte un entretien entre deux personnes qui se connaissent & qui parlent la même langue. Cela même est si évident que le Seigneur punit le serpent d'avoir abusé de son esprit & de son éloquence; il le condamne à se traîner sur le ventre, au lieu qu'auparavant il marchait sur ses pieds. Flavien Joseph dans ses antiquités, Philon, St. Bazile, St. Ephrem n'en doutent pas. Le révérend père Don Calmet dont le profond jugement est reconnu de tout le monde, s'exprime ainsi. *Toute l'antiquité a reconnu les ruses du serpent, & on a cru qu'avant la malédiction de Dieu, cet animal était encor plus subtil qu'il ne l'est à présent. L'Ecriture parle de ses finesse en plusieurs endroits; elle dit qu'il bouche ses oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jesus-Christ dans l'Evangile nous conseille d'avoir la prudence du serpent.*

(b) *Un âne avec esprit.* Il n'en était pas ainsi de l'âne, ou de l'ânesse qui parla à Balaam. Il est vraisemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole; car il est dit expressément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'ânesse. Et même St. Pierre dans sa seconde Epître, dit, *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que St. Augustin dans sa 48 question dit, que Balaam ne fut point du tout étonné d'entendre parler son ânesse. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père Don Calmet avoue que la chose est très-ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le bœlier de Phrixus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, & l'ormeau d'Apollonius de Thyane ont parlé distinctement. Voilà de grandes autorités qui servent merveilleusement à justifier Mr. de St. Didier.

(c) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille.* La remarque de Madame Dacier sur cet endroit d'Homère, est également importante & judicieuse. Elle appuie beaucoup sur

la sage conduite d'Homère; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xanthe & Balie, fils de Podarge, sont d'une race immortelle; & qu'ayant déjà pleuré la mort de Patrocle, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'âne de Balaam, auquel il n'y a rien à répliquer.

(d) *Descartes n'en eut point quand il les crut machines.* Descartes était certainement un bon géomètre & un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, & qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir, est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois élémens, son système sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées, sont regardés par tous les Philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute la physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

(e) *Il savait Rabelais & St. Augustin.* Il est rapporté dans l'histoire de l'Académie que La Fontaine demanda à un Docteur, s'il croyait que St. Augustin eût autant d'esprit que Rabelais, & que le Docteur répondit à La Fontaine, prenez garde, Monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers; ce qui était vrai.

Ce Docteur était un sot. Il devait convenir que St. Augustin & Rabelais avaient tous deux beaucoup d'esprit; & que le Curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. Rabelais était profondément savant & tournait la science en ridicule; St. Augustin n'était pas si savant, il ne savait ni le Grec, ni l'Hébreu; mais il employa ses talens & son éloquence à son respectable Ministère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus basses. St. Augustin s'égarait dans des explications mystérieuses que lui même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans son sermon sur le Pseaume six.

„ Il est clair & indubitable que le nombre de quatre a  
„ rapport au corps humain à cause des quatre élémens & des  
„ quatre qualités dont il est composé; savoir le chaud & le  
„ froid, le sec & l'humide. C'est pourquoi aussi Dieu a voulu  
„ qu'il fût soumis à quatre différentes saisons, savoir l'Été,

„ le Printems, l'Automne & l'Hyver. — Comme le nombre  
 „ de quatre a raport au corps, le nombre de trois a ra-  
 „ port à l'ame, parce que Dieu nous ordonne de l'aimer  
 „ d'un triple amour, savoir de tout notre cœur, de toute  
 „ notre ame, & de tout notre esprit.

„ Lors donc que les deux nombres de quatre & de trois,  
 „ dont le premier a raport au corps, c'est-à-dire au vieil  
 „ homme & au vieil Testament; & le second a raport à l'a-  
 „ me, c'est à-dire au nouvel homme & au nouveau Testa-  
 „ ment, seront passés & écoulés, comme le nombre de sept  
 „ jours passe & s'écoule, parce qu'il n'y a rien qui ne se  
 „ fasse dans le tems, & par la distribution du nombre quatre  
 „ au corps, & du nombre de trois à l'ame; lors, dis-je, que  
 „ ce nombre de sept sera passé, on verra arriver le huitième  
 „ qui sera celui du jugement.

Plusieurs savans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier  
 les deux généalogies différentes données à St. Joseph, l'une  
 par St. Matthieu, & l'autre par St. Luc, il dise dans son  
 Sermon 51. *qu'un fils peut avoir deux pères, puisqu'un père*  
*peut avoir deux enfans.*

On lui a encor reproché d'avoir dit dans son livre contre  
 les Manichéens, que les puissances célestes se déguisaient  
 ainsi que les puissances infernales en beaux garçons & en  
 belles filles pour s'accoupler ensemble, & d'avoir imputé aux  
 Manichéens cette theurgie impure, dont ils ne furent jamais  
 coupables.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand Saint  
 était homme, il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts com-  
 me les autres Saints. Il n'en est pas moins vénérable, &  
 Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent  
 dans les trois quarts de son livre, quoi qu'il ait été l'hom-  
 me le plus savant de son tems, éloquent, plaissant, & doué  
 d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison  
 à faire entre un père de l'Eglise très vénérable & Rabelais,  
 mais on peut très bien demander lequel avait plus d'esprit.  
 Et un bas à l'envers n'est pas une réponse.

(f) *L'homme est mis pour régner.* Dans le Spectacle de la  
 nature, Monsieur le Prieur de Jonval, qui d'ailleurs est un  
 homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un  
 profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vrai-  
 semblable que les premiers ours & les premiers tigres  
 qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent  
 peu de vénération, sur-tout s'ils avaient faim.



Plusieurs peuples ont cru très sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du tems pour détromper notre orgueil & notre ignorance. Mais aussi plusieurs Philosophes, & Platon entr'autres, ont enseigné que les astres étaient des Dieux. St. Clément d'Alexandrie & Origène ne doutent pas qu'ils n'ayent des ames capables de bien & de mal; ce sont des choses très curieuses & très instructives.

(g) *Par Noé mon ayeul.* Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont les seuls qui l'ayent jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniaton n'en a point parlé. S'il en avait dit un mot, Eusèbe son abrégiateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le Zenda Vesta de Zoroastre. Le Sadder qui en est l'abrégé ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur Egyptien en avait parlé, Flavien Joseph qui rechercha si exactement tous les passages des livres Egyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entièrement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le Védam, ni dans le Shasta, ni dans les cinq Kings; & il est très remarquable que lui & ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(h) *De ne toucher jamais à l'homme son image.* Au Chap. IX. de la Genèse, verset 10 & suivans, le Seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi Juive à-peu-près comme les hommes. Les uns & les autres doivent être également en repos le jour du Sabat. (Exode Chap. XXII.) un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort. (Exode Chap. XXI.) une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort. (Levit. Chap. XX.) Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête. (Ecclésiaste Chap. III. & XIX.) dans les playes d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux sont également frappés. (Exode Chap. XII. & XIII.) Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeuner les hommes & les ani-

maux. Quand Josué prend Jérico il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encor le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(i) *Par qui fut-il écrit?* Le grand Newton, Samuel Clarck, prétendent que le Pentateuque fut écrit du tems de Saul. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous Ozias; mais il est décidé que Moïse en est l'auteur malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances, & sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(k) *De mes quarante dents.* Ceux qui ont écrit l'histoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions, mais ils ont oublié cette particularité aussi bien qu'Aristote. Quand on parle d'un guerrier il ne faut pas omettre ses armes. Mr. de St. Didier qui avait vû disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(l) *Où tu fétas en paix Magdeleine & Lazare?* Ce lion paraît fort instruit, & c'est encor une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte Beaume où se retira Sainte Marie-Magdeleine est fort connue; mais peu de gens savent à fond cette histoire. La fleur des Saints peut en donner quelques notions; il faut lire son article Tome II. de la fleur des Saints, depuis la page 59. Ce fut Marie-Magdeleine à qui deux Anges parlèrent sur le Calvaire, & à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira le savant auteur de la fleur des Saints, dit expressément, que si cela n'est pas dans l'Evangile la chose n'est pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jérusalem auprès de la Vierge Marie avec son frère Lazare, que Jesus avait ressuscité, & Marthe sa sœur qui avait préparé le repas lorsque Jesus avait soupé dans leur maison.

L'aveugle né nommé Celedone, à qui Jesus donna la vue en frotant ses yeux avec un peu de boue, & Joseph d'Arimathie, étaient de la société intime de Magdeleine. Mais le plus considérable de ses amis fut le Docteur St. Maximin, l'un des soixante & dix disciples.

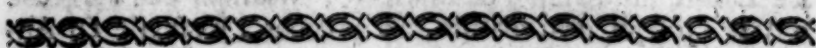
Dans la première persécution qui fit lapider St. Etienne les Juifs se saisirent de Marie-Magdeleine, de Marthe, de

leur servante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'a-  
veugle né, & de Joseph d'Arimate. On les embarqua dans  
un vaisseau sans voiles, sans rames & sans mariniers. Le  
vaisseau aborda à Marseille comme l'atteste Baronius. Dès  
que Magdeleine fut à terre elle convertit toute la Provence.  
Le Lazare fut Evêque de Marseille; Maximin eut l'Evêché  
d'Aix. Joseph d'Arimate alla prêcher l'Evangile en An-  
gleterre. Marthe fonda un grand couvent; Magdeleine se  
retira dans la Sainte Beaume où elle brouta l'herbe toute  
sa vie. Ce fut là que n'ayant plus d'habits, elle pria tou-  
jours toute nue; mais ses cheveux crurent jusqu'à ses ta-  
lons, & les Anges venaient la peigner & l'enlever au Ciel  
sept fois par jour, en lui donnant de la musique. On a  
gardé longtems une fiole remplie de son sang & de ses che-  
veux, & tous les ans, le jour du Vendredi Saint, cette fiole  
a bouilli à vue d'œil. La liste de ses miracles avérés est  
innombrable.





LES  
TROIS EMPEREURS  
EN SORBONNE.



Par Mr. l'Abbé CAILLE.

---

L'Héritier de Brunswick & le Roi des Danois,  
Vous le savez, amis, ne sont pas les seuls Princes  
Qu'un désir curieux mena dans nos provinces,  
Et qui des bons esprits ont réuni les voix.  
Nous avons vû Trajan, Titus & Marc-Aurèle  
Quitter le beau séjour de la gloire immortelle  
Pour venir en secret s'amuser dans Paris,  
Quelque bien qu'on puisse être on veut changer de  
place.

C'est pourquoi les Anglais sortent de leur païs.  
L'esprit est inquiet, & de tout il se lasse,  
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.

Le trio d'Empereurs arrivés dans la ville,  
Loin du monde & du bruit choisit son domicile  
Sous un toit écarté, dans le fond d'un fauxbourg.  
Ils évitaient l'éclat ; les vrais Grands le dédaignent.  
Les galans de la Cour & les beautés qui règnent,  
Tous les gens du bel air ignoraient leur séjour.  
A de semblables saints il ne faut que des sages ;  
Il n'en est pas en foule. On en trouva pourtant,  
Gens instruits & profonds qui n'ont rien de pédant,  
Qui ne prétendent point être des personnages,  
Qui des sots préjugés paisiblement vainqueurs,  
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs ;  
Qui sans craindre la mort savent goûter la vie ;

Qui ne s'appellent point, *la bonne compaignie*,  
Qui la sont en effet. Leur esprit & leurs mœurs  
Reussirent beaucoup chez les trois Empereurs.

A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent,  
Moins ils cherchaient l'esprit & plus ils en montrèrent;  
Tous charmés l'un de l'autre ils étaient bien surpris  
D'être sur tous les points toujours du même avis.

Ils ne perdirent point leurs momens en visites;  
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,  
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts.  
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.

On conduisit bientôt nos nouveaux curieux  
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Ar-  
mide,

Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Elide.  
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent,  
Lorsqu'à l'observatoire un verre industrieux  
Leur fit envisager la structure des cieux,  
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils descendirent.

De-la, près d'un beau pont que bâtit autrefois  
Le plus grand des Henris, & peut-être des Rois,  
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,  
Ce Prince, ce héros célébré tant de fois  
Des Français inconstans le vainqueur & le père;  
Le voilà, disaient-ils, nous le connaissons tous;  
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.

Un des sages leur dit: Vous savez son histoire,  
On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté,  
Quand il était au monde il fut persécuté.

Buri même à présent lui conteste sa gloire. (a)  
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir;  
On se trompe; & sa dent qui ne peut s'affouvir  
Jusques dans le tombeau ronge notre mémoire.

Après ces monumens si grands, si précieux,

A leurs regards divins si dignes de paraître,  
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.

Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître;  
Les boulevards, la foire & l'opéra bouffon,  
L'école où Loyola corrompit la raison,  
Les quatre Facultés & jusqu'à la Sorbonne.

Ils entrent dans l'étable où les Docteurs fourrés  
Ruminaient Saint Thomas & prenaient leurs degrés.  
Au séjour de l'Ergo, Ribaudier en personne  
Estropiait alors un discours en latin.

Quel latin, juste ciel! les héros de l'Empire  
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.  
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin  
Du Concile Gaulois lut tout haut les censures.

Il disait anathème aux nations impures  
Qui n'avaient jamais fû dans leurs impiétés  
Qu'auprès de l'Estrapade il fût des Facultés.

O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices, (b)  
Princes, sages, héros, exemples des vieux tems,  
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,  
Vos belles actions des péchés éclatans.

Dieu livre, selon nous, à la gêne éternelle  
Epictète, Caton, Scipion l'Africain,  
Ce coquin de Titus l'amour du genre humain,  
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,  
Tous créés pour l'enfer & morts sans sacremens.

Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments (c)  
Dont nous avons ici solennisé la fête;

De beaux rayons dorés nous ceignimes sa tête:  
Ravaillac & Damiens, s'ils sont de vrais croyans, (d)  
S'ils sont bien confessés sont ses heureux enfans.

Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (e)  
Et Turenne amoureux, mourant pour son païs,  
Brûle éternellement chez les anges maudits.

Tel est notre plaisir. Telle est la loi de Grâce.

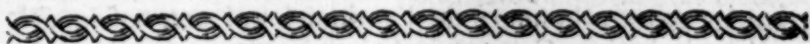
Les



Les divins voyageurs étaient bien étonnés  
De se voir en Sorbonne & de s'y voir damnés.  
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.  
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très débonnaire: (f)  
Vous ne connaissez pas les gens dont vous parlez;  
Les Facultés par fois sont assez mal instruites  
Des secrets du Très-Haut, quoiqu'ils soient révélés.  
Dieu n'est ni si méchant, ni si sot que vous dites.

Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard  
Dans des convulsions dignes de Saint Médard,  
Nomma le demi-Dieu déiste, athée; impie,  
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,  
Et lui fit intenter un procès criminel.

Les Romains cependant sortent de l'écurie.  
Mon Dieu, disait Titus, ce Monsieur Ribaudier  
Pour un Docteur Français me semble bien grossier.  
Nos sages rougissaient pour l'honneur de la France;  
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.  
Nous n'assistons jamais à ces belles leçons.  
Nous nous sommes mépris; Ribaudier nous étonne,  
Nous pensions en effet vous mener en Sorbonne,  
Et l'on vous a conduits aux petites maisons.



N O T E S.

(a) *Buri même à présent lui conteste sa gloire.* On dit qu'un écrivain, nommé Mr. de Buri, a fait une histoire de Henri IV, dans laquelle ce héros est un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite secte qui s'élève sourdement contre la gloire de ce grand-homme. Ces Messieurs sont bien cruels envers la patrie; qu'ils songent combien il est important qu'on regarde comme un être approchant de la Divinité, un Prince qui exposa toujours sa vie pour sa nation, & qui voulut toujours la soulager. Mais il avait des défauts, mais il avait des faiblesses. Oui, sans doute; il était homme: mais béni soit celui qui a dit que ses défauts étaient ceux d'un homme aimable, & ses vertus celles d'un

grand homme. Plus il fut la victime du fanatisme, plus il doit être presque adoré par quiconque n'est pas convulsionnaire.

Chaque nation, chaque Cour, chaque Prince a besoin de se choisir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh! quel autre choisira-t-on que celui qui dégagait ses amis aux dépens de son sang dans le combat de Fontaine-Française, qui criait dans la victoire d'Ivry, *épargnez les compatriotes*, & qui au faite de la puissance & de la gloire disait à son Ministre, *je veux que le paysan ait une poule au pot tous les dimanches*.

(b) O morts! s'écriait-il, vivez dans les supplices. Il est nécessaire de dire au public qui l'a oublié, qu'un nommé Thibaudier principal du collège Mazarin, & un régent nommé Cogé, s'étant avisés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Bélisaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire censurer par ceux qu'on appelle *Docteurs de Sorbonne*. Au bout d'un an ils firent imprimer cette censure en latin & en français. Elle n'est cependant ni française ni latine; le titre même est un solécisme, *Censure de la Faculté de Théologie contre le livre &c.* On ne dit point, *censure contre*, mais, *censure de*. Le public pardonne à la Faculté de ne pas savoir le français, on lui pardonne moins de ne pas savoir le latin. *Determinatio Sacrae Facultatis in libellum*, est une expression ridicule. *Determinatio* ne se trouve ni dans Cicéron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in*, est un barbarisme insupportable; & ce qui est encor plus barbare, c'est d'appeller *Bélisaire* un libelle en faisant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui est encor plus barbare, c'est de déclarer damnés tous les grands-hommes de l'antiquité qui ont enseigné & pratiqué la justice. Cette absurdité est heureusement démentie par St. Paul, qui dit expressément dans son Epître aux Juifs tolérés à Rome: *Lorsque les Gentils qui n'ont point la loi sont naturellement ce que la loi commande n'ayant point notre loi, ils sont loi à eux-mêmes*. Tous les honnêtes gens de l'Europe & du Monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette détestable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuistres sans raison & sans humanité qui puissent soutenir une opinion si abominable & si folle, désavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les Docteurs de Sorbonne sont des cuistres, nous avons pour eux une considération plus distinguée; & nous les plaignons seulement d'avoir signé un ouvrage qu'ils sont incapables d'avoir fait, soit en français, soit en latin.

Remarquons pour leur justification qu'ils se sont intitulés dans le titre *sacrée faculté*, en langue latine, & qu'ils ont eu la discrétion de supprimer en français ce mot *sacrée*.

(c) *Mais parmi ses élus nous plaçons les Cléments.* On ne peut trop répéter que la Sorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément assassin de Henri III, étudiant en Sorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ses droits à la Royauté, & Henri IV. incapable de régner.

Il est clair que selon les principes cent fois étalés alors par cette Faculté, l'assassin parricide Jacques Clément qu'on invoquait publiquement alors dans les églises, était dans le Ciel au nombre des Saints, & que Henri III Prince voluptueux, mort sans confession, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut aussi sans confession. Mais il s'était confessé, & même avait communie l'avant-veille, de la main de son prieur Bourgoïn son complice, qu'on dit avoir été Docteur de Sorbonne, & qui fut écartelé. Ainsi Clément muni des sacremens fut non-seulement saint, mais martyr. Il avait imité St. Judas, non pas Judas Iscariote, mais Judas Maccabée; Ste. Judith qui coupait si bien les têtes des amans avec lesquels elle couchait; St. Salomon qui assassina son frère Adonias; St. David qui assassina Urie, & qui en mourant ordonna qu'on assassinât Joab; Ste. Jahel qui assassina le Capitaine Sizara; St. Aod qui assassina son Roi Eglon, & tant d'autres saints de cette espèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi. On ne peut lui contester l'espérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puisqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il est donc aussi sûr que Jacques Clément est sauvé, qu'il est sûr que Marc-Aurèle est damné.

(d) *Ravaillac &c.* Selon les mêmes principes Ravaillac doit être dans le paradis, dans le jardin; & Henri IV dans l'enfer qui est sous terre; car Henri IV mourut sans confession, & il était amoureux de la Princesse de Condé. Ravaillac au contraire n'était point amoureux, & il se confessa à deux Docteurs de Sorbonne. Voyez quelles douces consolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, & qui fait un élu de Ravaillac & de ses semblables. Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développé cette doctrine.

(e) *Un Fréron bien builé.* Mr. l'Abbé Caille a sans doute accolé ces deux noms pour produire le contraste le plus ri-



dicule. On appelle communément à Paris un *Fréron*, tout gredin insolent, tout policon qui se mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et Mr. l'Abbé Caille oppose un de ces faquins de la lie du peuple qui reçoit l'Extrême-Onction sur son grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon sans le secours des saintes-huiles, dans le tems qu'il était amoureux de Madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, & sert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la possession du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, & qui la refuse aux plus grands-hommes, & aux plus vertueux de la terre.

(f) *Marc-Aurèle lui-dit.* On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'Empereur Antonin, & à jeter les yeux, s'ils le peuvent, sur la censure contre *Bélisaire*. Ils trouveront dans cette censure des distinctions sur la foi & sur la loi, sur la grace prévenante, sur la prédestination absolue, & dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus sublime & de plus tendre. On sera peut-être un peu surpris que de petits Welches inconnus aux honnêtes gens, ayant condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit servir d'exemple au Monde entier. Dans quel abîme sommes-nous descendus! la nouvelle Rome vient de canoniser un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canonisation, est d'avoir eu des coups de pied dans le cu, & d'avoir laissé répandre un œuf frais sur sa barbe. L'Ordre des capucins a dépensé quatre cent mille écus aux dépens des peuples pour célébrer dans l'Europe l'apothéose de Cucufin sous le nom de Saint Séraphin : & Ribaudier damne Marc-Aurèle! O Ribaudiers, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de sotises.

Lecteur éclairé & judicieux, car je ne parle pas aux bégueules imbécilles qui n'ont lû que l'*Année sainte* de Le Tourneux, ou le *Pédagogue chrétien*; de grace apprenez à vos amis quelle est l'énorme distance des offices de Cicéron, du manuel d'Épictète, des maximes de l'Empereur Antonin à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue Latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous seulement dans tous les livres faits depuis six cents ans rien de comparable à une page de Sénèque? Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous osons nous élever contre nos maîtres!

# L E T T R E

D E

MR. LE MARQUIS D'ARGENCE,

BRIGADIER DES ARMEES DU ROI.

J'Ai lû dans une Feuille, mon vertueux ami, intitulée *L'Année Littéraire*, une satire à l'occasion de la justice rendue à la famille des *Calas* par le Tribunal suprême de Messieurs les Maîtres des Requêtes; elle a indigné tous les honnêtes gens; on m'a dit que c'est le sort de ces Feuilles.

L'Auteur, par une ruse à laquelle personne n'est jamais pris, feint qu'il a reçu de Languedoc une lettre d'un Philosophe Protestant; il fait dire à ce prétendu Philosophe, que si on avait jugé les *Calas* sur une lettre de Mr. de *Voltaire*, qui a couru dans l'Europe, on aurait eu une fort mauvaise idée de leur cause. L'Auteur des Feuilles n'ose pas attaquer Messieurs les Maîtres des Requêtes directement, mais il semble espérer que les traits qu'il porte à Mr. de *Voltaire*, retomberont sur eux, puisque Mr. de *Voltaire* avait agi sur les mêmes preuves.

Il commence par vouloir détruire la présomption favorable que tous les Avocats ont si bien fait valoir, qu'il n'est pas naturel qu'un père assassine son fils, sur le soupçon que ce fils veut changer de Religion. Il oppose à cette probabilité reconnue de tout le monde, l'exemple de *Junius Brutus*, qu'on prétend avoir condamné son fils à la mort. Il s'aveugle au point de ne pas voir que *Junius Brutus* était un Juge qui sacrifia, en gémissant, la nature à son devoir. Quelle comparaison entre une sentence sévère & un assassinat exécrationnable! entre le de-

voir & un parricide ! & quel parricide encore ! Il falait, s'il eût été en effet exécuté, que le père & la mère, un frère & un ami, en eussent été également coupables.

Il pousse la démence jusqu'à oser dire, que si les fils de *Jean Calas* ont assuré qu'il n'y eut jamais de père plus tendre & plus indulgent, & qu'il n'avait jamais battu un seul de ses enfans, c'est plutôt une preuve de simplicité de croire cette déposition, qu'une preuve de l'innocence des accusés.

Non, ce n'est pas une preuve juridique complète, mais c'est la plus grande des probabilités ; c'est un motif puissant d'examiner ; & il ne s'agissait alors pour Mr. de *Voltaire*, que de chercher des motifs qui le déterminassent à entreprendre une affaire si intéressante, dans laquelle il fournit depuis des preuves complètes, qu'il fit recueillir à *Toulouse*.

Voici quelque chose de plus revoltant encore. Mr. de *Voltaire*, chez qui je passai trois mois auprès de *Genève*, lorsqu'il entreprit cette affaire, exigea avant de s'y exposer, que M<sup>de</sup>. *Calas*, qu'il savait être une Dame très religieuse, jurât au nom du Dieu qu'elle adore, que ni son mari ni elle n'étaient coupables. Ce serment était du plus grand poids, car il n'était pas possible que M<sup>de</sup>. *Calas* fit un faux serment, pour venir à Paris s'exposer au suplice ; elle était hors de cause ; rien ne la força à faire la démarche hasardeuse de recommencer un procès criminel, dans lequel elle aurait pû succomber. L'Auteur des Feuilles ne fait pas ce qu'il en coûterait à un cœur qui craint Dieu, de se parjurer ; il dit que c'est là un mauvais raisonnement, que c'est comme si quelqu'un aurait interrogé un des Juges qui condamnèrent *Calas* &c.



Peut-on faire une comparaison aussi absurde ? Sans doute le Juge fera serment qu'il a jugé suivant sa conscience ; mais cette conscience peut avoir été trompée par de faux indices, au lieu que M<sup>de</sup>. Calas ne saurait se tromper sur le crime qu'on imputait alors à son mari, & même à elle. Un accusé fait très-bien dans son cœur s'il est coupable ou non ; mais le Juge ne peut le savoir que par des indices souvent équivoques. Le faiseur de Feuilles a donc raisonné avec autant de sottise que de malignité, car je dois appeler les choses par leur nom.

Il ose nier qu'on ait cru dans le Languedoc, que les Protestans ont *un point de leur secte qui leur permet de donner la mort à leurs enfans qu'ils soupçonnent vouloir changer de Religion, &c.* ce sont les paroles de ce folliculaire.

Il ne fait donc pas que cette accusation fut si publique & si grave, que Mr. Sudre, fameux Avocat de Toulouse, dont nous avons un excellent Mémoire en faveur de la famille Calas, réfute cette erreur populaire, page 59, 60 & 61 de son Factum. Il ne fait donc pas que l'Eglise de Genève fut obligée d'envoyer à Toulouse une protestation solennelle contre une si horrible accusation.

Il ose plaisanter dans une affaire aussi importante, sur ce qu'on écrivait à l'ancien Gouverneur du Languedoc & à celui de Provence, pour obtenir, par leur crédit, des informations sur lesquelles on pût compter : que pouvait-on faire de plus sage ?

Je ne dirai rien des petites sottises littéraires que cet homme ajoute dans sa misérable Feuille. L'innocence des Calas, l'Arrêt solennel de Messieurs les Maîtres des Requêtes sont trop respectables, pour que j'y mêle des objets si vains. Je suis seu-

lement étonné qu'on souffre dans Paris une telle insolence, & qu'un malheureux, qui manque à la fois à l'humanité & au respect qu'il doit au Conseil, abuse impunément, jusqu'à ce point, du mépris qu'on a pour lui.

Je demande pardon à Mr. de *Voltaire* d'avoir mêlé ici son nom avec celui d'un homme tel que *Fréron*; mais puisqu'on souffre à Paris que les écrivains (les plus deshonorés) outragent le mérite le plus reconnu, j'ai cru qu'il était permis à un militaire, que l'honneur anime, de dire ce qu'il pense; & j'en suis si persuadé, que vous pouvez, mon cher Philosophe, faire part de mes réflexions à tous ceux qui aiment la vérité.

Vous savez à quel point je vous suis attaché.

DARGENCE.

*Au Château de Dirac, ce 20 Juillet 1765.*



# LETTRE

DE MR. DE VOLTAIRE,

A

MR. LE MARQUIS D'ARGENCE.

24. *Auguste* 1765.

LA Lettre que vous avez daigné écrire, Mr. le Marquis, est digne de votre cœur, & de votre raison supérieure. Vous m'avez appris l'insolente bassesse de *Fréron* que j'ignorais. Je n'ai jamais lû ses feuilles; le hazard qui vous en a fait tomber une entre les mains, ne m'a jamais si mal servi; mais vous avez tiré de l'or de son fumier, en confondant ses calomnies.

Si cet homme avait lû la lettre que Madame *Calas* écrivit de la retraite où elle était mourante, & dont on la tira avec tant de peine; s'il avait vû la candeur, la douleur, la résignation qu'elle mettait dans le récit du meurtre de son fils & de son mari, & cette vérité irrésistible avec laquelle elle prenait DIEU à témoin de son innocence, je fais bien qu'il n'en aurait pas été touché, mais il aurait entrevû que les cœurs honnêtes devaient en être attendris & persuadés.

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.

Ce n'est pas aux fripons à sentir la vertu.

Quant à Mr. le Maréchal de *Richelieu* & à Mr. le Duc de *Villars*, dont il tâche, dites-vous, d'avilir la protection, & de recuser le témoignage, il ignore que c'est chez moi qu'ils virent le fils de



26 LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE.

Madame *Calas*, que j'eus l'honneur de leur présenter, & qu'assurément ils ne l'ont protégé qu'en connaissance de cause, après avoir longtems suspendu leur jugement, comme le doit tout homme sage avant de décider.

Pour Messieurs les Maîtres des Requêtes, c'est à eux de voir si après leur jugement souverain, qui a constaté l'innocence de la famille *Calas*, il doit être permis à un *Fréron* de la révoquer en doute.

Je vous embrasse avec tendresse, & je vous aime autant que je vous respecte.



R E P O N S E  
DE MR. DE VOLTAIRE

A MR. L'ABBE' D'OLIVET.

*Sur la nouvelle édition de la Prosodie.*

à Ferney, 5. Janvier 1767.



CHer Doyen de l'Académie,  
Vous vites de plus heureux tems :  
Des neuf sœurs la troupe endormie  
Laisse reposer les talens :  
Notre gloire est un peu flétrie.  
Ramenez - nous sur vos vieux ans,  
Et le bon goût & le bon sens,  
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites - moi si jamais vous vites dans aucun bon auteur de ce grand siècle de Louis XIV. le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers*, *avec*, *à l'égard*? Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'*ingrat envers moi*. *Il se ménageait vis-à-vis ses rivaux*, au lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs &c. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui est très - rarement juste & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour & le barreau, & la société; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites - moi si Racine a *persiflé* Boileau? si Bossuet a *persiflé* Pascal? & si l'un & l'autre ont *misti-*

*fié* La Fontaine en abusant quelquefois de sa simplicité? Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuse? On va jusqu'à imprimer que les Princes sont quelquefois mal *éduqués*. Il paraît que ceux qui parlent ainsi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaise éducation. Quand Bossuet, Fénelon, Pélisson, voulaient exprimer qu'on suivait ses anciennes idées, ses projets, ses engagements, qu'on travaillait sur un plan proposé, qu'on remplissait ses promesses, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne disaient point, J'ai suivi mes *erremens*, j'ai travaillé sur mes *erremens*.

*Errement* a été substitué par les Procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes*: *arrhes* signifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *Don Sanche d'Arragon*.

Ce présent donc renferme un tissu de cheveux  
Que reçut Don Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*; des *erres* au coche: Donnez-moi des *erres*. De là *erremens*; & aujourd'hui, je vois que, dans les discours les plus graves, le Roi a suivi ses derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le style barbare des anciennes formules, commence à se glisser dans les papiers publics. On imprime que Sa Majesté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monsieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le style se corrompt bien da-



vantage: on prodigue les images, & les tours de la poésie, en physique; on parle d'anatomie en style empoulé; on se pique d'employer des expressions, qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux pensées.

C'est un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude si importante, devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts?

Boileau, il est vrai, a dit après Horace:

Heureux, qui, dans ses vers, fait, d'une voix légère,  
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de Thalie sur le visage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en Province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce; il pèse dans ses balances d'épicer, le mérite du Duc de Sully, & du grand Ministre Colbert; & ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du Duc de Sully: il l'appelle l'*ami de Henri IV.* & il s'agit de vendre des saucissons & des harangs frais! Cela prouve au moins que le gout des belles-lettres a pénétré dans tous les états;

il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable : mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout sort de sa sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite Castel, par exemple, dans sa mathématique universelle, veut prouver que, si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre système solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les Souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante & convenable dans la bouche d'une femme, qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheraient la cause en vain. Mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui ; c'est à qui renchérit sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on substitue à la démarche simple, noble, aisée, décente des Pélassons, des Fénelons, des Bossuets, des Massillons. Un charlatan est parvenu jusqu'à dire dans je ne fais quelles lettres, en parlant de l'angoisse & de la passion de JESUS-CHRIST, que si Socrate mourut en sage, JESUS-CHRIST mourut en Dieu : comme s'il y avait des Dieux accoutumés à la mort, comme si on savait comment ils meurent, comme si une sueur de sang était le ca-

raçtère de la mort de DIEU ; enfin comme si c'était DIEU qui fût mort.

On descend d'un style violent & effrené au familier le plus bas & le plus dégoutant ; on dit de la musique du célèbre Rameau l'honneur de notre siècle, qu'elle *ressemble à la course d'une oye grasse, & au galop d'une vache*. On s'exprime enfin aussi ridiculement que l'on pense ; *rem verba sequuntur* ; & à la honte de l'esprit humain, ces impertinences ont eu des partisans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, si je n'aimais pas mieux me livrer au plaisir de vous remercier des services continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la deshonoré. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre traité de la prosodie, c'est un livre classique qui durera autant que la langue Française.

Avant d'entrer avec vous dans des détails sur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonspection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'ose presque dire de l'inimitable Quinault, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles scènes de ses opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'assurez point, comme tant d'autres, que Quinault ne savait que sa langue. Nous avons souvent entendu dire, Madame Denis & moi, à Mr. de Baufrant son neveu que Quinault savait assez de Latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, & qu'il possédait encore mieux l'Italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il composa ces vers harmonieux & sublimes de la première scène de Proserpine.



## 52 REPONSE DE MR. DE VOLTAIRE

Les superbes géants armés contre les Dieux,  
 Ne nous causent plus d'épouvante,  
 Ils sont ensevelis sous la masse pesante  
 Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.  
 Nous avons vû tomber leur chef audacieux  
 Sous une montagne brulante.  
 Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux  
 Les restes enflammés de sa rage mourante.  
 Jupiter est victorieux,  
 Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Tasse,  
 il n'aurait pas fait son admirable opéra d'Armide.  
 Une mauvaise traduction ne l'aurait pas inspiré.

Tout ce qui n'est pas dans cette pièce air détaché composé sur les canevas du musicien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne sont pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,  
 Que Lulli réchauffa des fons de sa musique.

On commence à savoir que Quinaut valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par les prix qu'il a remportés à notre Académie, & par une tragédie qui a mérité son grand succès, a osé s'exprimer ainsi en parlant de Quinaut & de Lulli:

Aux dépends du poëte on n'entend plus vanter  
 De ces airs languissans la triste psa'modie  
 Que réchauffa Quinaut du feu de son génie.

Je ne suis pas entièrement de son avis. Le recitatif

tatif de Lulli me parait très bon, mais les scènes de Quinaut encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites que les étrangers ont peine à distinguer quand la consonne finale a besoin ou non, d'être accompagnée d'un *e muet*, & vous citez les vers du philosophe de Sans-souci.

La nuit compagne du repos,  
De son crép couvrant la lumière,  
Avait jetté sur ma paupière  
Les plus létargiques pavots.

Il est vrai que dans les commencemens nos *e muets* embarrassent quelquefois les étrangers; le philosophe de Sans-souci était très jeune quand il fit cette épître: elle a été imprimée à son insçu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuscrites, & qui, dans leur empressement de les imprimer; les donnent souvent au public toutes défigurées.

Je peux vous assurer que le philosophe de Sans-souci fait parfaitement notre langue. Un de nos plus illustres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ses lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo scribit quo pugnat*: & je vous dirai en passant que l'honneur d'être encore dans ses bonnes grâces, & le plaisir de lire les pensées les plus profondes exprimées d'un style énergique, font une des consolations de ma vieillesse. Je suis étonné qu'un Souverain chargé de tout le détail d'un grand Royaume, écrive couramment & sans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de tems & de ratures.

### 34 REPONSE DE MR. DE VOLTAIRE

Mr. l'Abbé de Dangeau en qualité de puriste, en savait sans doute plus que lui sur la grammaire Française. Je ne puis toutefois convenir avec ce respectable académicien, qu'un musicien en chantant *la nuit est loin encore* prononce pour avoir plus de graces, *la nuit est loing* encore. Le philosophe de Sans-souci, qui est aussi grand musicien qu'écrivain supérieur, sera je crois de mon opinion.

Je suis fort aise qu'autrefois St. Gelais ait justifié le *crép* par son *Bucephal*. Puisqu'un aumônier de François I. retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un Prince Royal de Prusse n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe*? Mais je suis un peu fâché que Melin de St. Gelais, en parlant au cheval de François I. lui ait dit,

Sans que tu sois un *Bucephal*,  
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole est trop forte: & j'y aurais voulu plus de finesse.

Vous me critiquez, mon cher Doyen, avec autant de politesse que vous rendez de justice au singulier génie du philosophe de Sans-souci. J'ai dit, il est vrai, dans le *Siècle de Louis XIV.* à l'article des musiciens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet font un effet très désagréable dans la musique lorsqu'elles finissent un couplet. Le chanteur est absolument obligé de prononcer.

Si vous aviez la rigueur  
De m'ôter votre cœur,  
Vous m'ôteriez la *vi-eu*.

Arcabone est forcée de dire:



Tout me parle de ce que j'*aim-eu*.

Médor est obligé de s'écrier :

Ah quel tourment d'aimer sans *espérance-eu*.

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade, sont presque toujours la *glor-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop souvent ces tristes désinances. Voilà pourquoi Quinault a grand soin de finir autant qu'il le peut, ses couplets par des rimes masculines : & c'est ce que recommandait le grand musicien Rameau à tous les poètes qui composaient pour lui.

Qu'il me soit donc permis, mon cher maître, de vous représenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'il est inutile, & peut-être ridicule, de chercher l'origine de cette prononciation *glor-eu*, *victoir-eu*, ailleurs que dans la bouche de nos villageois. Je n'ai jamais entendu de paysan prononcer ainsi en parlant ; mais ils y sont forcés lorsqu'ils chantent. Ce n'est pas non plus une prononciation vicieuse des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour sauver la longue tenue de cette finale désagréable, & ne peuvent souvent en venir à bout. C'est un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compensé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je persiste encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui fasse sentir les *e* muets excepté la nôtre. Les Italiens & les Espagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne sont jamais sensibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

## 36 REPONSE DE MR. DE VOLTAIRE

Venons maintenant à l'usage de la rime, dont les Italiens & les Anglais se sont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais secouer le joug. Je ne fais si c'est moi que vous accusez d'avoir dit que la rime est une invention des siècles barbares. Mais si je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardiesse de vous le dire.

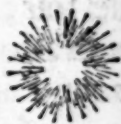
Je tiens en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaison des Grecs & de leurs disciples les Romains, qui seuls ont connu la vraie prosodie. Il faut surtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de tems un langage tout composé de brèves & de longues, & qui par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas sans doute, quand je vous répéterai que le Grec & le Latin sont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aven je suis bien loin de vouloir proscrire la rime comme feu Mr. de la Mothe; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre & le granite nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe? J'avoue qu'étant très dévot à *St. François*, j'ai voulu le distinguer des Français. J'avoue que j'écris

*Danois & Anglais*: il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonneriez surtout ce style négligé à un Français ou à un François, qui avait, ou qui avoit été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans un milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'Académie pour m'éclairer & m'échauffer; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement & de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.





L E T T R E  
DE MR. DE VOLTAIRE,  
A MR. ELIE DE BEAUMONT,  
AVOCAT AU PARLEMENT.

*Du 20 Mars 1767.*

Votre mémoire, Monsieur, en faveur des Sirven a touché & convaincu tous les lecteurs & fera sans doute le même effet sur les Juges. La consultation signée de dix-neuf célèbres Avocats de Paris, a paru aussi décisive en faveur de cette famille innocente que respectueuse pour le Parlement de Toulouse.

Vous m'apprenés qu'aucun des Avocats consultés n'a voulu recevoir l'argent consigné entre vos mains pour leur honoraire. Leur déintéressement & le vôtre sont dignes de l'illustre profession dont le ministère est de défendre l'innocence opprimée.

C'est pour la seconde fois, Monsieur, que vous vengez la nature & la Nation. Ce serait un opprobre trop affreux pour l'une & pour l'autre, si tant d'accusations de parricides avaient le moindre fondement. Vous avés démontré que le jugement rendu contre les Sirven est encor plus irrégulier que celui qui a fait périr le vertueux Calas sur la roue & dans les flammes.

Je vous enverrai le Sr. Sirven & ses Filles quand il en sera temps; mais je vous avertis que vous ne trouverez peut-être point dans ce malheureux père de famille la même présence d'esprit, la même

force, les mêmes ressources qu'on admirait dans madame Calas. Cinq ans de misère & d'opprobre l'ont plongé dans un accablement qui ne lui permettrait pas de s'expliquer devant ses Juges : j'ai eu beaucoup de peine à calmer son désespoir dans les longueurs & dans les difficultés que nous avons essuyées pour faire venir de Languedoc le peu de pièces que je vous ai envoyées, lesquelles mettent dans un si grand jour la démence & l'iniquité du juge subalterne qui l'a condamné à la mort, & qui lui a ravi toute sa fortune. Aucun de ses parents, encor moins ceux qu'on appelle amis ; n'osait lui écrire, tant le fanatisme & l'effroi s'étaient emparés de tous les esprits.

Sa femme condamnée avec lui, femme respectable, qui est morte de douleur en venant chez moi ; L'une de ses filles prête de succomber au désespoir pendant cinq ans, un petit fils né au milieu des glaces & infirme depuis sa malheureuse naissance, tout cela déchire encor le cœur du père & affaiblit un peu sa tête. Il ne fait que pleurer ; mais vos raisons & ses larmes toucheront également ses juges.

Je dois vous avertir de la seule méprise que j'aye trouvée dans votre mémoire. Elle n'altère en rien la bonté de la cause. Vous faites dire au Sieur Sirven que Berne, & Genève l'ont pensionné. Berne, il est vrai a donné au père, à la mère, & aux deux filles sept livres dix sols par tête chaque mois, & veut bien continuer cette aumône pour le temps de son voyage à Paris ; mais Genève n'a rien donné.

Vous avez cité l'Impératrice de Russie, le Roi de Pologne, le Roi de Prusse qui ont secouru cette famille si vertueuse & si persécutée. Vous ne pou-

viés favoir alors que le Roi de Dannemarc, le Landgrave de Hesse, Madame la Duchesse de Saxe Gotha, Madame la Princesse de Nassau Saarbruck, Madame la Margrave de Bade, Madame la Princesse de Darmstadt, tous également sensibles à la vertu & à l'oppression des Sirven, s'empresèrent de répandre sur eux leurs bienfaits. Le Roi de Prusse qui fut informé le premier, se hâta de m'envoyer cent écus avec l'offre de recevoir la famille dans ses états & d'avoir soin d'elle.

Le Roi de Dannemarc sans même être sollicité par moi, a daigné m'écrire & à fait un don considérable. L'Impératrice de Russie a eu la même bonté & a signalé cette générosité qui étonne & qui lui est si ordinaire; elle accompagna son bienfait de ces mots énergiques écrits de sa main, *malheur aux persécuteurs.*

Le Roi de Pologne, sur un mot que lui dit Madame de Geoffrin qui était alors à Varsovie, fit un présent digne de lui; & Madame de Geoffrin a donné l'exemple aux Français en suivant celui du Roi de Pologne. C'est ainsi que Madame la Duchesse d'Anville, lorsqu'elle était à Genève fut la première à réparer le malheur des Calas. Née d'un Père & d'un ayeul illustre pour avoir fait du bien (la plus belle des illustrations) elle n'a jamais manqué une occasion de protéger & de soulager les infortunés avec autant de grandeur d'ame que de discernement. C'est ce qui a toujours distingué sa maison, & je vous avoue, Monsieur, que je voudrais pouvoir faire passer jusqu'à la dernière postérité les hommages dus à cette bienfaisance qui n'a jamais été l'effet de la faiblesse.

Il est vrai qu'elle fut bien secondée par les premières personnes du royaume par de généreux ci-



toyens, par un ministre à qui on n'a pu reprocher encor que la prodigalité en bienfaits, enfin, par le ROY lui même qui a mis le comble à la réparation que la nation & le trône devaient au sang innocent.

La justice rendue sous vos auspices à cette famille, a fait plus d'honneur à la France que le supplice de Calas ne nous a fait de honte.

Si la destinée m'a placé dans des deserts où la famille des Sirven & les fils de Madame Calas cherchèrent un azile, si leur pleurs & leur Innocence si reconnue m'ont imposé le devoir indispensable de leur donner quelques soins, je vous jure, Monsieur, que dans la sensibilité que ces deux familles, m'ont inspirée, je n'ai jamais manqué de respect au parlement de Toulouse; je n'ai imputé la mort du vertueux Calas & la condamnation de la famille entière des Sirven, qu'aux cris d'une populace fanatique, à la rage qu'eut le Capitoul David de signaler son faux zèle, à la fatalité des circonstances.

Si j'étais membre du parlement de Toulouse, je conjurerais tous mes Confrères de se joindre aux Sirven pour obtenir du ROY qu'il leur donne d'autres Juges. Je vous déclare, Monsieur, que jamais cette famille ne reverra son pays natal qu'après avoir été aussi légalement justifiée qu'elle l'est réellement aux yeux du public. Elle n'aurait jamais la force ou la patience de soutenir la vue du Juge de Mazamet qui est sa partie & qui l'a opprimée plutôt que jugée. Elle ne traversera point des villages Catholiques, où le peuple croit fermement qu'un des principaux devoirs des pères & des mères dans la Communion protestante est d'égorger leurs enfans dès qu'ils les soupçonnent de pencher vers la

## LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE,

religion catholique. C'est ce funeste préjugé qui a trainé Jean Calas sur la roue: il pourrait y trainer les Sirven. Enfin, il m'est aussi impossible d'engager Sirven à retourner dans le pays qui fume encor du sang de Calas, qu'il était impossible à ces deux familles d'égorger leurs enfans pour la religion.

Je fais très bien, Monsieur, que l'auteur d'un misérable libelle périodique intitulé (je crois) *l'Année Littéraire*, assura il y a deux ans qu'il est faux qu'en Languedoc on ait accusé la religion protestante d'enseigner le parricide. Il prétendit que jamais on n'en a soupçonné les protestants; il fut même assez lâche pour feindre une lettre qu'il disait avoir reçue de Languedoc. Il imprima cette lettre dans laquelle on affirmait que cette accusation contre les protestants, est imaginaire: il faisait ainsi un crime de faux pour jeter des soupçons sur l'innocence des Calas & sur l'équité du jugement de Messieurs les maîtres des requêtes, & on l'a souffert! & on s'est contenté de l'avoir en exécration!

Ce malheureux compromet les noms de Monsieur le Maréchal de Richelieu & de Monsieur le Duc de Villars: il eut la bêtise de dire que je me plaisais à citer de grands noms: c'est me connaître bien mal; on sçait assez que la vanité des grands noms ne m'éblouit pas & que ce sont les grandes actions que je révère. Il ne savait pas que ces deux Seigneurs étaient chez moi, quand j'eus l'honneur de leur présenter les deux fils de Jean Calas, & que tous deux ne se déterminèrent en faveur des Calas qu'après avoir examiné l'affaire avec la plus grande maturité.

Il devait savoir, & il feignait d'ignorer, que vous même, Monsieur, vous confondites dans vo-

tre mémoire pour Madame Calas ce préjugé abominable qui accuse la Religion protestante d'ordonner le parricide; Monsieur de Sudre, fameux Avocat de Toulouse s'était élevé avant vous contre cette opinion horrible, & n'avait pas été écouté. Le Parlement de Toulouse fit même bruler dans un vaste bucher élevé solennellement, un écrit extrajudiciaire, dans lequel, on réfutait l'erreur populaire; les archers firent passer Jean Calas chargé de fers à côté de ce bucher pour aller subir son dernier interrogatoire. Ce vieillard crut que cet appareil était celui de son supplice. Il tomba évanoui, il ne put répondre quand il fut traîné sur la selette, son trouble servit à sa condamnation.

Enfin, le consistoire, & même le Conseil de Genève furent obligés de repousser & de détruire par un certificat authentique l'imputation atroce intentée contre leur Religion; & c'est au mépris de ces actes publics, au milieu des cris de l'Europe entière, à la vue de l'arrêt solennel de quarante maîtres des requêtes, qu'un homme sans aveu comme sans pudeur ose mentir pour attaquer, (s'il le pouvait,) l'innocence reconue des Calas!

Cette effronterie si punissable a été négligée, le coupable s'est sauvé à l'abri du mépris. Monsieur le Marquis d'Argence officier général qui avait passé quatre mois chez moi dans le plus fort du procès des Calas, a été le seul qui ait marqué publiquement son indignation contre ce vil scélérat.

Ce qui est plus étrange, Monsieur, c'est que Monsieur Coquelet qui a eu l'honneur d'être admis dans votre ordre, se soit abaissé jusqu'à être L'approbateur des feuilles de ce fréron, qu'il ait autorisé une telle insolence, & qu'il se soit rendu son complice.



#### 44 LETTRE DE MR. DE VOLTAIRE,

Que ces feuilles calomnient continuellement le mérite en tout genre, que l'auteur vive de son scandale, & qu'on lui jette quelques os pour avoir aboyé; à la bonne heure; personne n'y prend garde. Mais qu'il insulte le Conseil entier, vous m'avouerez que cette audace criminelle ne doit pas être impunie dans un malheureux chassé de toute société, & même de celle qui a été enfin chassée de toute la France. Il n'a pas acquis par l'opprobre le droit d'insulter ce qu'il y a de plus respectable. J'ignore s'il a parlé des Sirven, mais on devrait avertir les provinciaux qui ont la faiblesse de faire venir ses feuilles de Paris, qu'ils ne doivent pas faire plus d'attention qu'on n'en fait dans votre capitale à tout ce qu'écrit cet homme dévoué à l'horreur publique.

Je viens de lire le mémoire de Monsieur Cassen Avocat au Conseil; cet ouvrage est digne de paraître, même après le vôtre. On m'apprend que Monsieur Cassen a la même générosité que vous: il protège l'innocence sans aucun intérêt. Quels exemples, Monsieur, & que le barreau se rend respectable! Monsieur de Crone & Monsieur de Bacancourt ont mérité les éloges & les remerciements de la France dans le rapport qu'ils ont fait du procez des Calas. Nous avons pour rapporteur (\*) dans celui des Sirven, un Magistrat sage, éclairé, éloquent (de cette éloquence qui n'est pas celle des phrases) ainsi nous pouvons tout espérer.

Si quelques formes juridiques s'opposaient malheureusement à nos justes supplications (ce que je suis bien loin de croire) nous aurions pour ressourcelle votre factum, celui de Mr. Cassan & l'Europe;

(\*) Monsieur de Chardon.

la famille Sirven perdrait son bien, & conserverait son honneur. Il n'y aurait de flétri que le juge qui l'a condamnée. Car ce n'est pas le pouvoir qui flétrit c'est le public.

On tremblera désormais de deshonorer la Nation par d'absurdes accusations de parricides, & nous aurons du moins rendu à la Patrie le service d'avoir coupé une tête de l'hydre du fanatisme.

*J'ai l'honneur d'être avec les sentimens de  
l'estime la plus respectueuse &c.*



DÉCLARATION  
JURIDIQUE  
DE LA SERVANTE  
DE MADAME CALAS,

*Au sujet de la nouvelle calomnie qui persécute entor  
cette vertueuse famille.*

1768.

L'AN mil sept cent soixante-sept, le Dimanche vingt-neuf Mars, trois heures de relevée, Nous Jean François Hugues, Conseiller du Roi, Commissaire, Enquêteur, Examineur au Châtelet de Paris, sur la réquisition qui nous a été faite de la part de Jeanne Viguière, ci-devant domestique des Sr. & Dame Calas, de nous transporter au lieu de son domicile, pour y recevoir sa déclaration sur certains faits; nous nous sommes en effet transportés rue neuve, & Paroisse St. Eustache, en une maison appartenante à Mr. Langlois, Conseiller au grand Conseil, dont le troisième étage est occupé par la Dame veuve du Sr. Jean Calas Marchand à Toulouse; & étant montés chez ladite Dame Calas, elle nous a fait conduire dans une chambre, au quatrième étage, ayant vue sur la rue, où étant parvenus, nous avons trouvé ladite Jeanne Viguière dans son lit, par l'effet de la chute dont va être parlé, ayant une garde à côté d'elle, que nous avons fait retirer; laquelle Jean-



ne Viguière, après serment par elle fait & prêté en nos mains de dire la vérité, nous a dit & déclaré que le lundi seize Février dernier, sur les quatre heures après midi, étant sortie pour aller rue Montmartre, elle eut le malheur de tomber dans ladite rue, & de se casser la jambe droite; que plusieurs personnes étant accourues à son secours, elle fut transportée sur le champ chez ladite Dame Calas son ancienne maîtresse, où elle a toujours conservé sa demeure depuis qu'elle est à Paris, laquelle envoya chercher le Sr. Botentuit oncle, maître en chirurgie, qui lui remit la jambe; que ladite Dame Calas lui a donné une garde, qui est celle qui vient de se retirer, laquelle ne l'a point quittée depuis cet accident; que le Sr. Botentuit a continué de venir lui donner les soins dépendans de son état, lesquels ont été si heureux, qu'elle n'a eu aucun accès de fièvre, qu'elle est actuellement à son quarante-unième jour, sans qu'il lui soit survenu aucun autre accident; qu'elle a reçu de ladite Dame Calas tous les secours qu'elle pouvait espérer d'une ancienne maîtresse, dont elle a éprouvé dans tous les tems mille marques de bonté: qu'elle a appris avec la plus grande surprise, qu'on avait débité dans le monde qu'elle Jeanne Viguière était morte, & que dans ses derniers momens elle avait déclaré devant Notaires, qu'étant chez le feu Sr. Jean Calas son maître, elle avait embrassé la Religion Protestante, & que par un prétendu zèle pour cette religion, elle avait, conjointement avec ledit Sr. Calas, sa famille & le Sr. Lavayssé, donné la mort à Marc-Antoine Calas; qu'ensuite ayant été constituée prisonnière, elle avait feint d'être toujours Catholique, afin de n'être point soupçonnée de sauver sa vie, & par son témoignage, cel-

le de tous les autres accusés; mais que se trouvant au moment de mourir, elle était rentrée dans les sentimens de la foi Catholique, & qu'elle s'était crue obligée de déclarer la vérité qu'elle avait cachée, dont elle était, dit-on, fort repentante.

Que pour arrêter les suites que pourrait avoir cette imposture, ladite Jeanne Viguière a cru devoir recourir à notre ministère & requérir notre transport, pour nous déclarer, comme elle le fait présentement en son ame & conscience, que rien n'est plus faux que le bruit dont elle vient de nous rendre compte, que son accident ne l'a jamais mise dans aucun danger de mort, mais que quand cela aurait été, elle n'aurait jamais fait la déclaration qu'on ose lui attribuer, puisqu'il est vrai, ainsi qu'elle l'a toujours soutenu, & qu'elle le soutiendra jusqu'au dernier instant de sa vie, que ledit feu Sr. Jean Calas, la Dame son épouse, le Sr. Jean Pierre Calas, & le Sr. Lavayssé, n'ont contribué en aucune manière à la mort de Marc Antoine Calas. Qu'elle se croit même obligée de nous déclarer que le feu Sr. Jean Calas était moins capable que personne d'un pareil crime, l'ayant toujours connu d'un caractère très-doux, & rempli de tendresse pour ses enfans; que d'ailleurs le motif qu'on a donné à la mort de Marc-Antoine Calas, & à la prétendue haine de son père, est faux, puisque ladite Jeanne Viguière a connaissance que ce jeune-homme n'avait pas changé de religion, & qu'il avait continué jusqu'à la veille de sa mort les exercices de la religion protestante. Que pour ce qui concerne elle Jeanne Viguière, elle n'a pas, grâces à Dieu, cessé un seul instant de faire profession de la religion Catholique Apostolique & Romaine, dans laquelle elle entend vivre & mourir; qu'elle

qu'elle a pour confesseur le Révérend Père Irénée, Augustin de la place des victoires; que ledit Révérend Père Irénée ayant été instruit de son accident, est venu la voir le Dimanche huit du présent mois de Mars, qu'il peut rendre compte de ses sentimens & de sa créance. De laquelle déclaration ladite Jeanne Viguière nous a requis & demandé acte, & lecture lui en ayant été faite par nous Conseiller Commissaire, elle a déclaré contenir vérité, & a déclaré ne savoir écrire ni signer, de ce interpellée suivant l'ordonnance, ainsi qu'il est dit dans la minute.

Et à l'instant est survenu & comparu par devers nous en la chambre où nous sommes, Sr. Pierre Louis Botentuit Langlois, maître en Chirurgie, & ancien Chirurgien Major des armées du Roi, demeurant rue Montmartre Paroisse Saint Eustache, lequel nous a attesté & déclaré que le seize Février dernier entre sept & huit heures du soir, il a été requis & s'est transporté chez ladite Dame Calas, au sujet de l'accident qui venait d'arriver à ladite Jeanne Viguière; qu'ayant visité sa jambe droite, il a remarqué fracture complete des deux os de la jambe, qu'il a continué de la voir & de la panser depuis ce temps, & lui a administré tous les secours relatifs à son état, qu'elle n'a jamais été en danger de perdre la vie par l'effet de ladite chute, qu'il n'y a eu qu'une excoriation sur la crête du tibia, & que la malade a toujours été de mieux en mieux; qu'il est à sa connaissance que ledit Père Irénée a confessé ladite Viguière depuis ledit accident; laquelle déclaration il fait pour rendre hommage à la vérité, & a signé en la minute des présentes.

Est aussi survenu & comparu pardevant nous en



50 DECLARATION JURIDIQUE &c.

la Chambre où nous sommes, Pierre-Guillaume Garilland, Religieux, Prêtre de l'Ordre des Augustins de la province de France, établis à Paris près la place des Victoires, nommé en religion Irénée de Sainte Thérèse, Définitéur de la susdite Province, demeurant audit Couvent; lequel nous a dit, déclaré & certifié que ladite Jeanne Viguière vient à lui se confesser depuis trois ans ou environ, que chaque année elle s'est acquittée du devoir paschal, & que diverses fois dans le courant desdites années, pour satisfaire à sa piété, vû sa conduite régulière, il lui a permis la sainte Communion; qu'enfin, depuis le fâcheux accident qui est arrivé à ladite Viguière, il est venu la confesser, & a continué de remarquer en elle les mêmes sentimens de religion & de piété comme par le passé; laquelle déclaration ledit Révérend Père Irénée nous fait pour rendre hommage à la vérité, & a signé à la minute.

Sur quoi, Nous Conseiller du Roi, Commissaire au Châtelet, susdit & soussigné, avons donné acte à ladite Viguière, audit Sr, Botentuit, & audit Révérend Père Irénée, de leur déclaration ci-dessus, pour servir & valoir ce que de raison, & avons signé en la minute restée en nos mains.

HUGUES, Commissaire, signé.

NB. Cette calomnie avait été publiée dans tout le Languedoc, & elle était répandue dans Paris par le nommé Fréron, pour empêcher Mr. de Voltaire de poursuivre la justification des Sirven, accusés du même crime que les Calas. Tous ceux qui auront lu cette feuille authentique, sont priés de la conserver comme un monument de la rage absurde du fanatisme.

L E T T R E

D'UN MEMBRE

D U C O N S E I L

D E Z U R I C H ,

A M O N S I E U R D \*\*\*

AVOCAT A BESANCON.

Nous nous intéressons beaucoup, Monsieur, dans notre République, à la triste aventure du Sr. Fantet. Il était presque le seul dont nous tirassions les livres qui ont illustré votre patrie, & qui forment l'esprit & les mœurs de notre jeunesse. Nous devons à Fantet les œuvres du Chancelier d'Aguesseau & du Président de Thou; c'est lui seul qui nous a fait connaître les Essais de morale de Nicole, les oraisons funèbres de Bossuet, les sermons de Massillon & ceux de Bourdaloue, ouvrages propres à toutes les religions. Nous lui devons l'Esprit des Loix, qui est encor un de ces livres qui peuvent instruire toutes les nations de l'Europe.

Je sçais en mon particulier que le Sr. Fantet joint à l'utilité de sa profession une probité qui doit le rendre cher à tous les honnêtes gens, & qu'il a employé au soulagement de ses parents le peu qu'il a pu gagner par une louable industrie.

Je ne suis point surpris qu'une cabale jalouse ait voulu le perdre. Je vois que votre Parlement ne connaît que la justice, qu'il n'a acception de personne, & que dans toute cette affaire il n'a con-

sulté que la raison & la loi. Il a voulu, & il a dû examiner par lui-même, si dans la multitude des livres dont Fantet fait commerce, il ne s'en trouverait pas quelques-uns de dangereux, & qu'on ne doit pas mettre entre les mains de la jeunesse. C'est une affaire de police, une précaution très sage des Magistrats.

Quand on leur a proposé de jeter ce que vous appelez des monitoires, nous voyons qu'ils se sont conduits avec la même équité & la même impartialité, en refusant d'accorder cette procédure extraordinaire. Elle n'est faite que pour les grands crimes; elle est inconnue chez tous les peuples qui concilient la sévérité des loix avec la liberté du citoyen. Elle ne sert qu'à répandre le trouble dans les consciences & l'alarme dans les familles. C'est une inquisition réelle, qui invite tous les citoyens à faire le métier infâme de délateurs; c'est une arme sacrée qu'on met entre les mains de l'envie & de la calomnie pour frapper l'innocent en sûreté de conscience. Elle expose toutes les personnes faibles à se deshonorier sous prétexte d'un motif de religion. Elle est en cette occasion contraire à toutes les loix, puisqu'elle a pour but la réparation d'un délit, & que l'objet de ce monitoire serait d'établir un délit lorsqu'il n'y en a point.

Un monitoire, en ce cas, serait un ordre de chercher au nom de Dieu à perdre un citoyen; ce serait insulter à la fois la loi & la religion, & les rendre toutes deux complices d'un crime infiniment plus grand que celui qu'on impute au Sr. Fantet. Un monitoire, en un mot, est une espèce de proscription. Cette manière de procéder serait ici d'autant plus injuste, que de vos prêtres qui avaient accusé Fantet, les uns ont été confon-



du à la confrontation, les autres se sont rétractés. Un monitoire alors n'eût été qu'une permission accordée aux calomnieurs de chercher à calomnier encore & d'employer la confession pour se venger. Voyez quel effet horrible ont produit les monitoires contre les Calas & les Sirven!

Votre Parlement en rejetant une voye si odieuse, & en procédant contre Fantet avec toute la sévérité de la loi, a rempli tous les devoirs de la justice, qui doit rechercher les coupables, & ne pas souhaiter qu'il y ait des coupables. Cette conduite lui attire les bénédictions de toutes les Provinces voisines.

J'ai interrompu cette lettre, Monsieur, pour lire en public les remontrances que votre Parlement fait au Roi sur cette affaire. Nous les regardons comme un monument d'équité & de sagesse, dignes du corps qui les a rédigées, & du Roi à qui elles sont adressées. Il nous semble que votre patrie sera toujours heureuse quand vos Souverains continueront de prêter une oreille attentive à ceux qui en parlant pour le bien public ne peuvent avoir d'autre intérêt que ce bien public même dont ils sont les ministres.

J'ai l'honneur d'être bien respectueusement, Monsieur, Votre très humble & très obéissant serviteur, *DES N... du Conseil des deux cent.*

Postscriptum.

*Nous avons admiré le factum en faveur de Fantet. Voilà, Monsieur le triomphe des Avocats. Faire servir l'éloquence à protéger sans intérêt l'innocent, couvrir de honte les délateurs, inspirer une juste horreur.*

de ces cabales pernicieuses , qui n'ont de religion que pour haïr & pour nuire , qui font des choses sacrées l'instrument de leurs passions , c'est là sans doute le plus beau des ministères. C'est ainsi que Mr. de Beaumont défend à Paris l'innocence des Sirvén , après avoir si glorieusement combattu pour les Calas. De tels Avocats méritent les couronnes qu'on donnait à ceux qui avaient sauvé des citoyens dans les batailles. Mais que méritent ceux qui les oppriment ?



SUR BELISAIRE.

JE vous connais, vous êtes un scélérat. Vous voudriez que tous les hommes aimassent un Dieu Père de tous les hommes. Vous vous êtes imaginé sur la parole de St. Ambroise qu'un jeune Valentinien qui n'avait pas été baptisé n'en avait pas moins été sauvé. Vous avez eu l'insolence de croire avec St. Jérôme que plusieurs payens ont vécu saintement. Il est vrai que tout damné que vous êtes, vous n'avez pas ôsé aller si loin que St. Jean Chrifostome, qui dans une de ses homélies, *a)* dit que les préceptes de Jésus-Christ sont si légers que plusieurs ont été au delà par la seule raison. *Præcepta ejus aded levia sunt ut multi philosophica tantum ratione excesserint.*

Vous avez même attiré à vous St. Augustin, sans songer combien de fois il s'est rétracté. On voit bien que vous êtes de son avis quand il dit; *b)* depuis le commencement du genre humain tous ceux qui ont cru en un seul Dieu, & qui ont entendu sa voix selon leur pouvoir, qui ont vécu avec piété & justice selon ses préceptes, en quelque endroit & en quelque tems qu'ils aient vécu, ils ont été sans-doute sauvés par lui.

Mais ce qu'il y a de pis, Désar & Athée que vous êtes, c'est qu'il semble que vous ayez copié mot pour mot St. Paul dans son Epître aux Romains; gloire, honneur & gloire à quiconque fait le bien; premièrement aux Juifs, & puis aux Gentils; car lorsque les Gentils qui n'ont point la loi, font naturellement ce que la loi commande, n'ayant point notre loi, ils font leur loi à eux-mêmes. Et après ces pa-

*n)* III. Homélie sur la I. Ep. de S. Paul aux Corinthiens.

*b)* Dans la 49, Epître à Deo gratias.



roles, il reproche aux Juifs de Rome, l'usure, l'adultère & le sacrilège.

Enfin, détestable enfant de Bélial, vous avez osé prononcer de vous-même ces paroles impies sous le nom de Belisaire; *ce qui m'attache le plus à ma religion, c'est qu'elle me rend meilleur & plus humain. S'il fallait qu'elle me rendit farouche, dur & impitoyable, je l'abandonnerais, & je dirais à Dieu, dans la fatale alternative d'être incrédule ou méchant; je fais le choix qui t'offense le moins.* J'ai vu d'indignes femmes de bien, des militaires trop instruits, de vils magistrats qui ne connoissent que l'équité, des gens de lettres malheureusement plus remplis de gout & de sentiment que de théologie, admirer avec attendrissement ces sottes paroles & tout ce qui les suit.

Malheureux! vous apprendrez ce que c'est que de choquer l'opinion des licentiés de ma licence; vous & tous vos damnés de philosophes vous voudriez bien que Confucius & Socrate ne fussent pas éternellement en enfer; vous seriez fâchés que le Primat d'Angleterre ne fût pas sauvé aussi-bien que le Primat des Gaules. Cette impiété mérite une punition exemplaire. Apprenez votre catéchisme. Sachez que nous damnois tout le monde quand nous sommes sur les bancs; c'est là notre plaisir. Nous comptons environ six cent millions d'habitants sur la terre. A trois générations par siècle, cela fait environ deux milliards; & en ne comptant seulement que depuis quatre mille années, le calcul nous donne quatre-vingt milliards de damnés, sans compter, tout ce qui l'a été auparavant & tout ce qui doit l'être après. Il est vrai que sur ces quatre-vingt-milliards il faut ôter deux ou trois mille élus qui font le beau petit nombre: mais c'est

une bagatelle: & il est bien doux de pouvoir se dire en sortant de table, mes amis, réjouissons nous, nous avons au moins quatre vingt milliards de nos frères dont les âmes toutes spirituelles sont pour jamais à la broche, en attendant qu'on retrouve leurs corps pour les faire rotir avec elles.

Apprenez, Monsieur le Réprouvé, que votre grand Henri IV. que vous aimez tant, est damné pour avoir fait tout le bien dont il fut capable, & que Ravallac purgé par le sacrement de pénitence, jouit de la gloire éternelle; voilà la vraie religion. Où est le temps où je vous aurais fait cuire avec Jean Hus & Jérôme de Prague, avec Arnaud de Bresse, avec le Conseiller du Bourg & avec tous les infâmes qui n'étaient pas de notre avis dans ces siècles du bon sens où nous étions les maîtres de l'opinion des hommes; de leur bourse & quelquefois de leur vie?

Qui proferait ces douces paroles? c'était un moine sortant de sa licence; à qui les adressait-il? c'était à un Académicien de la première Académie de France. Cette scène se passait chez un Magistrat, homme de lettres que le Licencié était venu solliciter pour un procès dans lequel il était accusé de simonie. Et dans quel temps se tenait cette conférence à laquelle j'assistai? c'était après boire; car nous avions dîné avec le magistrat, & le moine avec les valets de chambre; & le moine était fort échauffé.

Mon révérend Père, lui dit l'Académicien, pardonnez-moi, je suis un homme du monde qui n'ai jamais lu les ouvrages de vos docteurs. J'ai fait parler un vieux soldat Romain comme aurait parlé notre Du Guesclin, notre Chevalier Bayard ou notre Turenne. Vous savez qu'à nous autres

gens du siècle, il nous échappé bien des sottises; mais vous les corrigez; & un mot d'un seul de vos bacheliers répare toutes nos fautes. Mais comme Bélifaire n'a pas dit un seul mot du bénéfice que vous demandez, & qu'il n'a point sollicité contre vous, j'espère que vous vous apaiserez, & que vous voudrez bien pardonner à un pauvre ignorant qui a fait le mal sans malice.

A d'autres, dit le moine, vous êtes une troupe de coquins qui ne cessez de prêcher la bienfaisance, la douceur, l'indulgence, & qui poussez la méchanceté jusqu'à vouloir que Dieu soit bon. En vérité nous ne vous passerons pas vos petites conspirations. Vous avez à faire au révérend père Ha..., à l'abbé Din.... & à moi, & nous verrons comment vous vous en tirerez. Nous savons bien que dans le siècle où la raison que nous avions par-tout proscrite, commençait à renaître dans nos climats septentrionaux, ce fut Erasme qui était tenté de dire *Sancte Socrates, ora pro nobis*, Erasme à qui on éleva une statue. Le Vayer, le précepteur de Monsieur & même de Louis XIV. recueillit tous ces blasphèmes dans son livre de la vertu des Payens. Il eut l'insolence d'imprimer que des marauts tels que Confucius, Socrate, Caton, Epictète, Titus, Trajan, les Antonins, Julien, avaient fait quelques actions vertueuses. Nous ne pûmes le bruler ni lui ni son livre, parce qu'il était Conseiller d'état. Mais vous qui n'êtes qu'Académicien, je vous réponds que vous ne serez pas épargné.

Le magistrat prit alors la parole & demanda grace pour le coupable. Point de grace, dit le moine, l'écriture le défend. *Orabat scelestus ille veniam quam non erat consecuturus*: Le scélérat de-



mandait un pardon qu'il ne devait pas obtenir. *Oportet aliquem mori pro populo.* Toute l'Académie pense comme lui, il faut qu'il soit puni avec l'Académie.

Ah; frère Triboulet, dit le magistrat,) car Triboulet est le nom du Docteur) ce que vous avancez là est bien chrétien, mais n'est pas tout-à-fait juste. Voudriez-vous que la Sorbonne entière répondit pour vous, comme le Père Bauni se rendait pleige pour la bonne mère & comme toute la société de Jésus était pleige pour le père Bauni? Il ne faut jamais accuser un corps des erreurs des particuliers. Voudriez-vous abolir aujourd'hui la Sorbonne, parce qu'un grand nombre de ses membres adhérèrent au plaidoyer du docteur Jean Petit Cordelier en faveur de l'assassinat du Duc d'Orléans? parce que trente-six docteurs de Sorbonne avec frère Martin inquisiteur pour la foi, condamnèrent la Pucelle d'Orléans à être brulée vive pour avoir secouru son Roi & sa Patrie? parce que soixante & onze docteurs de Sorbonne déclarèrent Henri III. déchu du trône? parce que quatre vingt docteurs excommunièrent au 1<sup>er</sup> Novembre 1592. les bourgeois de Paris qui avaient osé présenter requête pour l'admission de Henri IV. dans sa capitale, & qu'ils défendirent qu'on priât Dieu pour ce *mauvais Prince*? Voudriez-vous, frère Triboulet, être puni aujourd'hui du crime de vos pères? L'âme de quelqu'un de ces sages maîtres a-t-elle passé dans la votre *per modum traducis*? Un peu d'équité, frère. Si vous êtes coupable de simonie, comme votre partie adverse vous en accuse, la Cour vous fera mettre au Pilon: mais vous y ferez seul, & les moines de votre couvent (puisqu'il y a encor des moines) ne seront pas condamnés avec vous. Chacun répond de ses faits; &

comme l'a dit un certain philosophe, il ne faut pas purger les petits-fils pour la maladie de leur grand-père. Chacun pour soi, & Dieu pour tous. Il n'y a que le loup qui dise à l'agneau; si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Allez, respectez l'Académie composée des premiers hommes de l'Etat & de la Littérature. Laissez Bélisaire parler en brave soldat & en bon citoyen; n'insultez point un excellent écrivain; continuez à faire de mauvais livres; & laissez-nous les bons. Frère Triboulet sortit, la queue entre les jambes; & son adversaire resta la tête haute.

Quand le magistrat & le philosophe, ou plutôt quand les deux philosophes purent parler en liberté, N'admirez-vous pas ce moine? dit le magistrat: il y a quelques jours qu'il était entièrement de votre avis. Savez-vous pourquoi il a si cruellement changé? c'est qu'il est blessé de votre réputation. Hélas! dit l'homme de lettres, tout le monde pense comme moi dans le fond de son cœur, & je n'ai fait que développer l'opinion générale. Il y a des pays où personne n'ose établir publiquement ce que tout le monde pense en secret. Il y en a d'autres où le secret n'est plus gardé. L'auguste Impératrice de Russie vient d'établir la tolérance dans deux mille lieues de pays. Elle a écrit de sa propre main, *malheur aux persécuteurs*. Elle a fait grâce à l'Evêque de Rostou condamné par le Synode pour avoir soutenu l'opinion des deux puissances, & pour n'avoir pas su que l'autorité ecclésiastique n'est qu'une autorité de persuasion; que c'est la puissance de la vérité, & non la puissance de la force. Elle permet qu'on lise les lettres qu'elle a écrites sur ce sujet important. Comme les choses changent selon les temps! dit le Magistrat: conformons-nous au temps, dit l'homme de lettres.

## SECONDE ANECDOTE

### SUR BELISAIRE.

Frère Triboulet, de l'ordre de frère Montepulciano, de frère Jaques Clément, de frère Ridicous (\*) &c. &c. &c. & de plus Docteur de Sorbonne chargé de rédiger la censure de la fille ainée du Roi, appelée le Concile perpétuel des Gaules, contre Bélisaire, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des massons la petite Fanchon dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* de Messieurs les maîtres.

Le père de Fanchon est un peu théologien, comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la Sorbonne. Fanchon est jolie, & frère Triboulet entra pour... boire un coup.

Quand Triboulet eut bien bû, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothèque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, comme par exemple les Chinois, les Indiens, les Scithes, les Grecs, les Romains, les Germains, les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les jaunes, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, & qu'il n'y a qu'une ame atroce &

(\*) Consultez les mémoires de L'Etoile, & vous verrez ce qui arriva en place de Grève à ce pauvre frère Ridicous.



abominable qui puisse jammais penser que Dieu ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoique ce ne soit plus la mode de compiler, & Fanchon lui donnait de tems en tems de petits soufflets sur ses grosses joues; & frère Triboulet écrivait; & Fanchon chantait; lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du Docteur Tamponet, & de frère Bonhomme Cordelier à la grande manche qui argumentaient vivement l'un contre l'autre, & qui ameutaient les passants. Fanchon mit la tête à la fenêtre; elle est fort connue de ces deux docteurs, & ils entrèrent aussi pour... boire.

Pourquoi faisiez-vous tant de bruit dans la rue? dit Fanchon. C'est que nous ne sommes pas d'accord, dit frère Bonhomme. Est-ce que vous avez jamais été d'accord en Sorbonne? dit Fanchon. Non, dit Tamponet, mais nous donnons toujours des Décrets; & nous fixons à la pluralité des voix ce que l'Univers doit penser. Et si l'Univers s'en moque, ou n'en sçait rien? dit Fanchon. Tant pis pour l'Univers, dit Tamponet. Mais de quoi diable vous mêlez-vous? dit Fanchon. Comment, ma petite! dit frère Triboulet, il s'agit de savoir si le cabaretier qui logeait dans ta maison il y a deux mille ans a pu être sauvé ou non. Cela ne me fait rien, dit Fanchon; ni à moi non plus, dit Tamponet; mais certainement nous donnerons un Décret.

Frère Triboulet lut alors tous les passages qui appuyaient l'opinion, que Dieu n'a jamais pu faire grace qu'à ceux qui ont pris leurs degrés en Sorbonne, ou à ceux qui pensaient comme s'ils avaient pris leurs degrés; & Fanchon riait, & frère Triboulet la laissait rire. Tamponet étoit entièrement

de l'avis du Jacobin; mais le Cordelier Bonhomme était un peu plus indulgent. Il pensait que Dieu pouvait à toute force faire grace à un homme de bien qui aurait le malheur d'ignorer nôtre théologie, soit en lui dépêchant un ange, soit en lui envoyant un Cordelier pour l'instruire.

Cela est impossible, s'écria Triboulet; car tous les grands hommes de l'antiquité étaient des pailards. Dieu aurait pû, je l'avoue, leur envoyer des Cordeliers; mais certainement il ne leur aurait jamais député des Anges.

Et pour vous prouver, frère Bonhomme, par vos propres docteurs, que tous les héros de l'antiquité sont damnés sans exception, lisez ce qu'un de vos plus grands docteurs Séraphiques déclare expressement dans un livre que Mademoiselle Fanchon m'a prêté: voici les paroles de l'auteur.

Le Cordelier plein d'une sainte horreur,  
Baïse à genoux l'ergot de son seigneur.  
Puis d'un air morne il jette au loin la vue  
Sur cette vaste & brulante étendue,  
Séjour de feu qu'habitent pour jamais  
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;  
Trône éternel où sied l'esprit immonde,  
Abîme immense où s'engloutit le monde;  
Sépulcre où git la docte antiquité,  
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,  
Et cette foule immortelle, innombrable  
D'enfans du ciel créés tous pour le Diable.  
Tu fais, lecteur, qu'en ces feux dévorans  
Les meilleurs Rois font avec les tytans.  
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,  
Ce bon Trajan, des Princes le modèle,  
Ce doux Titus, l'amour de l'univers,

## 62 SECONDE ANECDOTE

Les deux Catons, ces fléaux des pervers;  
Ce Scipion maître de son courage,  
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;  
Vous y grillez, Sage & docte Platon,  
Divin Homère, éloquent Cicéron,  
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,  
Martir de Dieu dans la prophane Grèce;  
Juste Aristide, & vertueux Solon,  
Tous malheureux morts sans confession.

Tamponet écoutait ce passage avec des larmes de joie; Cher frère Triboulet, dans quel Père de l'Eglise as-tu trouvé cette brave décision? Cela est de l'Abbé Trithème, répondit Triboulet; & pour vous le prouver *à posteriori*, d'une manière invincible, voici la déclaration expresse du modeste traducteur au chapitre feize de sa Moelle théologique.

Cette prière est de l'Abbé Trithème;  
Non pas de moi, car mon œil effronté  
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;  
Je n'aurais pas tant de témérité!

Frère Bonhomme prit le livre pour se convaincre par ses propres yeux, & ayant lu quelques pages avec beaucoup d'édification, ah ah! dit-il au Jacobin, vous ne vous vantiez pas de tout. C'est un Cordelier en Enfer qui parle; mais vous avez oublié qu'il y rencontre St. Dominique, & que ce Saint est damné pour avoir été persécuteur, ce qui est bien pis que d'avoir été Payen.

Frère Triboulet piqué, lui reprocha beaucoup de bonnes aventures de Cordeliers. Bonhomme ne



ne demeura pas en reste; il reprocha aux Jacobins de croire à l'immaculation en Sorbonne, & d'avoir obtenu des Papes une permission de n'y pas croire dans leur couvent. La querelle s'échauffa, ils allaient se gourmer. Fanchon les apaisa en leur donnant à chacun un gros baiser. Tamponnet leur remontra qu'ils ne devaient dire des injures qu'aux profanes, & leur cita ces deux vers qu'il dit avoir lus autrefois dans les ouvrages d'un licentié nommé Molière;

N'apprêtons point à rire aux hommes  
En nous disant nos vérités.

Enfin, ils minutèrent tous trois le Décret, qui fut ensuite signé par tous les sages maîtres

„ Nous, assemblés extraordinairement dans la  
„ Ville des Facéties, & dans les mêmes écoles  
„ où nous recommandames au nombre de soixante  
„ & onze à tous les sujets, de garder leur serment de fidélité à leur Roi Henri III, & en  
„ l'année 1592. recommandames pareillement de  
„ prier Dieu pour Henri IV. &c. &c.

„ Animés du même esprit qui nous guide toujours, nous donnons à tous les diables un nommé Bélisaire, général d'armée en son vivant, d'un nommé Justinien; lequel Bélisaire outrepassant ses pouvoirs, aurait méchamment & proditoirement conseillé audit Justinien d'être bon & indulgent, & aurait insinué avec malice que Dieu était miséricordieux. Condamnons cette proposition comme blasphématoire, impie, hérétique, sentant l'hérésie. Défendons sous peine de damnation éternelle, selon le

## 65 SECONDE ANECDOTE SUR BELISAIRE.

„ droit que nous en avons , de lire ledit livre  
„ sentant l'hérésie , & enjoignons à tous les fidè-  
„ les de nous rapporter les exemplaires dudit livre ,  
„ lesquels ne valaient précédemment qu'un écu ;  
„ & que nous revendrons un Louïs d'or avec le  
„ Décret ci-joint.”

A peine ce Décret fut-il signé qu'on apprit que tous les Jésuites avaient été chassés d'Espagne. Et ce fut une si grande joye dans Paris qu'on ne pensa plus à la Sorbonne.



# L E T T R E

*De l'Archevêque de CANTORBERI à l'Archevêque  
de PARIS.*

J'ai reçu, Mylord, votre Mandement contre le grand Bélisaire, Général d'armée de Justinien, & contre Mr. Marmontel de l'Académie Française, avec vos armoiries placées en deux endroits, surmontées d'un grand chapeau, & accompagnées de deux pendans de quinze houpes chacun; le tout signé, Christophe, par Monseigneur La Touche, avec paraphes.

Nous ne donnons nous autres de Mandemens que sur nos Fermiers; & je vous avoue, Mylord, que j'aurais désiré un peu plus d'humilité chrétienne dans votre affaire. Je ne vois pas d'ailleurs pourquoi vous affectez d'annoncer dans votre titre, que vous condamnez *Mr. Marmontel de l'Académie Française*.

Si ceux qui ont rédigé votre Mandement ont trouvé qu'un Général d'armée de Justinien ne s'expliquait pas en Théologien congru de votre communion, il semble qu'il fallait vous contenter de le dire sans compromettre un Corps respectable, composé de Princes du sang, de Cardinaux, de Prélats comme vous, de Ducs & Pairs, de Maréchaux de France, de Magistrats, & des gens de Lettres les plus illustres. Je pense que l'Académie Française n'a rien à démêler avec vos disputes théologiques.

Permettez-moi encore de vous dire que si nous donnions des Mandemens dans de pareilles occasions, nous les ferions nous-mêmes.



J'ai été fâché que votre Mandataire ait condamné cette proposition de ce grand Capitaine Bélisaire, *Dieu est terrible aux méchans, je le crois, mais je suis bon.*

Je vous assure, Mylord, que si notre Roi, qui est le Chef de notre l'Eglise, disait, *je suis bon*, nous ne ferions point de Mandement contre lui. *Je suis bon*, veut dire (ce me semble) par tout païs, j'ai le cœur bon, j'aime le bien, j'aime la justice, je veux que mes sujets soient heureux. Je ne vois point du tout qu'on doive être damné pour avoir le cœur bon. Le Roi de France, (à ce que j'entends dire à tout le monde) est très-bon, & si bon qu'il vous a pardonné des défobéissances réitérées qui ont troublé la France, & que toute l'Europe n'a pas regardées comme une marque d'un esprit bien fait. Vous êtes sans doute assez *bon* pour vous en repentir.

Nous ne voyons pas que Bélisaire soit digne de l'enfer pour avoir dit qu'il était un bon homme. Vous prétendez que cette bonté est une hérésie, parce que S. Pierre dans sa première épître chap. V. v. 5. a dit que *Dieu résiste aux superbes*. Mais celui qui a fait votre Mandement n'a guères pensé à ce qu'il écrivait. Dieu résiste, je le veux; la résistance sied bien à Dieu. Mais à qui résiste-t-il selon Pierre? lisez de grace ce qui précède; & vous verrez qu'il résiste aux Prêtres qui paissent mal leur troupeau, & sur-tout aux jeunes qui ne sont pas soumis aux vieillards. *Inspirez-vous, dit-il, l'humilité les uns aux autres, car Dieu résiste aux superbes.*

Or je vous demande quel raport il y a entre cette résistance de Dieu & la bonté de Bélisaire?

Il est utile de recommander l'humilité, mais il faut aussi recommander le sens commun.

On est bien étonné que votre Mandataire ait critiqué cette expression humaine & naïve de Bélifaire: *Est-il besoin qu'il y ait tant de réprouvés?* non-seulement vous ne voulez pas que Bélifaire soit bon, mais vous voulez aussi que le Dieu de miséricorde ne soit pas bon. Quel plaisir aurez-vous, s'il vous plait, quand tout le monde sera damné? Nous ne sommes point si impitoyables dans notre Ile. Notre prédécesseur le grand Tillotson, reconnu pour le prédicateur de l'Europe le plus sensé & le moins déclamateur, a parlé comme Bélifaire dans presque tous ses Sermons. Vous me permettrez ici de prendre son parti. Soyez damné si vous le voulez, Mylord, vous & votre Mandataire; j'y consens de tout mon cœur; mais je vous avertis que je ne veux point l'être, & que je souhaiterais aussi que mes amis ne le fussent point. Il faut avoir un peu de charité.

J'aurais bien d'autres choses à dire à votre Mandataire. Je lui recommanderais sur-tout d'être moins ennuyeux. L'ennui est toujours mortel pour les Mandemens c'est un point essentiel auquel on ne prend pas assez garde dans votre pays.

Sur ce, mon cher confrère, je vous recommande à la bonté Divine, quoique le mot de *bon* vous fasse tant de peine.

Votre bon confrère l'Archevêque de Cantorberi.

P. S. Quand vous écrirez à l'Evêque de Rome, faites-lui, je vous prie, mes complimens. J'ai toujours beaucoup de considération pour lui en qualité

de frère. On me mande qu'il a essuyé depuis peu quelques petits defagrémens; qu'un cheval de Naples a donné un terrible coup de pied à sa mule; qu'une barque de Venise a ferré de près la barque de St. Pierre; & qu'un fromage du Parmesan lui a donné une indigestion violente. J'en suis fâché. On dit que c'est un *bon homme*, pardonnez-moi ce mot. J'ai fort connu son père dans mon voyage d'Italie; c'était un *bon* banquier; mais il paraît que le fils n'entend pas son compte.





# LETTRE PASTORALE

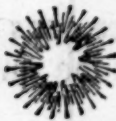
*A Monsieur l'Archevêque D'auch.*

Il parut sous votre nom, Monsieur, en 1764. une Instruction Pastorale qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le Recueil des assertions consacré par le Parlement de Paris, on y regarde les Jésuites comme des martyrs & les Parlements comme des persécuteurs, (a) on y accuse d'injustice l'Edit du Roi qui bannit irrévocablement les Jésuites du Royaume. Cette Instruction Pastorale a été brulée par la main du boureau. Le Roi fait réprimer les attentats à son autorité; les Parlements savent les punir. Mais les Citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle, n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connoître; vous avez sur-tout indignement outragé un Citoyen qui demeure à cent-cinquante lieues de vous: vous dites à vos Diocésains D'auch que ce Citoyen officier du Roi & membre d'un corps, à qui vous devez du respect, (b) est un vagabond & un fugitif du Royaume; tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre Diocèse, quoique vous soyez plus riche que lui; vous le traités

(a) Nos Pères vous avoient appris à respecter les Jésuites &c. pag. 35. & suivantes du Mandement de Mr. D'auch.

(b) Pag. 12, 13 & 14. du Libelle.

de mercénaire dans le tems même qu'il donnoit des secours généreux à votre neveu dont les terres sont voisines des siennes: ainsi vous couronnez vos calomnies par la lacheté & par l'ingratitude. Si c'est un Jésuite qui est l'auteur de votre Brochure comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée. Si c'est vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes plus à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parents & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné qui deshonoreroit à jamais l'Episcopat, & qui le rendroit méprisable, s'il pouvoit l'être. On a épuisé toutes les voyes de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous même. Il ne reste plus à une famille considérable si insolémment outragée qu'à dénoncer au public l'Auteur du libelle, comme un scélérat dont on dédaigne de se vanger; mais qu'on doit faire connoître. On ne veut pas soupçonner que vous ayez pu composer ce tissu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre d'érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il deshonore, en continuant à faire du bien, & en priant Dieu qu'il convertisse un ame si perverse & si lâche; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.



# PROPHÉTIE

DE LA

SORBONNE

De l'an 1530, tirée des manuscrits de Mr. BALUSE,  
Tome Ier. page 117.



Au *Prima mensis* tu boiras  
D'assez mauvais vin largement.  
En mauvais latin parleras  
Et en français pareillement.  
Pour & contre clabauderas  
Sur l'un & l'autre Testament  
Vingt fois de parti changeras  
Pour quelques écus seulement. (a)  
Henri quatre tu maudiras  
Quatre fois solennellement. (b)  
La mémoire tu béniras  
Du bienheureux Jaques Clément. (c)

(a) On a encor à Londres les quittances des docteurs de Sorbonne consultés le 2 Juillet en 1530, sur le divorce de Henri VIII. par Thomas Krouk agent de ce tiran, qui délivra l'argent aux docteurs.

(b) Il y eut quatre principaux libelles de la Sorbonne appelés décrets qui méritaient le dernier supplice. Le plus violent est du 7 May 1590. On y déclare excommunié & damné le grand Henri IV. ainsi que tous ses sujets fidèles.

(c) Le moine Jaques Clément étudiant en Sorbonne ne voulut entreprendre son saint parricide que lorsque soixante



## 74 LA PROPHETIE DE LA SORBONNE.

La Bulle humblement recevras  
L'ayant rejetée hautement. (d)  
Les décrets que grifonneras  
Seront fiftés publiquement. (e)  
Les Jésuites remplaceras,  
Et les passeras mèmement,  
A la fin comme eux tu feras  
Chassé très vraisemblablement. (f)

& douze docteurs eurent déclaré unanimement le trône vacant, & les fujets déliés du serment de fidélité le 7 Janvier 1589.

(d) On fait que la Sorbonne appella de la Bulle Unigenitus au futur Concile en 1718, & la reçut ensuite comme règle de foi.

(e) C'est ce qui vient d'arriver, & ce qui désormais arrivera toujours.

(f) Amen!



# INSTRUCTION

## PASTORALE

*De l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion de l'Instruction pastorale de Jean George humble évêque du Puy.*



MES CHERS FRERES,

Mon confrère Jean George du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy, mais vous ne savez pas encor si Jean George l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord en voyant les armoiries de Jean George en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écusson représente un homme monté sur un quadrupède; vous doutez si cet animal est la monture de Balaam, ou celle du chevalier que Cervante a rendu fameux. L'un était un prophète, & l'autre un redresseur de torts; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler *monseigneur*; mais il n'a pas craint que sa vertu se démentit dans son cœur par ce titre fastueux. Les pères de l'église ne mettaient pas ces enseignes de la vanité à la tête de leurs ouvrages; nous ne voyons pas même que les évangiles aient été écrits par monseigneur Matthieu, & par monseigneur Luc. Mais aussi, mes chers frères, considérez que les ouvrages de monseigneur Jean George ne sont pas paroles d'évangile.

Il a soin de nous avertir que de plus il s'appelle *Pompignan* ; nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus sévères se dérider, & la joie répandue sur tous les visages, jusqu'au moment où la lecture des premières pages a changé absolument toutes les physionomies, & plongé les esprits dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy, s'il était vrai que monseigneur était auteur à Paris, & on a demandé dans Paris si cet évêque avait imprimé au Puy un ouvrage.

J'avoue que tous nos confrères ont trouvé mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du saint ministère ; que sous prétexte de faire un mandement dans un petit diocèse, on imprimât en effet un livre qui n'est pas fait pour ce diocèse, & qu'on affectât de parler de Neuton & de Loke aux habitans du Puy en Vélai. Nous en sommes d'autant plus surpris que les ouvrages de ces anglais ne sont pas plus connus des habitans du Vélai que de monseigneur. Enfin, nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un évêque doit le plus éviter, c'est le ridicule.

Comme notre diocèse est extrêmement éloigné du sien, nous nous servons à son exemple de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons chrétiens se doivent les uns aux autres, devoir dont ils se sont fidèlement acquittés dans tous les tems.

Ce n'est pas que nous voulions contester à Jean George ses prétentions épiscopales au bel esprit, ce n'est pas que nous ne sachions estimer son zèle ardent, qui dans la crainte d'omettre les choses utiles, se répand presque toujours sur celles qui ne le sont pas. Nous convenons de son éloquen-



ce abondante qui n'est jamais étouffée sous les pensées; nous admirons sa charité chrétienne qui devine les plus secrets sentimens de tous ses contemporains, & qui les empoisonne de peur que leurs sentimens n'empoisonnent le siècle.

Mais en rendant justice à toutes les grandes qualités de Jean George, nous tremblons, mes chers frères, qu'il n'ait fait une bévue dans son Instruction pastorale, laquelle plusieurs malins d'entre vous disent n'être ni d'un homme instruit, ni d'un pasteur. Cette bévue consiste à regarder les plus grands génies comme des incrédules; il met dans cette classe Montagne, Charon, Fontenelle, & tous les auteurs de nos jours, sans parler de la prière du déiste de monsieur son frère aîné que Dieu absolve.

C'est une entreprise un peu trop forte d'écrire contre tout son siècle; & ce n'est peut-être pas avoir un zèle selon la science, que de dire, mes frères, tous les gens d'esprit & tous les savans pensent autrement que moi; tous se moquent de moi: croyez donc tout ce que je vais vous dire. Ce tour ne vous a pas paru assez habile.

On dit aussi qu'il y a dans l'in-quarto de mon confrère Jean George, un long chapitre contre la tolérance, malgré la parole de Jésus-Christ & des apôtres, qui nous ordonnent de nous supporter les uns les autres. Mes frères, je vous exhorte, selon cette parole, à supporter Jean George. Vous avez beau dire que son livre est insupportable; ce n'est pas une raison pour rompre les liens de la charité. Si son ouvrage vous a paru trop gros, je dois vous dire pour vous rassurer, que mon relieur m'a promis qu'il serait fort plat quand il aurait été battu.

Nous demeurons donc unis à Jean George, & même à Jean Jacques, quoi que nous pensions différemment d'eux sur quelques articles. Ce qui nous console, c'est qu'on nous assure de tous côtés, que l'œuvre de notre confrère du Puy est comme l'arche du Seigneur, elle est sainte, elle est exposée en public; & personne n'approche d'elle.

Bonsoir mes frères.

L'humble Evêque d'Alétopolis.



## A W A R B U R T O N. 63

TU exerces ton insolence & tes fureurs sur les étrangers comme sur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût partout en horreur; tu as réussi. Après avoir commenté Shakespear, tu as commenté Moïse. Tu as écrit une rapsodie en quatre gros volumes, pour montrer que Dieu n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans; & tandis qu'Homère l'annonce, tu veux qu'elle soit ignorée dans l'Ecriture Sainte. Ce dogme est celui de toutes les nations policées: & tu prétends que les Juifs ne le connaissent pas.

Ayant mis ainsi le vrai Dieu au dessous des faux dieux, tu feins de soutenir une religion que tu as violemment combattue. Tu crois expier ton scandale en attaquant les sages. Tu penses te laver en les couvrant de ton ordure. Tu crois écraser d'une main la religion chrétienne & tous les littérateurs de l'autre; tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil, d'envie & de témérité n'est pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même; tu t'es envelopé dans les nuages de l'antiquité & dans l'obscurité de ton stile: tu as couvert d'un masque ton affreux visage. Voyons si on peut faire tomber d'un seul coup ce masque ridicule.

Tous les sages s'accordent à penser que la législation des Juifs les rendait nécessairement les ennemis des nations.

Tu contredis cette opinion si générale & si vraie dans ton stile de Billingsgate: voici tes paroles.

„ Je ne crois pas qu'il soit aisé d'entasser, même dans le plus sale égoût de l'irreligion, tant de faussetés, d'absurdités & de malice... com-



„ ment peut-il soutenir à visage découvert & à  
 „ la face du Soleil que la loi Mosaique ordonnait  
 „ aux Juifs d'entreprendre de vastes conquêtes,  
 „ ou qu'elle les y encourageait, puisqu'elle leur  
 „ assignait un district très borné &c.

Je passe sous silence les injures aussi grossières  
 que lâches, dignes des portefaix de Londres &  
 de toi: & je viens à ce que tu oses appeller des  
 raisons: elles sont moins fortes que tes injures.

Voyons d'abord s'il est vrai qu'on ait promis  
 aux Juifs un si petit district.

„ En ce jour le Seigneur fit un pacte avec  
 „ Abraham, & lui dit, (\*) Je donnerai à ta se-  
 „ mençe la terre depuis le fleuve d'Egypte jus-  
 „ qu'au grand fleuve d'Euphrate.

C'était promettre aux Juifs par serment l'isthme  
 de Suez, une partie de l'Arabie entière, tout ce  
 qui fut depuis le royaume des Séleucides. Si c'est  
 là un petit país, il faut que les Juifs fussent diffi-  
 ciles; il est vrai qu'ils ne l'ont pas possédé, mais  
 il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan vécurent  
 des siècles sans connoître ces vastes contrées; &  
 ils n'eurent guères de notions de l'Euphrate &  
 du Tigre que pour y être trainés en esclavage.  
 Mais voici bien d'autres promesses; voyez Isaïe  
 au chap. 49.

„ Le Seigneur a dit, j'étendrai mes mains sur  
 „ toutes les nations, je lèverai mon signe sur les  
 „ peuples; ils vous apporteront leurs fils dans  
 „ leurs bras & leurs filles sur leurs épaules; les  
 „ rois seront vos nouriciers, & leurs filles vos  
 „ nourices; ils vous adoreront le visage en ter-  
 re,

(\*) Genèse. Chap. 15.

re, & ils lécheront la poudre de vos pieds.

N'est-ce pas leur promettre évidemment qu'ils seront les maîtres du monde, & que tous les rois seront leurs esclaves? Eh bien, Warburton, que dis-tu de ce petit district?

Tu sçais sur combien de passages les Juifs fondaient leur orgueil & leurs vaines espérances; mais ceux-ci suffisent pour démontrer que tu n'as pas même entendu les livres saints contre lesquels tu as écrit. Voi si le sale égout de l'irréligion n'est pas celui dans lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les Israélites avaient conçue contre toutes les nations. Di-moi si on égorge les pères & les mères, les fils & les filles, les enfans à la mammelle & les animaux même sans haïr? Tu haïs, tu calomnies; on te déteste dans ton pays, & tu détestes. Mais si tu avais trempé dans le sang tes mains qui dégoutent de fiel & d'encre, oserais-tu dire que tu aurais assassiné sans colère & sans haine? relis tous les passages où il est ordonné aux Juifs de ne pas laisser une ame en vie, & di (si tu en as le front) qu'il ne leur était pas permis de haïr. Est-il possible qu'un cœur tel que le tien se trompe si grossièrement sur la haine! C'est un usurier qui ne fait pas compter.

Quoi! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'est servi, de ne pas toucher ses habits, ce n'est pas ordonner l'aversion pour les étrangers?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui sans te montrer de colère, ne veulent pas dîner avec toi, par la seule raison que ton pédantisme les ennuie, & que ton insolence les révolte.

Mais sois sûr qu'ils te haïssent, toi & tous les pédants barbares qui te ressembtent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïssaient que l'idolatrie, & non les idolâtres: plaisante distinction!

Un jour un tigre rassasié de carnage rencontra des brebis, qui prirent la fuite; il courut après elles & leur dit, mes enfans, vous vous imaginez que je ne vous aime point, vous avez tort; c'est vôtre bèlement que je hais; mais j'ai du goût pour vos personnes, & je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous; je m'unis à vous par la chair & le sang. Je bois l'un, je mange l'autre pour vous incorporer à moi; jugez si on peut aimer plus intimement.

Bon soir, Warburton.





# ESSAI HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR LES  
DISSENTIONS DES EGLISES  
DE POLOGNE

Par JOSEPH BOURDILLON, *Professeur en Droit  
public.*

AVANT de donner au public une idée juste des différents qui divisent aujourd'hui la Pologne, avant de déférer au tribunal du genre humain la cause des Dissidents Grecs, Romains & Protestants, il est nécessaire de faire voir premièrement ce que c'est que l'Eglise Grecque.

Il faut avouer d'abord que les Eglises Grecque & Siriaque furent instituées les premières, & que l'Orient enseigna l'Occident. Nous n'avons aucune preuve que Pierre ait été à Rome; & nous sommes sûrs qu'il resta longtemps en Sirie, & qu'il alla jusqu'à Babilone. Paul était de Tarse en Cilicie. Ses ouvrages sont écrits en Grec. Nous n'avons aucun Evangile qui ne soit Grec. Tous les pères des quatre premiers siècles jusqu'à Jérôme ont été Grecs, Siriens ou Africains. Presque tous les rites de la communion Romaine attestent encor par leurs noms même leur origine Grecque; Eglise, Batême, Paraclet, Liturgie, Litanie,

Symbole, Eucharistie, Agape, Epiphanie, Evêque, Prêtre, Diacre, Pape même, tout annonce que l'Eglise d'Occident est la fille de l'Eglise d'Orient, fille qui dans sa puissance a méconnu sa mère.

Aucun Evêque de Rome ne fut compté, ni parmi les pères, ni même parmi les auteurs approuvés, pendant plus de six siècles entiers. Tandis qu'Athénagore, Ephrem, Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, Ciprien, Irenée, Athanase, Eusèbe, Jérôme, Augustin, remplissaient le monde de leurs écrits, les Evêques de Rome en silence se bornaient au soin d'établir leur troupeau qui croissait de jour en jour.

Nous n'avons sous le nom d'un Evêque de Rome que les Récongnitions de Clément. Il est prouvé qu'elles ne sont pas de lui; & si elles en étaient, elles ne feraient pas honneur à sa mémoire. Ce sont des conférences de Clément avec Pierre, Zachée, Barnabé, & Simon le magicien. Ils rencontrent vers Tripoli un vieillard, & Pierre devine que ce vieillard est de la race de César, qu'il épousa Mathidie dont il eut trois enfans; que Clément est le cadet de ces enfans; ainsi Clément est reconnu pour être de la maison Impériale. C'est apparemment cette reconnaissance qui a donné le titre au livre; encor cette rapsodie est-elle écrite en Grec.

Mais aucun prêtre Chrétien, soit Grec, soit Syriaque, ou Africain, ou Italien, n'eut certainement d'autre puissance que celle de parler toutes les langues du monde, de faire des miracles; de chasser les diables, puissance admirable que nous sommes bien loin de leur contester.

Qu'il nous soit permis de le dire, sans offenser

personne, si l'ambition pouvait s'en tenir aux paroles expresses de l'Evangile, elle verrait évidemment que les Apôtres n'ont reçu aucune domination temporelle de Jésus-Christ, qui lui-même n'en avait pas. Elle verrait que ses disciples étaient tous égaux, & que Jésus-Christ même a menacé de châtement ceux qui voudraient s'élever au-dessus des autres.

Pour peu qu'on soit instruit, on fait que dans le premier siècle il n'y eut aucun siège Episcopal particulier. Les Apôtres & leurs successeurs se cachaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; & certainement lorsqu'ils prêchaient de village en village, de cave en cave, de galetas en galetas, ils n'avaient ni trône épiscopal, ni juridiction, ni gardes; & quatre principaux Barons ne portaient point à leur entrée les cordons d'un dais superbe, sous lequel on eût vu André & Luc portés pompeusement comme des Souverains.

Dès le second siècle la place d'Evêque fut lucrative par les aumones des Chrétiens, & conséquemment les Evêques des grandes villes furent plus riches que les autres: étant plus riches ils eurent plus de crédit & de pouvoir.

Si quelque Evêque avait pu prétendre à la supériorité, c'eût été assurément l'Evêque de Jérusalem, non pas comme le plus riche, mais comme celui qui selon l'opinion vulgaire avait succédé à St. Jaques le propre frère de Jésus-Christ. Jérusalem était le berceau de la religion Chrétienne. Son fondateur y était mort par un supplice cruel; il était reçu que Jaques son frère y avait été lapidé. Marie mère de Dieu y était morte. Joseph son mari était enterré dans le país. Tous les mystères du Christianisme s'y étaient opérés. \* Jérusalem



était la ville sainte qui devait reparaître dans toute sa gloire pendant mille années. Que de titres pour assurer à l'Evêque de Jérusalem une prééminence incontestable !

Mais, lorsque le Concile de Nicée régla la hiérarchie qui avait eu tant de peine à s'établir, le gouvernement ecclésiastique se modéla sur le politique. Les Evêques appellèrent leurs districts spirituels du nom temporel de *Diocèse*. Les Evêques des grandes villes prirent le titre de Métropolitains. Le nom de Patriarche s'établit peu à peu ; on donna ce titre aux Evêques de Constantinople & de Rome qui étaient deux villes Impériales, à ceux d'Alexandrie & d'Antioche qui étaient encor deux considérables métropoles, & enfin à celui de Jérusalem qu'on n'osa pas dépouiller de cette dignité, quoique cette ville nommée alors Elia, fût presque dépeuplée & située dans un terrain ingrat, dans lequel elle ne pouvait s'affranchir de la pauvreté, n'ayant jamais fleuri que par le grand concours des Juifs qui venaient autrefois y célébrer leurs grandes fêtes ; mais ne tirant alors quelque argent que des pèlerinages peu fréquents des Chrétiens. Le district de ce patriarche fut très peu de chose. Les quatre autres au contraire furent très étendus.

Il ne tomba dans la tête ni d'aucun Evêque, ni d'aucun Patriarche de s'arroger une juridiction temporelle. On n'en trouve aucun exemple que dans la subversion de l'Empire Romain en Occident.

Tout y changea, lorsque Pipin d'Austrasie, premier domestique d'un Prince franc nommé Childeric, se lia avec le Pape Zacharie, & ensuite avec le Pape Etienne second, pour rendre son usurpation respectable aux peuples. Il se fit sacrer

à St. Denis en France par ce même Pape Etienne : en récompense cet usurpateur lui donna dans la Romagne quelques domaines aux dépens des usurpateurs Lombards.

Voilà le premier Evêque devenu Prince. On conviendra sans peine que cette grandeur n'est pas des temps apostoliques. Aussi fut-elle signalée par le meurtre & par le carnage peu de temps après sous le Pape Etienne III. Le Clergé Romain partagé en deux partis inonda de sang la chaire de bois dans laquelle on prétend que St. Pierre avait prêché au peuple Romain. Il est vrai qu'il n'est pas plus vraisemblable que du temps de l'Empereur Tibère un Galiléen ait prêché en chaire dans le *forum Romanum*, qu'il n'est vraisemblable qu'un Grec vint prêcher aujourd'hui dans le grand bazar de Stamboul. Mais enfin, il y avait à Rome du temps d'Etienne III, une chaire de bois ; & elle fut entourée de cadavres sanglants.

Lorsque Charlemagne partit de la Germanie pour usurper la Lombardie, lorsqu'il eut privé ses neveux de l'héritage de leur père Pipin, lorsqu'il eut enfermé en prison ces enfans innocents dont on n'entendit plus parler depuis, lorsque ses succès eurent couronné ce crime, lorsqu'il se fut fait reconnaître Empereur dans Rome, il donna encor de nouvelles Seigneuries au Pape Léon III., qui lui mit dans l'Eglise de St. Pierre une couronne d'or sur la tête, & un manteau de pourpre sur les épaules.

Cependant, remarquons que ce Pape Léon III. encor sujet des Empereurs résidents à Constantinople, n'osa pas sacrer un Allemand, tant ce vieux respect pour l'Empire Romain prévalait encore. Ce n'était qu'une cérémonie de plus, mais elle était

réputée sainte, & on n'osait la faire. La faiblesse se joignait à l'audace de l'esprit, qui souvent n'ose franchir la seconde barrière après avoir abattu la première.

Charlemagne fut toujours le maître dans Rome; mais dans la décadence de sa maison, le peuple Romain reprit un peu sa liberté, & la disputa toujours contre l'Evêque, contre la maison de Toscanelle, contre les Gui de Spolète, contre les Bérengers & d'autres tirans, jusqu'à ce qu'enfin l'imprudent *Octavien Sporco* qui le premier changea son nom à son avènement au Pontificat, appella Othon de Saxe en Italie. Ce Sporco est connu sous le nom de Jean XII. Il était fils de cette fameuse Marosie qui avait fait Pape son bâtard Jean XI, né de son inceste avec le Pape Sergius III.

Jean XII. était patrice de Rome ainsi qu'Alberic son père dernier mari de Marosie. Ils tenaient cette dignité de l'Empereur Constantin Porphyrogénète; preuve évidente que les Romains au milieu de leur anarchie reconnaissaient toujours les Empereurs Grecs pour les vrais successeurs des Césars; mais dans leurs troubles ils avaient recours tantôt aux Allemands, tantôt aux Hongrois, & se donnaient tour à tour plusieurs maîtres pour n'en avoir aucun.

On sait comment le Roi d'Allemagne Othon, appelé à Rome par ce Jean XII. & ensuite trahi par lui, le fit déposer pour ses crimes. Le procès verbal existe, il fait frémir.

Tous les Papes ses successeurs eurent à combattre les prétentions des Empereurs Allemands sur Rome, les anciens droits des Empereurs Grecs, & jusqu'aux Sarrazins mêmes. Ils ne furent puissants que par l'intrigue & par l'opinion du vulgaire, opinion qu'ils surent établir, & dont ils surent toujours profiter.



Grégoire VII. qui à la faveur de cette opinion, & sur-tout des fausses décrétales, marcha sur les têtes des Empereurs & des Rois, ne put jamais être le maître dans Rome. Les Papes ne purent enfin avoir la souveraineté de cette ville que lorsqu'ils se furent emparés du Môle d'Adrien appelé depuis St. Ange, qui avait toujours appartenu au peuple ou à ceux qui le représentaient.

La vraie puissance des Papes & celle des Evêques d'Occident ne s'établit en Allemagne que dans l'inter règne & l'anarchie, vers le temps de l'élection de Rodolphe de Hasbourg à l'Empire; ce fut alors que les Evêques Allemands furent véritablement Souverains.

Jamais rien de semblable ne s'est vu dans l'Eglise Grecque. Elle fut toujours soumise aux Empereurs jusqu'au dernier Constantin; & dans le vaste Empire de la Russie elle est entièrement dépendante du pouvoir suprême. On n'y connaît pas plus qu'en Angleterre la distinction des deux puissances; l'autel est subordonné au trône; & ces mots même *les deux puissances* y sont un crime de lèse-Majesté. Cette heureuse subordination est la seule digue qu'on ait pu opposer aux querelles théologiques & aux torrents de sang que ces querelles ont fait répandre dans les Eglises d'Occident depuis l'assassinat de Priscillien jusqu'à nos jours.

Personne n'ignore comme au seizième siècle, la moitié de l'Europe lassée des crimes d'Alexandre VI, de l'ambition de Jules II, des extorsions de Léon X, de la vente des indulgences, de la taxe des péchés, des superstitions & des friponneries de tant de moines, secoua enfin le joug appesanti depuis longtemps. Les Grecs avaient enseigné l'Eglise d'Occident, les Protestants la réformèrent.

Je ne prétends point parler ici des dogmes qui divisent les Grecs, les Romains, les Evangéliques, les Réformés & d'autres communions. Je laisse ce soin à ceux qui sont éclairés d'une lumière divine. Il faut l'être sans doute pour bien savoir si le St. Esprit procède par spiration du père & du fils, ou du fils seulement, lequel fils étant engendré & n'étant point fait, ne peut pourtant engendrer. Il n'y a qu'une révélation qui puisse apprendre clairement aux Saints comment on mange le fils en corps & en ame dans un pain qui est anéanti, sans manger ni le père ni le St. Esprit, ou comment le corps & l'ame de Jésus sont incorporés au pain, ou comment on mange Jésus par la foi. Ces questions sont si divines qu'elles ne devraient point mettre la discorde entre ceux qui ne sont qu'hommes, & qui doivent se borner à vivre en frères, & à cultiver la raison & la justice sans se persécuter pour des mystères qu'ils ne peuvent entendre.

Tout ce que j'oserais dire en respectant les Evêques de toutes les communions, c'est que ceux qui iraient à pied de leur maison à l'Eglise prêcher la charité & la concorde, ressembleraient peut-être plus aux Apôtres, au moins à l'extérieur, que ceux qui diraient quelques mots dans une messe en musique en quatre parties, entourés de haliebardiens & de mousquetaires, & qui ne sortiraient de l'Eglise qu'au son des tambours & des trompettes.

Je me garderai bien d'examiner si celui qui nâquit dans une étable entre un bœuf & un âne, qui vécut & qui mourut dans l'indigence, se plaît plus à la pompe & aux richesses de ses ministres qu'à leur pauvreté & à leur simplicité. Nous ne sommes plus au temps des Apôtres; mais nous sommes toujours au temps des citoyens; il s'agit de leurs

droits, de la liberté naturelle, de l'exécution des loix solennelles, de la foi des serments, de l'intérêt du genre humain. Tout cela existait avant qu'il y eût des prélats, & existera encor si jamais (ce qu'à Dieu ne plaise) on a le malheur de se passer de prélatures. Les dignités peuvent s'abolir, les sectes peuvent s'éteindre; le droit des gens est éternel.

*F A I T.*

La religion chrétienne ne pénétra que très tard chez les Sarmates. La nation était guerrière & pauvre. Le zèle des missionnaires la respecta. La Pologne proprement dite ne fut chrétienne qu'à la fin du dixième siècle. Boleslas en l'an 1001 de notre ère vulgaire fut le premier Roi Chrétien, & il signala son Christianisme en faisant crever les yeux au Roi de Bohême.

Le grand Duché de Lithuanie, vaste país qui fait presque la moitié de la Pologne entière, ne fut chrétien que dans le quinzième siècle, après que Jagellon grand Duc de Lithuanie eut épousé la Princesse Edvige au quatorzième en 1387. à condition qu'il ferait de la Religion de la Princesse, & que la Lithuanie serait jointe à la Pologne.

On demandera de quelle religion étaient tous ces peuples avant qu'ils fussent Chrétiens. Ils adoraient Dieu sous d'autres noms, d'autres emblèmes, d'autres rites; on les appelait Payens. La grace de Jésus Christ qui est venu pour tout le monde, leur avait été refusée ainsi qu'à plus des trois quarts de la terre. Leur temps n'était pas venu; toutes leurs générations étaient livrées aux flammes éternelles; du moins c'est ainsi qu'on pense à Rome, ou ce qu'on feint d'y penser. Cette idée est gran-



de : tu feras puni à jamais si tu ne penses pas sur le bord du Volga ou du Gange comme je pense sur le bord de l'Anio. On ne peut porter ses vues plus haut & plus loin.

Il arriva un grand malheur à ces nouveaux Chrétiens au seizième siècle. L'hérésie pénétra chez eux ; & comme l'hérésie damne les hommes encore plus que le paganisme, le salut des Polonais était en grand danger. Ces Hérétiques se disaient enfans de la primitive Eglise, & on les appelait novateurs ; ainsi on ne pouvait convenir des qualités.

Outre ces réformés d'Occident, il y avait beaucoup de Grecs d'Orient. Ces Grecs étaient répandus dans cinq provinces de la Lithuanie converties autrefois à la foi Grecque, & annexées depuis à la Pologne. Ils n'étaient pas à la vérité aussi damnés que les évangéliques & les réformés ; mais enfin ils l'étaient, puisqu'ils ne reconnaissaient pas l'E vêque de Rome comme le maître du monde entier.

Il est à remarquer que ces provinces Grecques, & la Pologne proprement dite, & la Lithuanie & la Russie sa voisine, avaient été converties par des Dames, ainsi que la Hongrie & l'Angleterre. Cette origine devait faire espérer de la tolérance, de l'indulgence, de la bonté, des mœurs douces & faciles. Il en arriva tout autrement.

Les Evêques de Pologne sont puissants ; ils n'aimaient pas à voir leur troupeau diminuer. Outre ces Evêques il y avait toujours à Varsovie un Nonce du Pape. Ce Nonce tenait lieu de grand Inquisiteur, & son tribunal était très redoutable. Les Grecs, les Evangéliques & les Réformés, & les Unitaires qui survinrent, tout fut persécuté. *Le contrain les d'entrer*, fut employé dans toute sa

rigueur. C'est une chose admirable que ce *contrain les d'entrer*, qui n'est dans l'Evangile qu'une invitation pressante à souper, ait toujours servi de prétexte à l'Eglise Romaine pour faire mourir les gens de faim.

Les Evêques ne manquaient pas d'excommunier tout gentilhomme du rite Grec ou de la communion Protestante; & par un abus étrange, mais ancien, cette excommunication les privait dans les diètes de voix active & passive. L'excommunication peut bien priver un homme de la dignité de Marguillier, & même du Paradis. Mais elle ne doit pas s'étendre sur les effets civils. Un Prince de l'Empire, un Electeur qu'un Evêque ou un Chapitre excommunierait, n'en serait pas moins Prince de l'Empire. On peut juger par cette seule oppression combien les Dissidents étaient vécés par les tribunaux ecclésiastiques; il suffit de dire qu'ils étaient jugés par leurs ennemis.

Sigismond Auguste le dernier des Jagellons fit cesser ce dévot scandale. Sa probité lui persuada qu'il ne faut persécuter personne pour la religion. Il se souvint que Jésus-Christ avait enseigné & non opprimé. Il comprit que l'oppression ne pouvait faire naître que des guerres civiles entre des gentilshommes égaux: il fit plus dans la diète solennelle de Vilna le 16. Juin 1563. *il anéantit toute différence qui pourrait jamais naître entre les citoyens pour cause de Religion.* Voici les paroles essentielles de cette loi devenue fondamentale.

„ A compter depuis ce jour, non-seulement  
 „ les Nobles & Seigneurs avec leurs descendants  
 „ qui appartiennent à la communion Romaine, &  
 „ dont les ancêtres ont obtenu aussi des lettres de  
 „ noblesse dans le Royaume de Pologne, mais

„ encor en général tous ceux qui sont de l'ordre  
 „ Equestre & des Nobles, soit Lithuaniens, soit  
 „ Russes d'origine, *pourvu qu'ils fassent profession*  
 „ *du Christianisme*, quand même leurs ancêtres  
 „ n'auraient pas acquis les droits de noblesse dans  
 „ le royaume de Pologne, doivent jouir dans toute  
 „ l'étendue du royaume de tous les privilèges,  
 „ libertés & droits de noblesse à eux accordés, &  
 „ en jouir à perpétuité en commun.

„ On admettra aux dignités du Sénat & de la  
 „ Couronne, à toutes les charges nobles, non-seu-  
 „ lement ceux qui appartiennent à l'église Ro-  
 „ maine, mais aussi tous ceux qui sont de l'ordre  
 „ Equestre, pourvu qu'ils soient Chrétiens.....  
 „ nul ne sera exclu, pourvu qu'il soit Chrétien.”

La diète de Grodno en 1568 confirma solennel-  
 lement ces statuts, & elle ajouta, pour rendre la  
 loi, s'il était possible, encore plus claire, ces mots  
 essentiels : *de quelque communion ou confession que*  
*l'on soit.*

Enfin dans la diète d'union encor plus célèbre  
 tenue à Lublin en 1569, diète qui acheva d'incor-  
 porer pour jamais le grand Duché de Lithuanie à  
 la Couronne, on renouvela, on confirma de nou-  
 veau cette loi humaine qui regardait tous les chré-  
 tiens comme des frères, & qui devait servir d'exem-  
 ple aux autres nations.

Après la mort de Sigismond Auguste, ce héros  
 de la tolérance, la république entière confédérée  
 en 1573. pour l'élection d'un nouveau Roi, jura  
 de ne reconnaître que celui qui ferait serment de  
 maintenir cette paix des chrétiens. Henri de Va-  
 lois, trop accusé d'avoir eu part aux massacres de  
 la St. Barthelemi, ne balança pas à jurer, *devant le*  
*Dieu tout-puissant, de maintenir les droits des Dissi-*



dents ; & ce serment de Henri de Valois servit de modèle à ses successeurs. Etienne ne lui succéda qu'à cette condition. Ce fut une loi fondamentale & sacrée. Tous les nobles furent égaux par la religion comme par la nature.

C'est ainsi qu'après l'union de l'Angleterre & de l'Ecosse, les Pairs d'Ecosse Presbitériens ont eu séance au Parlement de Londres avec les Pairs de la communion Anglicane. Ainsi l'Evêché d'Osna-bruck en Allemagne appartient tantôt à un Evangélique, tantôt à un Catholique Romain. Ainsi dans plusieurs bourgs d'Allemagne les Evangéliques viennent chanter leurs psaumes dès que le Curé catholique a dit sa messe. Ainsi les chambres de Vetzlar & de Vienne ont des assesseurs Luthériens. Ainsi les réformés de France étaient Ducs & Pairs & Généraux des armées sous le grand Henri IV. & l'on peut croire que le Dieu de miséricorde & de paix n'écoutait pas avec colère les différents concerts que ses enfants lui adressaient d'un même cœur.

Tout change avec le tems. Un Roi de Pologne nommé aussi Sigismond, de la race de Gustave Vasa, voulut enfin détruire ce que le grand Sigismond, le dernier des Jagellons, avait établi. Il était à la fois Roi de Pologne & de Suède, mais il fut déposé en Suède par les Etats assemblés en 1592. & malheureusement la religion Catholique Romaine lui attira cette disgrâce. Les Etats du royaume élurent son frère Charles qui avait pour lui le cœur des soldats & la confession d'Augsbourg. Sigismond se vengea en Pologne du Catholicisme qui lui avait ôté la couronne de Suède.

Les Jésuites qui le gouvernèrent lui ayant fait perdre un royaume, le firent haïr dans l'autre.

Il ne put à la vérité révoquer une loi devenue fondamentale, confirmée par tant de Rois & de Diètes, mais il l'élada, il la rendit inutile. Plus de charges, plus de dignités données à ceux qui n'étaient pas de la Communion de Rome. On ne leur ravit pas leurs biens, parce qu'on ne le pouvait pas, on les véxa par une persécution sourde & lente; & si on les tolérait, on leur fit sentir bientôt qu'on ne les tolérerait plus dès qu'on pourrait les opprimer impunément.

Cependant la loi fut toujours plus forte que la haine. Tous les Rois à leur couronnement firent le même serment que leurs prédécesseurs. Ladislas VI. fils de Sigismond le Suédois n'osa s'en dispenser. Son frère Jean Casimir, quoiqu'il eût d'abord été Jésuite & ensuite Cardinal, fut obligé de s'y soumettre: tant le respect extérieur pour les loix reçues a de force sur les hommes.

Michel Viesnovisky, l'illustre Jean Sobiesky vainqueur des Turcs, n'imaginèrent pas d'éluder cette loi à leur couronnement. L'Electeur de Saxe Auguste ayant renoncé à la religion Evangélique de ses pères pour acquérir le royaume de Pologne, jura avec plaisir cette grande loi de la tolérance, dont un Roi qui abandonne sa religion pour un sceptre, semble avoir toujours besoin, & qui assure la liberté & les droits de ses anciens frères.

L'Europe fait combien son règne fut malheureux; il fut détrôné par les armes d'un Roi Luthérien, & rétabli par les victoires d'un Czar de la communion Grecque.

Les prêtres Catholiques Romains & leurs adhérens crurent se venger du Roi de Suède Charles XII. en persécutant les Polonais Evangéliques dont il avait été le protecteur: ils en trouvèrent l'occasion

tion l'année 1717. dans une diète toute composée de Nonces de leur parti : ils eurent le crédit , non pas d'abolir la loi , elle était trop sacrée , mais de la limiter. On ne permit aux nonconformistes le libre exercice de leur religion que dans leurs Eglises précédemment bâties ; & on alla même jusqu'à prononcer des peines pécuniaires , la prison , le bannissement contre ceux qui prieraient Dieu ailleurs. Cette clause d'oppression ne passa qu'avec une extrême difficulté. Plusieurs Evêques même , plus patriotes que prêtres , & plus touchés des droits de l'humanité que des avantages de leur parti , eurent la gloire de s'y opposer quelque temps.

Cette Diète de 1717. ne songeait pas qu'en se vengeant du Luthérien Charles XII. son ennemi , elle insultait le Grec Pierre le grand son protecteur. Enfin , la loi passa en partie ; mais le Roi Auguste la détruisit en la signant. Il donna un Diplôme le 3 Février 1717. dans lequel il s'exprime ainsi :

„ Quant à la religion des Dissidents , afin qu'ils  
 „ ne pensent point que la communion de la No-  
 „ blesse , leur égalité & leur paix aient été lésées  
 „ par les articles insérés dans le nouveau traité ,  
 „ nous déclarons que ces articles insérés dans le  
 „ traité ne doivent déroger en aucune manière aux  
 „ confédérations des années 1573. 1632. 1648.  
 „ 1669. 1674. 1697. & à nos *Pacta conventa* ,  
 „ en tant qu'elles sont utiles aux Dissidents dans  
 „ la religion. Nous conservons lesdits Dissidents  
 „ en fait de religion , dans leurs libertés énoncées  
 „ dans toutes ces confédérations , selon leur te-  
 „ neur (laquelle doit être tenue pour insérée &  
 „ exprimée ici) & nous voulons qu'ils soient con-  
 „ servés par tous les états , officiers & tribunaux.



„ En foi de quoi nous avons ordonné de munir  
„ ces présentes signées de notre main, & scélées  
„ du sceau du Royaume. Donné à Varsovie le  
„ 3. Février 1717. & le 20 de notre règne.

Après cette contradiction formelle d'une loi décernée & abolie en même temps; contradiction trop ordinaire aux hommes, le parti le plus fort l'emporta sur le plus faible; la violence se donna carrière. Il est vrai qu'on ne ralluma pas les buchers qui mirent autrefois en cendre toute une province du temps des Albigeois; on ne détruisit point vingt-quatre villages inondés du sang de leurs habitants comme à Mérindol & à Cabrière. Les roues & les gibets ne furent point d'abord dressés dans les places publiques contre les Grecs & les Protestans comme ils le furent en France sous Henri II. On n'a point encor parlé en Pologne d'imiter les massacres de la St. Barthelemi, ni ceux d'Irlande, ni ceux des Vallées du Piémont. Les torrents de sang n'ont point encor coulé d'un bout du Royaume à l'autre pour la cause d'un Dieu de paix. Mais enfin, on a commencé à ravir à des innocents la liberté & la vie. Quand les premiers coups sont une fois portés, on ne fait plus où l'on s'arrêtera: Les exemples des anciennes horreurs que le fanatisme a produites, sont perdus pour la postérité: les esprits de sang froid les détestent, & les esprits échauffés les renouvellent.

Bientôt on démolit des Eglises, des Ecoles, des Hôpitaux de Dissidens. On leur fit payer une taxe arbitraire pour leurs batêmes & pour leurs communions, tandis que deux cents cinquante Sinagogues Juives chantaient leurs Psaumes Hébraïques sans bourse délier.

Dès l'année 1718. un Nonce du nom de Pietros-

ky fut chassé de la Chambre uniquement parce qu'il était Diffident. Le Capitaine Keler accusé par l'Avocat Vindeleusky d'avoir soutenu contre lui la religion Protestante, eut la tête tranchée à Petekou comme blasphémateur. Le bourgeois Hébers fut condamné à la corde sur la même accusation. Le gentilhomme Rosbiky fut obligé de sortir des terres de la République. Le gentilhomme Unrug avait écrit quelques remarques & quelques extraits d'auteurs Evangéliques contre la religion Romaine; on lui vola son porte-feuille; & sur cet effet volé, sur des écrits qui n'étaient pas publics, sur l'énoncé de ses opinions permises par les loix, sur le secret de sa conscience tracé de sa main, il fut condamné à perdre la tête. Il fallut qu'il dépensât tout son bien pour faire casser cette exécration sentence.

Enfin en 1724 l'exécution sanglante de Thorn renouvella les anciennes calamités qui avaient souillé le Christianisme dans tant d'autres Etats. Quelques malheureux écoliers des Jésuites & quelques bourgeois protestans ayant pris querelle, le peuple s'attroupa, on força le collège des Jésuites, mais sans effusion de sang; on emporta quelques images de leurs Saints; & malheureusement une image de la Vierge qui fut jettée dans la boue.

Il est certain que les écoliers des Jésuites ayant été les agresseurs étaient les plus coupables. C'était une grande faute d'avoir pris les images des Jésuites, & surtout celle de la Ste. Vierge. Les protestants devaient être condamnés à la rendre ou à en fournir une autre, à demander pardon; à réparer le dommage à leurs frais, & aux peines modérées qu'un gouvernement équitable peut infliger. L'image de la Vierge Marie est très res-

pectable ; mais le sang des hommes l'est aussi. La profanation d'un portrait de la Vierge dans un Catholique est une très-grande faute ; elle est moindre dans un Protestant qui n'admet point le culte des images.

Les Jésuites demandèrent vengeance au nom de Dieu & de sa mère ; ils l'obtinrent malgré l'intervention de toutes les Puissances voisines. La Cour assessoriale à laquelle le Chancelier préside, jugea cette cause. Un Jésuite y plaida contre la Ville de Thorn ; l'arrêt fut porté tel que les Jésuites le désiraient. Le Président Rosner accusé de ne s'être pas assez opposé au tumulte fut décapité malgré les privilèges de sa charge. Quelques Assesseurs & d'autres principaux bourgeois périrent par le même supplice. Deux artisans furent brûlés, d'autres furent pendus. On n'auroit pas traité autrement des assassins. Les hommes n'ont pas encor appris à proportionner les peines aux fautes. Cette science cependant n'est pas moins nécessaire que celle de Copernic, qui découvrit dans Thorn le vrai système de l'univers, & qui prouva que notre terre souvent si mal gouvernée & affligée de tant de malheurs, roule autour du soleil dans son orbite immense.

La Pologne semblait donc destinée à subir le sort de tant d'autres Etats que les querelles de religion ont dévastés.

Un ministre Evangélique nommé Mokzulky fut tué impunément en 1753. dans un grand chemin, par le Curé de Birze ; voilà déjà une hostilité de l'Eglise militante. Un Dominicain de Popiel en 1762. assomma à coups de bâton le prédicant Jaugel à la porte d'un malade qu'il allait consoler.

Le Curé de la paroisse de Cone rencontrant un



mort Luthérien qu'on portait au cimetière, battit le ministre, renversa le cercueil, & fit jeter le corps à la voirie.

En 1765. plusieurs Jésuites avec d'autres moines voulurent changer les Grecs en Romains à Mscislau en Lithuanie. Ils forçaient à coups de bâton les pères & les mères de mener les enfans dans leurs églises. Soixante & dix gentilshommes s'y opposèrent; les missionnaires se battirent contre eux. Les gentilshommes furent traités comme des sacrilèges; ils furent condamnés à la mort, & ne sauvèrent leur vie qu'en allant à l'église des Jésuites.

On priva alors en Lithuanie du droit de bourgeoisie, on raia du corps des métiers les bourgeois & les artisans qui n'allaient pas à la messe Latine. Enfin, on a exclu des diétines, tous les gentilshommes Dissidents, que les droits de la naissance & les loix du Royaume y appellent.

Tant de rigueurs, tant de persécutions, tant d'infractions des loix, ont enfin réveillé des gentilshommes que leurs ennemis croyaient avoir abattus. Ils s'assemblèrent, ils invoquèrent les loix de leur patrie, & les Puissances garantes de ces loix.

Il faut savoir que leurs droits avaient été solennellement confirmés par la Suède, l'Empire d'Allemagne, la Pologne entière, & particulièrement par l'Electeur de Brandebourg dans le traité d'Oliwa en 1660. Ils l'avaient été plus expressément encor par la Russie en 1686, quand la Pologne céda l'ancienne Kiovie, la capitale de l'Ukraine, à l'Empire Russe. La Religion Grecque est nommée la *religion orthodoxe* dans les instruments signés par le grand Sobiesky.

Ces Nobles ont donc eu recours à ce qu'il y a de plus sacré sur la terre, les serments de leurs pères, ceux des Princes garants, les loix de leur patrie, & les loix de toutes les Nations.

Ils s'adressèrent à la fois à l'Impératrice de Russie Catherine seconde, à la Suède, au Danemarck, à la Prusse. Ils implorèrent leur intercession. C'était un bel exemple dans des gentilshommes accoutumés autrefois à traiter dans leurs Diètes des affaires de l'Etat le sabre à la main, d'implorer le droit public contre la persécution. Cette démarche même irritait leurs ennemis.

Le Roi Stanislas Poniatosky, fils de ce célèbre Comte Poniatosky si connu dans les guerres de Suède, élu du consentement unanime de ses compatriotes, ne démentit pas dans cette affaire délicate l'idée que l'Europe avait de sa prudence. Ennemi du trouble, zélé pour le bonheur & la gloire de son pays, tolérant par humanité & par principe, religieux sans superstition, citoyen sur le trône, homme éclairé & homme d'esprit, il proposa des tempéraments qui pouvaient mettre en sûreté tous les droits de la religion Catholique Romaine & ceux des autres Communions. La plupart des Evêques & de leurs partisans opposèrent le zèle de la maison de Dieu au zèle patriotique du Monarque, qui attendit que le temps put concilier ces deux zèles.

Cependant, les gentilshommes dissidents se confédérèrent en plusieurs endroits du Royaume. On vit le 20 Mars 1767 près de quatre cent gentilshommes demander justice par un mémoire signé d'eux, dans cette même ville de Thorn qui fumait encor du sang que les Jésuites avaient fait répandre. D'autres confédérations se formaient

déjà en plus grand nombre , & surtout dans la Lithuanie où il se fit vingt-quatre confédérations. Toutes ensemble formèrent un corps respectable. La substance de leurs manifestes contenait, qu'ils „ étaient hommes , citoyens , nobles ; membres „ de la législation & persécutés ; que la Religion „ n'a rien de commun avec l'Etat , qu'elle est de „ Dieu à l'homme , & non pas du citoyen au citoyen ; „ que la funeste coutume de mêler Dieu aux affaires „ purement humaines a ensanglanté l'Europe „ depuis Constantin : qu'il doit en être dans les Diètes „ & dans le Sénat , comme dans les batailles , „ où l'on ne demande point à un Capitaine qui „ marche aux ennemis , de quelle religion il est ; „ qu'il suffit que le noble soit brave au combat & „ juste au conseil ; qu'ils sont tous nés libres , & „ que la liberté de conscience est la première des „ libertés , sans laquelle celui qu'on appelle libre „ serait esclave ; qu'on doit juger d'un homme „ non par ses dogmes mais par sa conduite , non „ par ce qu'il pense mais par ce qu'il fait ; & „ qu'enfin l'Evangile qui ordonne d'obéir aux „ Puissances payennes n'ordonne certainement pas „ de dépouiller les législateurs chrétiens de leurs „ droits , sous prétexte qu'ils sont autrement chrétiens qu'on ne l'est à Rome. ” Ils fortifiaient toutes ces raisons par la sanction des loix , & par les garanties protectrices de ces loix sacrées.

On ne leur opposa qu'une seule raison , c'est qu'ils réclamaient l'égalité , & que bientôt ils affecteraient la supériorité ; qu'ils étaient mécontents , & qu'ils troubleraient une République déjà trop orageuse. Ils répondaient. Nous ne l'avons pas troublé pendant cent années : mécontents



nous sommes vos ennemis, contents nous sommes vos défenseurs.

Les Puissances garantes de la paix d'Oliva prenaient hautement leur parti, & écrivaient des lettres pressantes en leur faveur. Le Roi de Prusse se déclarait pour eux. Sa recommandation était puissante, & devait avoir plus d'effet que celle de la Suède sur les esprits, puisqu'il donnait dans ses Etats des exemples de tolérance que la Suède ne donnait pas encore. Il faisait bâtir une Eglise aux catholiques Romains de Berlin sans les craindre, sachant bien qu'un Prince victorieux, philosophe & armé n'a rien à redouter d'aucune religion. Le jeune Roi de Dannemarc né bienfaisant & son sage Ministère parlaient hautement.

Mais de tous les Potentats nul ne se signala avec autant de grandeur & d'efficace que l'Impératrice de Russie. Elle prévint une guerre civile en Pologne, & elle envoya la paix avec une armée. Cette armée n'a paru que pour protéger les Dissidents en cas qu'on voulût les accabler par la force. On fut étonné de voir une armée Russe vivre au milieu de la Pologne avec beaucoup plus de discipline que n'en eurent jamais les troupes Polonoises. Il n'y a pas eu le plus léger désordre. Elle enrichissait le pays au lieu de le dévaster, elle n'était là, que pour protéger la tolérance; il fallait que ces troupes étrangères donnassent l'exemple de la sagesse; & elles le donnèrent. On eût pris cette armée pour une diète assemblée en faveur de la liberté.

Les politiques ordinaires s'imaginèrent que l'Impératrice ne voulait que profiter des troubles de la Pologne pour s'agrandir. On ne considérait pas que le vaste Empire de Russie, qui contient onze cents cinquante lieues quarrées, & qui est

plus grand que ne fut jamais l'Empire Romain, n'a pas besoin de terrains nouveaux, mais d'hommes, de loix, d'arts & d'industrie.

Catherine seconde lui donnait déjà des hommes en établissant chez elle trente mille familles qui venaient cultiver les arts nécessaires. Elle lui donnait des loix en formant un code universel pour ses provinces qui touchent à la Suède & à la Chine. La première de ces loix était la tolérance.

On voyait avec admiration cet Empire immense se peupler, s'enrichir en ouvrant son sein à des citoyens nouveaux, tandis que de petits Etats se privaient de leurs sujets par l'aveuglement d'un faux zèle; tandis que sans citer d'autres provinces, les seuls émigrants de Saltzbourg avaient laissé leur patrie déserte.

Le système de la tolérance a fait des progrès rapides dans le Nord, depuis le Rhin jusqu'à la mer glaciale, parce que la raison y a été écoutée, parce qu'il y est permis de penser & de lire. On a connu dans cette vaste partie du monde que toutes les manières de servir Dieu peuvent s'accorder avec le service de l'Etat. C'était la maxime de l'Empire Romain dès le temps des Scipions jusqu'à celui des Trajans. Aucun Potentat n'a plus suivi cette maxime que Catherine II. Non seulement elle établit la tolérance chez elle, mais elle a recherché la gloire de la faire naître chez ses voisins. Cette gloire est unique. Les fastes du monde entier n'ont point d'exemple d'une armée envoyée chez des peuples considérables pour leur dire, Vivez justes & paisibles.

Si l'Impératrice avait voulu fortifier son Empire des dépouilles de la Pologne, il ne tenait qu'à elle. Il suffisait de fomentier les troubles

au lieu de les appaiser. Elle n'avait qu'à laisser opprimer les Grecs, les Evangéliques & les Réformés, ils seraient venus en foule dans ses Etats. C'est tout ce que la Pologne avait à craindre. Le climat ne diffère pas beaucoup ; & les beaux arts, l'esprit, les plaisirs, les spectacles, les fêtes qui rendent la cour de Catherine II. la plus brillante de l'Europe, invitaient tous les étrangers. Elle forme un Empire & un siècle nouveau, & on irait chez elle de plus loin pour l'admirer.

Tandis qu'elle parcourait les frontières de ses Etats, & qu'elle passait d'Europe en Asie pour voir par ses yeux les besoins & les ressources de ses peuples, son armée au milieu de la Pologne fit naître longtemps des soupçons, des craintes, des animosités. Mais enfin, quand on fut bien convaincu que ces soldats n'étaient que des ministres de paix, ce prodige inouï ouvrit les yeux à plusieurs Prélats. Ils rougirent de n'être pas plus pacifiques que des troupes Russes.

L'Evêque de Cracovie & le nouveau Primat, tous deux génies supérieurs, entrèrent par cela même dans des vues si salutaires. Ils sentirent qu'ils étaient Polonais avant d'être Romains, qu'ils étaient Sénateurs, Princes, patriotes, autant qu'Evêques. Mais il ne fallait pas moins qu'un Roi philosophe, un Primat, des Evêques sages, une Impératrice qui se déclarait l'Apôtre de la tolérance pour détourner les malheurs qui menaçaient la Pologne. La philosophie a jusqu'ici prévenu dans le Nord le carnage dont le fanatisme a souillé longtemps tant d'autres climats.

Dans ces querelles de religion, dans cette grande dispute sur la liberté naturelle des hommes,



quelques intérêts particuliers se sont jetés à la traverse, comme il arrive en tout païs & surtout chez une nation libre, mais ils sont perdus dans l'objet principal; & comme ils n'ont pas retardé d'un seul moment la marche uniforme dirigée vers la tolérance, nous n'avons pas fatigué le lecteur de ces petits mouvements qui disparaissent dans le mouvement général.

Il semble par la disposition des esprits que les trois Communions plaignantes rentreront dans tous leurs droits, sans que la Communion Romaine perde les siens. Elle aura tout, hors le droit d'opprimer dont elle ne doit pas être jalouse. Et si une grande partie du Nord a dû son Christianisme à des femmes, c'est à une femme supérieure qu'on devra le véritable esprit du Christianisme qui consiste dans la tolérance & dans la paix.

F I N.



# L E T T R E

## D'UN A V O C A T

*Au nommé Nonnote Ex-Jésuite.*

Il est vrai, pauvre Ex-Jésuite Nonnote, que j'ai eu l'honneur d'instruire Mr. De V. de ton extraction aussi connue dans notre ville que ton érudition & ta modestie. Comment peux-tu te plaindre que jaye révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton stile prouve si évidemment la profession de ton cher père? *Loquela tua manifestum te facit.* Je n'ai point voulu t'outrager en disant que toute ma famille a vû ton père scier du bois à la porte des Jésuites; c'est un métier très honnête & plus utile au public que le tien, surtout en hiver où il faut se chauffer. Tu me diras peut-être qu'on se chauffe aussi avec tes Ouvrages: mais il y a bien de la différence; deux ou trois bonnes buches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parents ont possédés auprès de Besançon. Ah! mon cher ami, où est l'humilité chrétienne? l'humilité, cette vertu si nécessaire aux douceurs de la Société? L'humilité que Platon & Epictète appellent *Papeina*, & qu'ils recommandent si souvent aux sages? Tu tiens toujours aux grandeurs du monde en qualité de Jésuite; mais en cela tu n'es pas chrétien. Songe que St. Pierre (qui par parenthèse n'alla jamais à Rome où le Roi d'Espagne envoie aujourd'hui les Jésuites) était un pêcheur de Galilée, ce qui n'est pas une dignité fort au dessus de celle dont tu rougis. St Matthieu fut commis aux portes, emploi maudit par Dieu même.

Les autres Apôtres n'étaient guère plus illustres; ils ne se vantaient pas d'avoir des armoiries, comme s'en vante Nonnote.

Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage dans une belle maison nouvellement bâtie; quel excès d'orgueil! Souvien-toi que les Apôtres logeaient dans des galetas.

*Il y a trois sortes d'orgueil, Messieurs, disait le Docteur Suift dans un de ses Sermons; l'orgueil de la naissance, celui des richesses, celui de l'esprit; je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y a personne parmi vous qui ait à se reprocher un vice si condamnable.*

Je ne te le reprocherai pas non plus, mon pauvre Nonnote; mais je prierai Dieu qu'il te rende plus savant, plus honnête & plus humble. Je suis fâché de te voir si ignorant & si impudent. Tu viens de faire imprimer sous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon intitulé: *Lettre d'un ami à un ami*. Quel titre romanesque! Nonnote avoir un ami! Peut-on écrire de pareilles chimères! C'est bien là un mensonge imprimé.

Dans ce libelle tu glisses sur toutes les bévues, les sottises, les impostures atroces dont tu as été convaincu. Tu cours sur ces endroits comme les filles qui passent par les verges, & qui vont le plus vite qu'elles peuvent pour être moins fessées.

Mais je vois avec douleur que tu es incorrigible dans tes fautes; que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de Rois de France de la première dinastie ont eu plusieurs femmes à la fois, quand ton Jésuite Daniel lui-même l'avoue; quand l'ayant nié en ignorant, tu le nies encor en petit opiniâtre?

Comment puis-je te défendre quand tu t'obstines à justifier l'insolente indiscretion du Centurion Mar-



cel, qui commença par jeter son bâton de commandant & sa ceinture, en disant qu'il ne voulait pas servir l'Empereur. Ne sens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre où il y a toujours une grosse garnison tu prêches la révolte, & que Monsieur le Commandant peut te faire passer par les baguettes?

Puis-je honnêtement prendre ton parti quand tu reviens toujours à ta prétendue Légion Thébaine martirisée à St. Maurice? Ne suis je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable se trouve dans un livre faussement attribué à Eucher Evêque de Lyon mort en 454. Fable dans laquelle il est parlé de Sigismond de Bourgogne mort en 523. Ce misérable conte aussi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes est toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puisses pas te reprocher d'avoir dit un seul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois, incorrigible Nonnote, à la ville de Livron que tu traitais de village? On avait daigné t'apprendre que cette ville autrefois fortifiée avait été assiégée par le Marquis de Bellegarde & défendue par Roes. Rien n'est plus vrai; & tu défends ta sotte critique en avouant que Roes fut tué à ce siège. Voi quel est ton sens commun. Que t'importe, misérable écrivain, que Livron soit une ville ou un village?

Considère un peu, Nonnote, quelle est l'infamie de tes procédés. Tu fais d'abord un gros libelle anonyme contre Mr. de V. que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offensé; tu le fais imprimer à Avignon clandestinement chez le Libraire Fez, contre les loix du Royaume. Tu offres ensuite de le vendre à Mr. de V. lui même pour mille écus;

## LETTRE D'UN AVOCAT. III

& quand ta lâche turpitude est découverte, tu oses dire dans un autre libelle que le Libraire Fez est un coquin. Que diras-tu si on te fait un procès criminel? quel sera alors le coquin du Libraire Fez ou de toi? Ignores-tu que les libelles diffamatoires sont quelquefois punis par les galères? Il t'appartient bien, à toi ex-jésuite, de calomnier un Officier de la chambre du Roi qui a la bonté de garder dans son chateau un Jésuite, depuis que le bras de la justice s'est appesanti sur eux! il te sied bien de prononcer le nom du Libraire Jore, à qui Mr. de V. daigne faire une pension? Si tu avais été repentant & sage, peut-être aurais-tu pu obtenir aussi une pension de lui; mais ce n'est pas là ce que tu mérites.



# LETTRE

SUR

## LES PANEGIRIQUES;

PAR

## IRENÉE ALÉTHÈS,

*Professeur en Droit dans le Canton Suisse d'Uri.*

**V**ous avez raison, Monsieur, de vous défier des Panégiriques; ils sont presque tous composés par des sujets qui flattent un maître, ou ce qui est pis encore, par des petits qui présentent à un grand un encens prodigué avec bassesse & reçu avec dédain.

Je suis toujours étonné que le consul Pline digne ami de Trajan ait eu la patience de le louer pendant trois heures, & Trajan celle de l'entendre. On dit pour excuser l'un & l'autre, que Pline supprima, pour la commodité des auditeurs, une grande partie de son énorme discours; mais s'il en épargna la moitié à l'audience, il était encore trop long d'un quart.

Une seule chose me réconcilie avec ce Panégirique, c'est qu'étant prononcé devant le Sénat, & devant les principaux Chevaliers Romains, en l'honneur d'un Prince qui regardait leurs suffrages comme sa plus noble récompense, ce discours était devenu une espèce de traité entre la République & l'Empereur; Pline en louant Trajan, d'avoir été laborieux, équitable, humain, bienfaisant, l'engageait



## LETTRE SUR LES PANEGIRIQUES. 113

geait à l'être toujours. Et Trajan justifia Pline le reste de sa vie.

Eusèbe de Césarée, voulut deux siècles après, faire dans une Eglise en faveur de Constantin ce que Pline avait fait en faveur de Trajan dans le Capitole : je ne fais si le héros d'Eusèbe est comparable en rien à celui de Pline ; mais je fais que l'éloquence de l'Evêque est un peu différente de celle du Consul.

„ Dieu, dit-il, a donné des qualités à la matière ; d'abord il l'a embellie par le nombre de deux, ensuite il l'a perfectionnée par le nombre de trois, en lui donnant la longueur, la largeur, & la profondeur ; puis ayant doublé le nombre de deux, il s'en est formé les quatre éléments. Ce nombre de quatre a produit celui de dix ; trois fois dix ont fait un mois &c. .... la lune ainsi parée de trois fois dix unités qui font trente, reparait toujours avec un éclat nouveau, il est donc évident que notre grand Empereur Constantin est le digne favori de Dieu, puisqu'il a régné trente années.”

C'est ainsi que raisonne l'Evêque auteur de la préparation évangélique, dans un discours pour le moins aussi long que celui de Pline le jeune.

En général nous ne louons aujourd'hui les grands en face que très rarement ; & encore ce n'est que dans des épitres dédicatoires qui ne sont lues de personne, pas même de ceux à qui elles sont adressées.

La méthode des oraisons funèbres eut un grand cours dans le beau siècle de Louis XIV. Il s'éleva un homme éloquent né pour ce genre d'écrire, qui fit non seulement supporter ses déclamations, mais qui les fit admirer. Il avait l'art de peindre

## 114 LETTRE SUR LES PANEGIRIQUES.

avec la parole. Il savait tirer de grandes beautés d'un sujet aride. Il imitait ce Simonides qui célébrait les Dieux, quand il avait à louer des personnages médiocres.

Il est vrai qu'on voit trop souvent un étrange contraste entre les couleurs vraies de l'histoire & le vernis brillant des oraisons funèbres. Lisez l'éloge de Michel le Tellier Chancelier de France dans Bossuet; c'est un sage, c'est un juste. Voyez ses actions dans les lettres de Madame de Sévigné; c'est un courtisan intrigant & dur, qui trahit la cour dans le temps de la Fronde, & ensuite ses amis pour la cour, qui traita Fouquet dans sa prison avec la cruauté d'un geolier, qui le jugea avec barbarie & qui mendia des voix pour le condamner à la mort. Il n'ouvrait jamais dans le conseil que des avis tyranniques. Le Comte de Grammont, en le voyant sortir du cabinet du Roi, le comparait à une fouine qui sort d'une basse-cour en se léchant le museau teint du sang des animaux qu'elle a égorgés.

Ce contraste a d'abord jeté quelque ridicule sur les oraisons funèbres; ensuite la multiplicité de ces déclamations a fait naître le dégoût. On les a regardées comme de vaines cérémonies, comme la partie la plus ennuyeuse d'une pompe funéraire, comme un fatigant hommage qu'on rend à la place, & non au mérite.

Qui n'a rien fait doit être oublié. L'épouse de Louis XIV. n'était que la fille d'un Roi puissant, & la femme d'un grand homme. Son oraison funèbre est l'une des plus médiocres que Bossuet ait composées. Celles de Condé & de Turenne ont immortalisé leurs auteurs. Mais qu'avait fait Anne de Conzague, Comtesse Palatine du Rhin, que

## LÉTTRE SUR LES PANEGERIQUES. 115

Bossuet voulut aussi rendre immortelle ? Retirée dans Paris elle eut des amants & des amis. Femme d'esprit, elle étala des sentimens hardis tant qu'elle jouit de la santé & de la beauté ; vieille & infirme elle fut dévote. Il importe peut-être assez peu aux nations qu'Anne de Conzague se soit convertie, pour avoir vu un aveugle, une poule & un chien en songe. (\*) & qu'elle soit morte entre les mains d'un directeur.

Louis XIV. longtems vainqueur & pacificateur ; plus grand dans les revers que modeste dans la prospérité, protecteur des Rois malheureux, bienfaicteur des arts, législateur, méritait sans doute malgré ses grandes fautes que sa mémoire fût consacrée. Mais il ne fut pas si heureusement loué après sa mort que de son vivant : soit que les malheurs de la fin de son règne eussent glacé les

*NB.* Ce fut par cette vision qu'elle comprit, dit Bossuet, qu'il manque un sens aux *Incrédules*. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés dans les illusions, & à préparer sa confession. Dans l'approche du jour désiré, où elle espérait de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissait ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal, & après les aproches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des Sacraments de l'église ! &c. Edition de 1749. pag. 315 & 316.

Elle vit aussi une poule qui arrachait un de ses poussins de la gueule d'un chien, & elle entendit cette poule qui disait, non je ne le rendrai jamais. *Voyez pag. 319. de la même édition.*

C'est donc là ce que rapporte cet illustre Bossuet, qui s'élevait dans le même tems avec un acharnement si impitoyable contre les visions de l'élégant & sensible Archevêque de Cambrai. O Démosthènes & Sophocles, ô Cicérons & Virgiles ! qu'eussiez-vous dit, si dans votre tems, des hommes, d'ailleurs éloquens, avaient débité sérieusement de pareilles pauvretés ?



## 116 LETTRE SUR LES PANEGIRIQUES.

orateurs, & indisposé le public ; soit que son panégyrique prononcé en 1671. publiquement par Pélisson à l'Académie, fût en effet plus éloquent que toutes les oraisons composées après sa mort, soit plutôt que dans les beaux jours de son règne, l'éclat de sa gloire se répandit sur l'ouvrage de Pélisson même. Mais ce qui fut honorable à Louis XIV., c'est que de son vivant on prononça douze éloges de ce Monarque dans douze villes d'Italie. Il lui furent envoyés par le Marquis Zampieri dans une reliure d'or. Cet hommage singulier & unanime rendu par des étrangers, sans crainte & sans espérance, était le prix de l'encouragement que Louis XIV. avait donné dans l'Europe aux beaux-arts, dont il était alors l'unique protecteur.

Un Académicien Français fit en 1748. le Panégyrique de Louis XV. Cette pièce a cela de singulier, que l'on n'y voit aucune adulation, pas une seule phrase qui sente le déclamateur ou le faiseur de dédicace. L'auteur ne loue que par les faits. Le Roi de France venait de finir une guerre dans laquelle il avait gagné deux batailles en personne, & de conclure une paix, dans laquelle il ne voulut jamais stipuler pour lui le moindre avantage. Cette conduite, supérieure à la politique ordinaire, n'eût pas été célébrée par Machiavel ; mais elle le fut par un citoyen philosophe. Ce citoyen étant sujet du Monarque auquel il rendait justice, craignit que sa qualité de sujet ne le fit passer pour flatteur, il ne se nomma pas ; l'ouvrage fut traduit en Latin, en Espagnol, en Italien, en Anglais. On ignora longtems en quelle langue il avait été d'abord écrit ; l'auteur fut inconnu, & probablement le Prince ignore encore quel fut l'homme obscur qui fit cet éloge désintéressé.

## LETTRE SUR LES PANEGIRIQUES. 117

Vous voulez, Monsieur prononcer dans votre Académie le Panégirique de l'Impératrice de Russie ; vous le pouvez avec d'autant plus de bienséance & de dignité, que n'étant point son sujet, vous lui rendrez librement les mêmes honneurs que le Marquis Zampieri rendit à Louis XIV.

Elle se signale précisément comme ce Monarque, par la protection qu'elle donne aux Arts, par les bienfaits qu'elle a répandus, hors de son Empire, & surtout par les nobles secours dont elle a honoré l'innocence des Calas & des Sirven, dans des pays qui n'étaient pas connus de ses anciens prédécesseurs.

Je remplis mon devoir, Monsieur, en vous fournissant quelques couleurs que vos pinceaux mettront en œuvre ; & si c'est une indiscretion, je commets une faute dont l'Impératrice seule pourra me savoir mauvais gré, & dont l'Europe m'applaudira. Vous verrez que si Pierre le Grand fut le vrai fondateur de son Empire, s'il fit des soldats & des matelots, si l'on peut dire qu'il créa des hommes, on pourra dire que Cathérine seconde a formé leurs ames.

Elle a introduit dans sa Cour les beaux arts & le goût, ces marques certaines de la splendeur d'un Empire ; elle en assure la durée sur le fondement des Loix. Elle est la seule de tous les Monarques du monde, qui ait rassemblé des députés de toutes les villes d'Europe & d'Asie, pour former avec elle un corps de Jurisprudence universelle & uniforme. Justinien ne confia qu'à quelques Jurisconsultes le soin de rédiger un Code ; elle confie ce grand intérêt de la nation à la nation même, jugeant avec autant d'équité que de grandeur, qu'on ne doit donner aux hommes que

les loix qu'ils approuvent, & prévoyant qu'ils chériront à jamais un établissement qui fera leur ouvrage.

C'est dans ce Code qu'elle rappelle les hommes à la compassion, à l'humanité que la nature inspire, & que la tyrannie étouffe; c'est là qu'elle abolit ces supplices si cruels, si recherchés, si disproportionnés aux délits; c'est là qu'elle rend les peines des coupables utiles à la Société; c'est là qu'elle interdit l'affreux usage de la question, invention odieuse à toutes les âmes honnêtes, contraire à la raison humaine & à la miséricorde recommandée par Dieu même; barbarie inconnue aux Grecs, exercée par les Romains contre les seuls esclaves, en horreur aux braves Anglais, proscrire dans d'autres Etats, mitigée enfin quelquefois chez ces nations qui sont esclaves de leurs anciens préjugés, & qui reviennent toujours les dernières à la nature, & à la vérité en tout genre.

Souveraine absolue elle gémit sur l'esclavage, & elle l'abhorre. Ses lumières lui font aisément discerner combien ces loix de servitude apportées autrefois du Nord dans une si grande partie de la terre, avilissent la nature humaine, dans quelle misère une nation croupit quand l'agriculture n'est que le partage des esclaves; à quel point les hommes ont été barbares quand le gouvernement des Huns, des Goths, des Vandales, des Francs, des Bourguignons a dégradé le genre humain.

Elle a senti que le grand nombre qui ne travaille jamais pour lui-même, & qui se croit né pour servir le plus petit nombre, ne peut se tirer de cet abîme; si on ne lui tend une main favorable. Mille talents périssent étouffés, nul art ne peut être exercé; une immense multitude est inutile à elle-



## LETTRE SUR LES PANEGIRIQUES. 119

même & à ses maîtres. Les premiers de l'état, mal servis par des esclaves ineptes, sont eux-mêmes les esclaves de l'ignorance commune. Ils ne jouissent d'aucune consolation de la vie, ils sont sans secours au milieu de l'opulence. Tels étaient autrefois les Rois Francs & tous ces vassaux grossiers de leur couronne, lorsqu'ils étaient obligés de faire venir un Médecin, un Astronome Arabe, un Musicien d'Italie, une horloge de Perse, & que des Courtiers Juifs fournissaient la grossière magnificence de leurs cours plénières.

L'ame de Catherine a conçu le dessein d'être la libératrice du genre-humain dans l'espace de plus de onze cents de nos grandes lieues carrées: Elle n'entreprend point tout ce grand ouvrage par la force, mais par la seule raison. Elle invite les grands Seigneurs de son Empire à devenir plus grands en commandant à des hommes libres: elle en donne l'exemple, elle affranchit des serfs de ses domaines, elle arrache plus de cinq cents mille esclaves à l'Eglise sans la faire murmurer, & en la dédommageant; elle la rend respectable en la sauvant du reproche que la terre entière lui faisait, d'affervir les hommes qu'elle devait instruire & soulager.

„ Les sujets de l'Eglise, dit-elle dans une de ses Lettres, „ souffrant des vexations souvent tyranniques, auxquelles les fréquens changemens „ de maîtres, contribuaient beaucoup, se révoltèrent vers la fin du règne de l'Impératrice Elizabeth, & ils étaient à mon avènement plus de „ cent mille en armes. C'est ce qui fit qu'en 1762. „ j'exécutai le projet de changer entièrement „ l'administration des biens du Clergé, & de fixer „ ses revenus. Arsène, Evêque de Rostou s'y

„ opposa , poussé par quelques - uns de ses confrères , qui ne trouvèrent pas à propos de se nommer. Il envoya deux mémoires où il voulait établir le principe absurde des deux puissances. Il avait déjà fait cette tentative du temps de l'Impératrice Elisabeth ; on s'était contenté de lui imposer silence , mais son insolence & sa folie redoublant , il fut jugé par le Métropolitain de Novogorod , & par le Synode entier , condamné comme fanatique , coupable d'une entreprise contraire à la foi orthodoxe , autant qu'au pouvoir souverain ; déchu de sa dignité & de la prêtrise , & livré au bras séculier. Je lui fis grace , & je me contentai de le réduire à la condition de moine. ”

Telles sont , Monsieur , ses propres paroles ; il en résulte qu'elle sçait soutenir l'Eglise & la contenir ; qu'elle respecte l'humanité autant que la religion ; qu'elle protège le laboureur autant que le prêtre ; que tous les ordres de l'état doivent la bénir.

J'aurai encor l'indiscrétion de transcrire ici un passage d'une de ses lettres.

„ La tolérance est établie chez nous , elle fait loi de l'état ; il est défendu de persécuter. Nous avons , il est vrai , des fanatiques , qui faute de persécution , se brulent eux-mêmes ; mais si ceux des autres pays en faisaient autant , il n'y aurait pas grand mal , le monde en ferait plus tranquille , & Calas n'aurait pas été roué. ”

Ne croyez pas qu'elle écrive ainsi par un enthousiasme passager & vain qu'on désavoue ensuite dans la pratique , ni même par le désir louable d'obtenir dans l'Europe les suffrages des hommes qui pensent & qui enseignent à penser. Elle pose

## LETTRE SUR LES PANEGIRIQUES. 121

ces principes pour base de son gouvernement. Elle a écrit de sa main dans le Conseil de Législation, ces paroles qu'il faut graver aux portes de toutes les villes.

„ Dans un grand Empire , qui étend sa domination sur autant de peuples divers qu'il y a de „ différentes croyances parmi les hommes, la faute la plus nuisible serait l'intolérance. ” Remarquez qu'elle n'hésite pas de mettre l'intolérance au rang des fautes, j'ai presque dit des délits. Ainsi une Impératrice despotique détruit dans le fond du Nord la persécution & l'esclavage. Tandis que dans le Midi.....

Jugez après cela, Monsieur, s'il se trouvera un honnête homme dans l'Europe qui ne sera pas prêt de signer le Panégyrique que vous méditez. Non seulement cette Princesse est tolérante, mais elle veut que ses voisins le soient. Voilà la première fois qu'on a déployé le pouvoir suprême pour établir la liberté de conscience. C'est la plus grande époque que je connaisse dans l'histoire moderne.

C'est à peu près ainsi que les anciens Persans défendirent aux Carthaginois d'immoler des hommes.

Plût à Dieu qu'au lieu des barbares qui fondirent autrefois des plaines de la Scythie & des montagnes de l'Immaüs & du Caucase vers les Alpes & les Pirenées pour tout ravager, on vit descendre aujourd'hui des armées pour renverser le tribunal de l'inquisition, tribunal plus horrible que les sacrifices de sang humain tant reprochés à nos pères !

Enfin, ce génie supérieur veut faire entendre à ses voisins ce que l'on commence à comprendre en Europe, que des opinions métaphysiques inintelligi-



bles, qui sont les filles de l'absurdité, sont les mères de la discorde, & que l'Eglise au lieu de dire, je viens apporter le glaive & non la paix, doit dire hautement, j'apporte la paix & non le glaive. Aussi l'Impératrice ne veut elle tirer l'épée que contre ceux qui veulent opprimer les Diffidens.

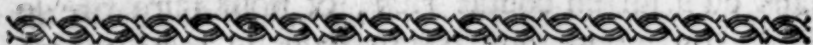
J'ignore quelles suites aura la querelle qui divise la Pologne, mais je n'ignore pas que tous les esprits doivent être un jour unis dans l'amour de cette liberté précieuse qui enseigne aux hommes à regarder Dieu comme leur père commun, & à le servir en paix sans inquiéter, sans avilir, sans haïr ceux qui l'adorent avec des cérémonies différentes des nôtres.

Je sçais encor que le Roi de Pologne est un Prince philosophe, digne d'être l'ami de l'Impératrice de Russie, un Prince fait pour rendre les Polonais heureux, si jamais ils consentent à l'être. Je ne me mêle point de politique; ma seule étude est celle du bonheur du genre humain, &c. &c.



L E T T R E S  
A SON ALTESSE  
MONSIEUR  
LE PRINCE DE \*\*\*

*Sur Rabelais, & sur d'autres Auteurs accusés d'avoir  
mal parlé de la Religion Chrétienne.*



SUR RABELAIS.

MONSIEUR,

Puis que Votre Altesse veut connaître à fond Rabelais, je commencerai par vous dire, que sa vie, qui est imprimée au commencement de son Gargantua, est aussi fausse & aussi absurde que l'Histoire de Gargantua même; on y trouve que le Cardinal du Belley l'ayant mené à Rome, & ce Cardinal ayant baisé le pié droit du Pape, & ensuite la bouche, Rabelais dit, qu'il lui voulait baiser le derrière, & qu'il fallait que le St. Père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienséance & de la personne rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du Peuple dans un Cabaret.

Sa prétendue Requête au Pape est du même genre: On suppose qu'il pria le Pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé; parce que, disait-il, son hôtesse ayant voulu faire bruler un

fagot & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du Pape.

L'aventure qu'on lui suppose à Lyon est aussi fausse & aussi peu vraisemblable: on prétend que n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'Hôtesse ces étiquettes sur des petits sachets: *Poison pour faire mourir le Roi, poison pour faire mourir la Reine, &c.* Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit & nourri jusqu'à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, & pour faire rire le Roi: on ajoute que c'était dans le tems même que le Roi & toute la France pleuraient le Dauphin François en 1536. qu'on avait crû empoisonné, & lorsqu'on venait d'écarteler Montécuculi soupçonné de cet empoisonnement. Les Auteurs de cette platte historiette n'ont pas fait réflexion que sur une demi-preuve aussi terrible, on aurait jetté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire & extraordinaire, & que dans des circonstances aussi funestes, & dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes, qui ne méritent pas plus de croyance.

Son Livre à la vérité est un ramas des plus impertinentes & des plus grossières ordures qu'un Moine yvre puisse vomir; mais aussi il faut avouer que c'est une Satyre très-curieuse du Pape, de l'Eglise, & de tous les événemens de son tems. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue: *Posez le cas, dit-il, qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses & bien correspondan-*



tes au nom, toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant des Sirenes, ains à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veites-vous oncques chien, rencontrant quelque os médullaire? c'est comme dit Platon Lib. 2. de Rep. la bête du monde plus philosophe, si vous l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, & de quelle diligence il le succe. Qui l'induit à ce faire; quel est l'espoir de son étude? quel bien prétend-il? rien plus qu'un peu de moëlle.

Mais qu'arrive-t-il? très-peu de Lecteurs ressemblerent au chien qui succe la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'est-à-dire aux boufonneries absurdes, aux obscénités affreuses dont le Livre est plein. Si malheureusement pour Rabelais on avait trop pénétré le sens du Livre, si on l'avait jugé sérieusement, il est à croire qu'il lui en aurait couté la vie, comme à tous ceux qui dans ce tems-là écrivaient contre l'Eglise Romaine.

Il est clair que Gargantua est François I., Louis XII. est grand Gousier, quoiqu'il ne fût pas le père de François, & Henri II. est Pantagruel: l'éducation de Gargantua, & le chapitre des torches-cu, sont une Satyre de l'éducation qu'on donnait alors aux Princes: les couleurs blanc & bleu désignent évidemment la livrée des Rois de France.

La guerre pour une charette de fouasses, est la guerre entre Charles V. & François I., qui commença pour une querelle très-légère entre la Maison de Bouillon la Marck & celle de Chimay; & cela est si vrai que Rabelais appelle Marckuet le

conducteur des fouaffes par qui commence la noife.

Les Moines de ce tems-là font peints très naïvement sous le nom de Frère Jean des Entomures: Il n'est pas possible de méconnaître Charles-Quint dans le portrait de Picrocole.

A l'égard de l'Eglise, il ne l'épargne pas. Dès le premier Livre au Chapitre 39. voici comme il s'exprime: „ Que Dieu est bon qui nous donne  
 „ ce bon piôt! j'advoue Dieu que si j'eusse été au  
 „ tems de Jésus-Christ, j'eusse bien engardé que  
 „ les Juifs l'eussent preins au jardin d'Olivet. En-  
 „ semble le Diable me faille si j'eusse failli à cou-  
 „ per les jarrêts à Messieurs les Apôtres qui fui-  
 „ rent tant lâchement après qu'ils eurent bien  
 „ soupe, & laisserent leur bon Maître au besoing.  
 „ Je hais plus que poison un homme qui fuit quand  
 „ il faut jouer des couteaux: Hon, que je ne suis  
 „ Roi de France pour quatre-vingt ou cent ans!  
 „ par Dieu, je vous acontrerais en chiens cour-  
 „ taults les fuyards de Pavie.”

On ne peut se méprendre à la Généalogie de Gargantua, c'est une parodie très scandaleuse de la Généalogie la plus respectable; *de ceux-là*, dit-il, *sont venus les Géants, & par eux Pantagruël; le premier fut Calbrot, qui engendra Sarabroth.*

*Qui engendra Faribroth.*

*Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur de soupe, & qui régna du tems du déluge.*

*Qui engendra Happe-mouche, qui le premier inventa de fumer les langues de bœuf;*

*Qui engendra F... anon,*

*Qui engendra V... de grain,*

*Qui engendra Grand Gousier,*

*Qui engendra Gargantua,*

*Qui engendra le noble Pantagruël mon Maître.*

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos Livres de Théologie que dans le Catalogue des Livres que trouva Pantagruel dans la Bibliothèque de St. Victor, c'est *biga salutis*, *braguetta juris*, *pantoufles decretorum*, la c. .... barine des preux, le décret de l'Université de Paris, sur la gorge des filles; l'apparition de Gertrude à une nonnin en mal d'enfant; le moutardier de pénitence, *Tartareus de modo cacandi*, l'invention de Ste. Croix par les Clercs de finesse, le couillage des Promoteurs, la Cornemuse des Prélats, la profiterole des Indulgences, *Utrum chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones*; *quæstio debatuta per decem hebdomadas in Concilio Constantensi*; les brimborions des Célestins, la ratoire des Théologiens, *Chacouillonis de Magistro*, les aises de la vie Monachale, la patenotre du singe, les grésillons de dévotion, le viedase des Abbés &c.

Lorsque Panurge demande conseil à frere Jean des Entomures pour savoir s'il se mariera & s'il sera cocu, Frère Jean récite ses Litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge, ce sont les litanies du c. c. mignon, co. moignon, c. patté, co. laitté &c. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un Laïque: mais dans un Prêtre!

Après cela Panurge va consulter le Théologal Hipotadée, qui lui dit qu'il sera cocu s'il plait à Dieu. Pantagruël va dans l'Isle des Lanternois; ces Lanternois sont les ergoteurs Théologiques qui commencèrent sous le règne de Henri II. ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'Isle de Tohu Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre, qui changea quatre fois de Religion depuis Henri VIII.



On fait assez que l'Isle de Papefiguière désigne les Hérétiques. On connaît les Papimanes ; ils donnent le nom de Dieu au Pape. On demande à Panurge s'il est assez heureux pour avoir vû le St. Père ? Panurge répond qu'il en a vû trois, & qu'il n'y a guères profité. La Loi de Moïse est comparée à celle de Cibèle, de Diane, de Numa ; les Décrétales sont appelées Décrotoires. Panurge assure que s'étant torché le cul avec un feuillet des Décrétales appelées Clémentines, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses Messes qu'on appelle Messes sèches, & Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La Confession y est tournée en ridicule. Pantagruël va consulter l'Oracle de la Dive Bouteille, pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. Epistémon s'écrie en chemin, *Vivat, fifat, pipat, bibat, c'est le secret de l'Apocalypse*. Frère Jean des Entomures demande une charretée de filles pour se reconforter en cas qu'on lui refuse la Communion sous les deux espèces. On rencontre des Gastrolacs, c'est-à-dire, des possédés. Gaster invente le moyen de n'être pas blessé par le canon ; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'Isle où est l'Oracle de la Dive Bouteille, ils abordent à l'Isle sonnante, où sont Cagots, Clergots, Monagots, Prétregots, Abbégots, Evêgots, Cardingots & enfin le Papegot qui est unique dans son espèce. Les Cagots avaient conchié toute l'Isle sonnante. Les Capucingots étaient les animaux les plus puants & les plus maniaques de toute l'Isle.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite  
aux

aux ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des Prêtres, & des débauches qu'on leur imputait.

Les Voyageurs sont admis devant le Papegot. Panurge veut jeter une pierre à un Evêque qui ronflait à la Grand-Messe, Maître Editue (c'est-à-dire Maître Sacristain) l'en empêche en lui disant, *Homme de bien, frappe, ferris, tuë & meurtris tous Rois, Princes du monde en trahison; par venin ou autrement quand tu voudras, dénighe des Cieux les Anges, de tout auras pardon du Papegot: ces sacrés oiseaux ne touches.*

De l'Isle sonnante on va au Royaume de Quintessence, ou Entelléchie; or Entelléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le Pape; mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la Cour de Rome.

Les Ordres mendiants habitent l'Isle des Frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que Panurge fait sur leurs garces. Combien sont-elles? *Vingt.* Combien en voudriez-vous? *Cent.*

Le remuement des fesses quel est-il? *dru.*

Que disent-elles en culetant? *mot.*

Vos instruments quels sont ils? *grands.*

Quantesfois de bon compte le faites-vous par jour? *Six.* Et de nuict? *Dix.*

Enfin l'on arrive à l'Oracle de la Dive bouteille. La coutume alors dans l'Eglise était de présenter de l'eau aux communians laïques pour faire passer

l'Hostie; & c'est encor l'usage en Allemagne. Les Réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de Jésus Christ. L'Eglise Romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi bien que les os & la chair. Cependant les Prêtres Catholiques buvaient du vin, & ne voulaient pas que les Séculars en bussent. Il y avait dans l'Isle de l'Oracle de la Dive Bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le Grand Pontife Bacbuc en donna à boire aux Pèlerins en leur disant ces mots: „ Ja-  
 „ dis ung Capitaine Juif, docte & chevaleureux,  
 „ conduisant son peuple par les déserts en extrême  
 „ famine, impétra des Cieux la manne, laquelle  
 „ leur était de goût tel par imagination que para-  
 „ vant leur étaient réellement les viandes. Ici de  
 „ même beuvants de cette liqueur mirifique senti-  
 „ rez goût de tel vin comme l'aurez imaginé. Or  
 „ imaginez, & beuvez: ce que nous faisons; puis  
 „ s'écria Panurge, disant; Par Dieu, c'est ici vin  
 „ de Baume, meilleur que oncques jamais je beus,  
 „ ou je me donne à nonante & seize Diabes.”

Le fameux Doyen d'Irlande Swift a copié ce trait dans son Conte du Tonneau, ainsi que plusieurs autres: Milord Pierre donne à Martin & à Jean ses frères un morceau de pain sec pour leur diner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

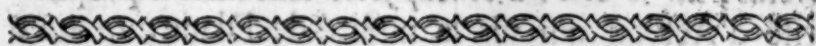
Vous remarquerez, Monseigneur, que Rabelais dédia la partie de son livre qui contient cette sanglante satire de l'Eglise Romaine, au Cardinal Odet de Châtillon, qui n'avait pas encore levé le masque, & ne s'était pas déclaré pour la Religion Protestante. Son Livre fut imprimé avec privilège; & le privilège pour cette satire de la Religion Ca-



tholique fut accordé en faveur des ordures, dont on faisait en ce tems-là beaucoup plus de cas que des Papegots, & des Cardingots. Jamais ce Livre n'a été défendu en France; parce que tout y est caché sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'Auteur.

Croiriez-vous bien que le boufon qui riait si hautement de l'ancien & du nouveau Testament ait été Curé? Comment mourut-il? en disant, *Je vais chercher un grand peut-être.*

Le Duchat a chargé de notes les ouvrages de Rabelais, & selon la digne coutume des Commentateurs, il n'explique presque rien de ce que le Lecteur voudrait entendre; mais il nous apprend ce que l'on ne se soucie guères de savoir.



## SECONDE LETTRE.

*Sur les Prédécesseurs de Rabelais en Allemagne, & en Italie, & d'abord du Livre intitulé litteræ viro-  
rum obscurorum.*

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse me demande si avant Rabelais quel-  
qu'un avait écrit dans ce goût; je vous répondrai  
que probablement son modèle a été le recueil des  
lettres des *gens obscurs*, qui parut en Allemagne au  
commencement du seizième siècle: ce recueil est  
en Latin; mais il est écrit avec autant de naïveté,  
& de hardiesse que Rabelais. Voici une ancienne  
traduction d'un passage de la 28<sup>e</sup>. lettre.

Il y a concordance entre les sacrés cahiers, & les fables poétiques, comme le pourrez noter, du serpent Python, occis par Apollon comme le dit le Psalmiste. *Ce dragon qu'avez formé pour vous en gauffer.* Saturne vieux père des Dieux qui mange ses enfans est en Ezéchiél, lequel dit, *Vos pères mangeront leurs enfans.* Diane se pourmenant avec force Vierges est la bienheureuse Vierge Marie, selon le Psalmiste, lequel dit, *Vierges viendront après elle.* Calisto déflorée par Jupiter & retournant au Ciel est en Matthieu chap. XII. *Je reviendrai dans la maison dont je suis sortie.* Aglaure transmuée en pierre se trouve en Job chap. XLII. *son cœur s'endurcira comme pierre.* Europe engrossée par Jupiter, est en Salomon; *écoute, fille, voi, & incline ton oreille, car le Roi t'a concupiscée.* Ezéchiél a prophétisé d'Actéon qui vit la nudité de Diane; *tu étais nue, j'ai passé par là, & je t'ai vuë.* Les poètes ont écrit que Bacchus est né deux fois, ce qui signifie le Christ né avant les siècles & dans le siècle. Sémélé qui nourrit Bacchus est le prototype de la bienheureuse Vierge; car il est dit en Exode, *pren cet enfant, nourri le moi & tu auras salaire.*

Ces impiétés sont encor moins voilées que celles de Rabelais.

C'est beaucoup que dans ce tems là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître Acacius Lampirius une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre un cheveu de la fille: on le plaçait d'abord dans son haut de chausse: on faisait une confession générale, & l'on faisait dire trois Messes, pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son cou, on allumait un cierge

béni au dernier Evangile, & on prononçait cette formule : *O Cierge ! je te conjure par la vertu du Dieu Tout-puissant, par les neuf Chœurs des Anges, par la vertu gisdriene, amène-moi icelle fille en chair & en os, afin que je la saboule à mon plaisir &c.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en Français ; il y a surtout une lettre de Pierre de la Charité, messager de Grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en Français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le Pape peut rendre phisiquement légitime un enfant bâtard : il y en a une autre de Jean de Schwinfordt maître ès arts, où l'on soutient que Jésus-Christ a été moine, St. Pierre Prieur du Couvent, Judas Iscariote maître d'hôtel, & l'Apôtre Philippe portier.

Jean Schelontzigue raconte dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence Jacques Hoestrat (grande ruë) ci-devant Inquisiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis, Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend ? il me répondit : *Je suis celui qui suis* ; je lui dis alors, Vous êtes maître Jacques de Grande ruë ; Sacré char d'Elie, dis-je, comment diable êtes-vous à pied ? c'est un scandale ; *celui qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit, *ils sont venus en chariots & sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis, par le Seigneur il est grande pluye, & grand froid : il leva les mains au Ciel en disant, *Rosée du Ciel, tombez d'en-baut, & que les nuées du Ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voila précisément le stile de Rabelais, & je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les



yeux ces lettres des gens obscurs lorsqu'il écrivait son Gargantua, & son Pantagruël.

Le conte de la femme qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands hommes, alla vite sonner à la porte des Cordeliers pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obscénités, & les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

*Des anciennes facéties Italiennes.*

L'Italie dès le quatorzième siècle avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans Bocace la confession de Ser Ciappelletto à l'article de la mort; son Confesseur l'interroge; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil; ah! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. Avez-vous été gourmand? hélas oui, mon père, car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain & à l'eau trois fois par semaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à Dieu. Et l'avarice, mon fils? Hélas, mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir quelquefois fait le commerce afin de donner tout mon gain aux pauvres. Vous êtes-vous mis quelquefois en colère? Oh tant! quand je voyais le service divin si négligé & les pécheurs ne pas observer les commandemens de Dieu, comme je me mettais en colère!

Ensuite Ser Ciappelletto s'accuse d'avoir fait ba-

layer sa chambre un jour de Dimanche, le Confesseur le r'assure & lui dit que Dieu lui pardonnera; le pénitent fond en larmes, & lui dit que Dieu ne lui pardonnera jamais; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère, que c'était un crime irrémissible; ma pauvre mère, dit-il, qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ses bras quand j'étais petit! Non, Dieu ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant!

Enfin, cette confession étant devenue publique, on fait un Saint de Ciappelletto, qui avait été le plus grand fripon de son tems.

Le Chanoine Luigi Pulci est beaucoup plus licentieux dans son poëme du Morgante. Il commence ce poëme par tourner en ridicule les premiers versets de l'Evangile de St. Jean.

*In principio era il Verbo appresso a Dio,  
Ed era Iddio il Verbo, e el Verbo lui,  
Questo era il principio al parer mio &c.*

J'ignore après tout, si c'est par naïveté, ou par impiété que le Pulci ayant mis l'Evangile à la tête de son poëme le finit par le *Salve Regina*; mais soit puérilité, soit audace, cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui: on condamnerait plus encore la réponse de Morgante à Margutte: ce Margutte demande à Morgante s'il est Chrétien ou Musulman.

*E se gli crede in Cristo o in Maometto.  
Rispose allor Margutte, per dir tel tosto,  
Io non credo più al nero che al azurro;  
Ma nel Cappone o l'isso o voglia arrosto.*

*Ma sopra tutto nel bon vino bo fede.*

*Or queste son tre virtu Cardinale!*

*La gola, il dado, el culo como io t'ho detto.*

Une chose bien étrange c'est que presque tous les Ecrivains Italiens du XIV, XV & XVI. siècle ont très-peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre : plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte, & les premiers Pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la Cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du Pastor fido.

*Il longo conversar genera noia,  
E la noia il fastidio, e l'odio al fine.*

Les libertés qu'ont prises Machiavel, l'Arioste, l'Aretin, l'Archevêque de Benevent La Casa, Pomponace, Cardan, & tant d'autres savans, sont assez connues ; les Papes n'y faisaient nulle attention ; & pourvu qu'on achetât des indulgences & qu'on ne se mêlât point du Gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressembaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs Dieux ; mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu.

Il n'y eut que Giordano Bruno, qui ayant bravé l'Inquisiteur à Venise, & s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant & si dangereux, fut recherché pour son livre *della bastia triumpante* ; on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé parmi les Chrétiens contre les



hérétiques. Ce livre très rare est pis qu'hérétique; l'Auteur n'admet que la loi des Patriarches, la loi naturelle; il fut composé, & imprimé à Londres chez le Lord Philippe Sidney, l'un des plus grands hommes d'Angleterre, favori de la Reine Elisabeth.

Parmi les incrédules on range communément tous les Princes & les politiques d'Italie du quatorzième, quinzième & seizième siècles. On prétend que si le Pape Sixte IV. avait eu de la Religion, il n'aurait pas trempé dans la conspiration des Pazzi, pour laquelle on pendit l'Archevêque de Florence en habits Pontificaux aux fenêtres de l'Hôtel de Ville. Les assassins des Médicis qui exécutèrent leur parricide dans la Cathédrale au moment que le prêtre montrait l'Eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'Eucharistie: il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un Alexandre VI. qui faisait périr par le stilet, par la corde, ou par le poison tous les petits Princes dont il ravissait les Etats, & qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis* dans le tems qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples. Hélas! Monseigneur, que prouvent-ils? Que le frein d'une Religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent & qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la Religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité, & moins de forfaits. Quiconque croit fermement un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent, & le poignard lui tombera des mains; mais les Italiens alors ne connaissant le Christianisme que par des

légendes ridicules, par les sottises & les fourberies des Moines, s'imaginaient qu'il n'est aucune Religion, parce que leur Religion ainsi deshonorée leur paraissait absurde. De ce que Savonarole avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de Dieu; ce qui est un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces tems affreux leur fit commettre mille crimes: leur philosophie non moins affreuse étouffa leurs remords; ils voulurent anéantir le Dieu qui pouvait les punir.



## T R O I S I E M E L E T T R E.

*Sur Vanini.*

MONSEIGNEUR,

**V**ous me demandez des mémoires sur Vanini; je ne puis mieux faire que de transcrire ici ce qui en est rapporté dans la sixième édition d'un petit ouvrage composé par une société de gens de Lettres, attribué très mal à propos à un homme célèbre (p. 41.)

Franchissons tout l'espace des tems entre la république Romaine & nous. Les Romains bien plus sages que les Grecs, n'ont jamais persécuté aucun philosophe pour ses opinions. Il n'en est pas ainsi chez les peuples barbares qui ont succédé à l'Empire Romain. Dès que l'Empereur Frédéric II. a des querelles avec les Papes, on l'accuse d'être Athée, & d'être l'auteur du livre des trois Imposteurs, conjointement avec son Chancelier de Vineis.

Nôtre grand Chancelier de l'Hôpital se déclare-t-il contre les persécutions? on l'accuse aussi-tôt d'athéisme (\*): *homo doctus, sed verus atheos*. Un Jésuite autant au dessous d'Aristophane, qu'Aristophane est au dessous d'Homère; un malheureux dont le nom est devenu ridicule parmi les fanatiques mêmes, le jésuite Garasse, en un mot, trouve partout des Athéistes: c'est ainsi qu'il nomme tous ceux contre lesquels il se déchaîne. Il appelle Théodore de Bèze Athéiste; c'est lui qui a induit le public en erreur sur Vanini.

La fin malheureuse de Vanini ne nous émeut point d'indignation & de pitié comme celle de Socrate, parce que Vanini n'était qu'un pédant étranger sans mérite; mais enfin Vanini n'était point Athée, comme on l'a prétendu, il était précisément tout le contraire.

C'était un pauvre prêtre Napolitain, prédicateur & théologien de son métier; disputeur à outrance sur les quiddités, & sur les universaux; *Et utrum chimera bombinans in vacuo possit comedere secundas intentiones*. Mais d'ailleurs, il n'y avait veine en lui qui tendit à l'athéisme. Sa notion de Dieu est de la théologie la plus saine, & la plus approuvée. Dieu est son principe & sa fin, père de l'une & de l'autre, & n'ayant besoin ni de l'une ni de l'autre; éternel sans être dans le tems; présent partout sans être en aucun lieu. Il n'y a pour lui ni passé ni futur; il est partout & hors de tout; gouvernant tout & ayant tout créé; immuable, infini sans parties; son pouvoir est sa volonté &c.

Vanini se piquait de renouveler ce beau sentiment de Platon, embrassé par Averroës, que Dieu

(\*) *Commentarium rerum Gallicarum Lib. 28.*



avait créé une chaîne d'êtres depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dont le dernier chaînon est attaché à son trône éternel, idée à la vérité plus sublime que vraie, mais qui est aussi éloignée de l'athéisme que l'être du néant.

Il voyagea pour faire fortune & pour disputer; mais malheureusement la dispute est le chemin opposé à la fortune; on se fait autant d'ennemis irrécconciliables qu'on trouve de savants ou de pédants, contre lesquels on argumente. Il n'y eut point d'autre source du malheur de Vanini; sa chaleur & sa grossièreté dans la dispute lui valut la haine de quelques Théologiens; & ayant eu une querelle avec un nommé Francon ou Franconi, ce Francon ami de ses ennemis, ne manqua pas de l'accuser d'être Athée enseignant l'athéisme.

Ce Francon, ou Franconi, aidé de quelques témoins, eut la barbarie de soutenir à la confrontation, ce qu'il avait avancé. Vanini sur la sellette, interrogé sur ce qu'il pensait de l'existence de Dieu, répondit qu'il adorait avec l'église un Dieu en trois personnes. Ayant pris à terre une paille, il suffit de ce fétu, dit-il, pour prouver qu'il y a un Créateur. Alors il prononça un très-beau discours sur la végétation & le mouvement, & sur la nécessité d'un Etre Suprême, sans lequel il n'y aurait ni mouvement ni végétation.

Le Président Grammont qui était alors à Toulouse, rapporte ce discours dans son histoire de France, aujourd'hui si oubliée; & ce même Grammont, par un préjugé inconcevable, prétend, *que Vanini disait tout cela par vanité, ou par crainte, plutôt que par une persuasion intérieure.*

Sur quoi peut être fondé ce jugement téméraire & atroce du Président Grammont? Il est évident

que sur la réponse de Vanini, on devait l'absoudre de l'accusation d'Athéisme. Mais qu'arriva-t-il ? ce malheureux prêtre étranger se mêlait aussi de médecine ; on trouva un gros crapaud vivant qu'il conservait chez lui dans un vase plein d'eau ; on ne manqua pas de l'accuser d'être sorcier ; on soutint que ce crapaud était le Dieu qu'il adorait ; on donna un sens impie à plusieurs passages de ses livres, ce qui est très aisé & très commun, en prenant les objections pour les réponses, en interprétant avec malignité quelque phrase louche, en empoisonnant une expression innocente. Enfin, la faction qui l'opprimait arracha des Juges l'arrêt qui condamna ce malheureux à la mort.

Pour justifier cette mort il fallait bien accuser cet infortuné de ce qu'il y avait de plus affreux. Le minime, & très minime Mersenne a poussé la démence jusqu'à imprimer que Vanini était parti de Naples avec douze de ses Apôtres, pour aller convertir toutes les nations à l'athéisme. Quelle pitié ! Comment un pauvre aurait-il pu avoir douze hommes à ses gages ? Comment aurait-il pu persuader douze Napolitains de voyager à grands frais pour répandre partout cette abominable & révoltante doctrine au péril de leur vie ? Un Roi serait-il assez puissant pour payer douze prédicateurs d'athéisme ? Personne avant le père Mersenne n'avait avancé une si énorme absurdité. Mais après lui on l'a répétée, on en a infecté les Journaux, les Dictionnaires historiques ; & le monde qui aime l'extraordinaire, a cru sans examen cette fable.

Bayle lui-même, dans ses pensées diverses, parle de Vanini comme d'un Athée : il se sert de cet exemple pour appuyer son paradoxe, qu'une

*société d'Athées peut subsister*; il assure que Vanini était un homme de mœurs très réglées, & qu'il fut le martyr de son opinion philosophique. Il se trompe également sur ces deux points; le prêtre Vanini nous apprend dans ses dialogues faits à l'imitation d'Érasme, qu'il avait eu une maîtresse nommée Isabelle. Il était libre dans ses écrits comme dans sa conduite, mais il n'était point Athée.

Un siècle après sa mort, le savant La Croze, & celui qui a pris le nom de Philalète, ont voulu le justifier; mais comme personne ne s'intéresse à la mémoire d'un malheureux Napolitain, très mauvais Auteur, presque personne ne lit ses Apologies.

J'ajouterai à ces sages réflexions, qu'on imprima une vie de Vanini à Londres en 1717. Elle est dédiée à Mylord North and Grei. C'est un Français réfugié son Chapelain qui en est l'auteur. C'est assez de dire pour faire connaître le personnage, qu'il s'appuie dans son histoire sur le témoignage du Jésuite Garasse, le plus absurde & le plus insolent calomniateur, & en même tems le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les Jésuites. Voici les paroles de Garasse, citées par le Chapelain, & qui se trouvent en effet dans la doctrine curieuse de ce Jésuite page 144.

„ Pour Lucile Vanin, il était Napolitain, hom-  
 „ me de néant; qui avoit rodé toute l'Italie en  
 „ chercheur de repues franches, & une bonne  
 „ partie de la France en qualité de pédant. Ce  
 „ méchant béliastre étant venu en Gascogne en  
 „ 1617. faisait état d'y semer avantageusement  
 „ son yvroie, & faire riche moisson d'impiété,  
 „ cuidant avoir trouvé des esprits susceptibles de



„ les propositions. Il se glissait dans les noblesses  
„ effrontément pour y piquer l'escabelle aussi fran-  
„ chement que s'il eût été domestique, & apri-  
„ voisé de tout tems à l'humeur du pays; mais il  
„ rencontra des esprits plus forts & résolus à la  
„ défense de la vérité qu'il ne s'était imaginé.”

Que pouvez-vous penser, Monseigneur, d'une vie écrite sur de pareils mémoires? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux Vanini fut condamné, on ne lui représenta aucun de ses livres dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu Athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre Napolitain étaient des livres de Théologie & de Philosophie, imprimés avec privilège & approuvés par des Docteurs de la faculté de Paris. Ses Dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, & qu'on ne peut guères condamner que comme un ouvrage très ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en Français, en Latin; & même en Grec. On voit surtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux Docteur de Paris.

*Vaninus, vir mente potens sophiæque magister  
Maximus, Italiæ decus & nova gloria gentis.*

Ces deux vers furent imités depuis en Français:

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,  
Vanini fait connaître & chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés: & on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement; témoin Jean Hus, Jérôme de Prague,

le Conseiller Anne Dubourg, Servet, Antoine ; Urbain Grandier, la Maréchale d'Ancre, Morin & Jean Calas ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes les Sectes Chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes, horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la République Romaine, & à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous, & qui fera rougir nos enfans d'être sortis d'ayeux si abominables.

#### QUATRIÈME LETTRE.

*Des Auteurs Anglais qui ont eu le malheur d'écrire contre la Religion ; & particulièrement de Warburton.*

Votre Altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non seulement contre l'Eglise Romaine, mais contre l'Eglise Chrétienne ; le nombre en est prodigieux surtout en Angleterre. Un des premiers est le Lord Herbert de Cherburi, mort en 1648. connu par ses traités de la religion des Laïques, & de celle des Gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai Pontife est le Magistrat ; cette doctrine souleva tout le clergé. On cria au scandale, à la nouveauté. Pour du scandale, c'est-à-dire de ce qui fait tomber, il y en avait ; mais de la nouveauté non ; car en Angleterre le Roi était dès longtems le chef de l'église.

L'im-

L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'Empire Romain. Le Sénat dans la République était le chef de la religion, & tout Empereur Romain était souverain Pontife.

Le Lord Shaftersbury surpassa de bien loin Herbert & Hobbes pour l'audace & pour le stile. Son mépris pour la religion Chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de Voolaston est écrite avec bien plus de ménagement; mais n'ayant pas les agréments de Mylord Shaftersburi, ce livre n'a été guères lu que des philosophes.

*De Toland.*

Toland a porté des coups beaucoup plus violents. C'était une ame fière & indépendante; né dans la pauvreté il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita; il écrivit contre la Religion Chrétienne par haine & par vengeance.

Dans son premier livre intitulé, *la Religion Chrétienne sans mystères*, il avait écrit lui-même un peu mystérieusement, & sa hardiesse était couverte d'un voile. On le condamna, on le poursuivit en Irlande: le voile fut bientôt déchiré. Ses Origines judaïques, son Nazaréen, son Pantéisticon furent autant de combats qu'il livra ouvertement au Christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonspect de ses ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accusa d'avoir fini son Pantéisticon par cette prière blasphématoire qui se trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens & sempiternè Bacché,*



*qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitius ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum, Amen!*

Mais comme cette profanation était une parodie d'un prière de l'Eglise Romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de Toland; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une fociété de buveurs, on la trouve dans le Carême allégorisé imprimé en 1563. Ce fou de Jésuite Garasse en parle dans sa doctrine curieuse livre 2. page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent *je vais dormir*. Il y a encor quelques pièces de vers à l'honneur de sa mémoire; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Eglise Anglicane.

*De Loke.*

C'est à tort qu'on a compté le grand philosophe Loke parmi les ennemis de la Religion Chrétienne. Il est vrai que son livre *du Christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire; mais la religion des primitifs appelés Trembleurs, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est encor plus éloignée du christianisme ordinaire; & cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que Dieu le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment à la pensée & à la matière. Mr. de Voltaire l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que Dieu peut conserver éternellement l'atome, la monade qu'il aura daigné favoriser du don de

la pensée. C'était le sentiment du célèbre & saint prêtre Gassendi, pieux défenseur de ce que la doctrine d'Epicure peut avoir de bon. Voyez sa fameuse Lettre à Descartes.

„ D'où vous vient cette notion? Si elle procède  
 „ du corps, il faut que vous ne soyez pas sans ex-  
 „ tension. Apprenez nous comment il se peut faire  
 „ que l'espèce ou l'idée du corps, qui est étendu,  
 „ puisse être reçue dans vous, c'est-à-dire dans  
 „ une substance non étendue..... Il est vrai  
 „ que vous connaissez que vous pensez, mais  
 „ vous ignorez quelle espèce de substance vous  
 „ êtes, vous qui pensez, quoique l'opération de  
 „ la pensée vous soit connue. Le principal de vô-  
 „ tre essence vous est caché, & vous ne savez  
 „ point quelle est la nature de cette substance,  
 „ dont l'une des opérations est de penser &c.”

Loke mourut en paix en disant à Madame Masham & à ses amis qui l'entouraient, *La vie est une pure vanité.*

*De l'Evêque Tailor & de Tindal.*

On a mis peut-être avec autant d'injustice, Tailor Evêque de Cannor parmi les mécréants, à cause de son livre du guide des douteurs.

Mais pour le docteur Tindal auteur du Christianisme aussi ancien que le monde, il a été constamment le plus intrépide soutien de la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de Hanovre. C'était un des plus savants hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de Pope, qu'il le trouvait absolument sans génie & sans imagination, & ne

lui accordait que le talent de versifier, & de mettre en œuvre l'esprit des autres, Pope fut son implacable ennemi. Tindal de plus était un Wig ardent, & Pope un Jacobite. Il n'est pas étonnant que Pope l'ait déchiré dans sa *Dunciade*, ouvrage imité de Driden, & trop rempli de bassesses & d'images dégoûtantes.

*De Collins.*

Un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été Antoine Collins grand Trésorier de la Comté d'Essex, bon métaphysicien, & d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le christianisme. Le Docteur Clarke, célèbre Socinien, auteur d'un très bon livre où il démontre l'existence de Dieu, n'a jamais pu répondre aux livres de Collins d'une manière satisfaisante, & a été réduit aux injures.

Ses recherches philosophiques sur la liberté de l'homme, sur les fondements de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurés des ouvrages victorieux.

*De Wolston.*

Le trop fameux Thomas Wolston, maître-es-arts de Cambridge, se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de Jésus-Christ, & leva l'étendart si hautement qu'il faisait vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacune.



Personne n'avait encor porté si loin la témérité & le scandale. Il traite de contes puériles & extravagans les miracles & la résurrection de nôtre Sauveur. Il dit que quand Jésus-Christ changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà yvres, c'est qu'apparemment il fit du punch. Dieu emporté par le Diable sur le pinacle du temple & sur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphème monstrueux. Le Diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté des figes quand ce n'était pas le tems des figes, la transfiguration de Jésus, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec Moïse & Elie, enfin toute son histoire sacrée est travestie en roman ridicule. Wolston n'épargne pas les termes les plus injurieux & les plus méprisants. Il appelle souvent nôtre Seigneur Jésus-Christ *The fellow*, ce compagnon, ce garnement; *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant fryar*, un frère coupechou mendiant.

Il se fauve pourtant à la faveur du sens mystique en disant que ces miracles sont de pieuses allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu son livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui en le voyant passer dans la rue lui cracha au visage. Il s'essuia tranquillement & lui dit, *c'est ainsi que les Juifs ont traité vôtre Dieu*. Il mourut en paix, en disant, *'tis a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le dictionnaire historique portatif de l'abbé l'Avo-  
cat, & dans un nouveau dictionnaire portatif où les mêmes erreurs sont copiées, que Wolston est mort en prison en 1733. Rien n'est plus faux, plu-

seurs de mes amis l'ont vu dans sa maison; il est mort libre chez lui.

*De Warburton.*

On a regardé Warburton Evêque de Glocester comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit, parce qu'après avoir commenté Shakespear, dont les comédies, & même quelquefois les tragédies fourmillent de quolibets licentieux, il a soutenu dans sa légation de Moïse que Dieu n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il se peut qu'on ait jugé cet Evêque trop durement, & que l'orgueil & l'esprit satirique qu'on lui reprocha ait soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de son ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans lesquels il ne traite pas même son sujet, & qui de plus sont contraires à son sujet, puisqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi pour principe de leurs Religions, l'immortalité de l'ame; en quoi même Warburton se trompé; car ni Sanchoniathon le Phénicien, ni le livre des cinq King Chinois, ni Confucius n'admettent ce principe.

Mais jamais Warburton dans tous ses fauxfuiants n'a pu répondre aux grands arguments personnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les sages ont posé pour fondement de la Religion l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses après la mort; or Moïse n'en parle ni dans son Décalogue, ni dans aucune de ses loix; donc Moïse de votre aveu n'était pas un sage.

Ou il était instruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était instruit, il est coupable de

ne l'avoir pas enseigné. S'il l'ignorait, il était indigne d'être législateur.

Ou Dieu inspirait Moïse, ou ce n'était qu'un charlatan. Si Dieu inspirait Moïse, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame; & s'il ne lui a pas appris ce que tous les Egyptiens savaient, Dieu l'a trompé & a trompé tout son peuple. Si Moïse n'était qu'un charlatan, vous détruisez toute la loi Mosaïque, & par conséquent vous sappez par le fondement la Religion Chrétienne bâtie sur la loi Mosaïque. Enfin, si Dieu a trompé Moïse, vous faites de l'être infiniment parfait un séducteur & un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que Dieu payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, & en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidèle. Cette évasion est pitoyable; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices! témoin Salomon. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur, pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchants dans l'écriture?

Nous savions avant vous que ni le Décalogue, ni le Lévitique ne font mention de l'immortalité de l'ame, ni de sa spiritualité, ni des peines & des récompenses dans une autre vie: mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un Laïque ne l'est pas à un prêtre; & surtout, vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à Warburton; il a répondu par des injures atroces; & il a crû enfin



## 150 DES AUTEURS ANGLAIS QUI ONT

qu'il a raison, parce que son Evêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux par la virulence de son insolent caractère beaucoup plus que par l'absurdité de son système.

*De Bolingbroke.*

Mylord Bolingbroke a été plus audacieux que Warburton & de meilleure foi. Il ne cesse de dire dans ses Oeuvres Philosophiques que les Athées sont beaucoup moins dangereux que les Théologiens; il raisonnait en Ministre d'Etat qui savait combien de sang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre; mais il devait s'en tenir à proscrire la Théologie & non la Religion Chrétienne, dont tout homme d'état peut tirer de très grands avantages pour le genre humain, en la resserrant dans ses bornes si elle les a franchies. On a publié après la mort du Lord Bolingbroke quelques-uns de ses ouvrages plus violents encor que son Recueil Philosophique; il y déploie une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort; on voit qu'il avait la Religion Chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très utile en élaguant ses branches, & en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analiserait les rayons du Soleil; qu'on électrifierait le tonnerre, & qu'on découvrirait la loi de la gravitation uni-

verselle, loi qui préside à l'Univers? Il est temps, selon Bolingbroke, qu'on bannisse la Théologie comme on a banni l'Astrologie judiciaire, la sorcellerie, la possession du Diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle & les Jésuites. La Théologie n'a jamais servi qu'à renverser les loix & qu'à corrompre les cœurs; elle seule fait les Athées; car le grand nombre des Théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine Philosophie. La Théologie, disent-ils, est selon la signification du mot, la science de Dieu. Or les polissons qui ont profané cette science ont donné de Dieu des idées absurdes; & de-là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la Théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans le plethore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a eu de mauvais médecins; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidents de la Chimie, parce que des Chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde encor plus ignorants que ces petits Théologiens, disent, voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous? Voilà quelle est la suite funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les Athées, une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité: elle rend juste & sage celui que l'abus de la Théologie a rendu inique & insensé.

*De Thomas Chubb.*

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie dont il abusa, lui fit embrasser non-seulement le parti des Soci-niens, qui ne regardent Jésus-Christ que comme un homme, mais enfin celui des Théistes rigides, qui reconnaissent un Dieu, & n'admettent aucun mystère. Ses égaremens sont méthodiques : il voudrait réunir tous les hommes dans une Religion qu'il croit épurée parce qu'elle est simple. Le mot de Christianisme est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que Jésus-Christ a été de la religion de Thomas Chubb ; mais il n'est pas de la Religion de Jésus-Christ. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. Jésus-Christ a dit, Aimez Dieu & votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. Chubb s'en tient à ces paroles ; il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme Socrate, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions & les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de Lecteurs.







CINQUIEME LETTRE.

*Sur Swift.*

Il est vrai, Monseigneur, que je ne vous ai point parlé de Swift; il mérite un article à part; c'est le seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la Religion Chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'ames. Rabelais fut Curé de Meudon, & Swift fut Doyen de la Cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de farcafmes contre le Christianisme que Molière n'en a prodigué contre la médecine; & tous deux vécurent & moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort pour quelques paroles équivoques.

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,  
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le conte du tonneau du Doyen Swift est une imitation des trois anneaux. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui laissa en mourant une bague à chacun de ses trois enfans; ils se battirent à qui aurait la plus belle; on reconnut enfin après de longs débats que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme, les trois enfans sont la religion Juive, la Chrétienne, & la Musulmane.

L'Auteur oublia les Religions des Mages & des

Bracmanes, & beaucoup d'autres; mais c'était un Arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprochait tant à l'Empereur Frédéric second & à son Chancelier de Vineis, qu'on accuse d'avoir composé le livre *de tribus impostoribus*, qui comme vous savez n'a jamais existé.

Le conte des trois anneaux se trouve dans quelques anciens recueils: le Docteur Swift lui a substitué trois just'au-corps: l'introduction à cette raillerie impie est digne de l'ouvrage; c'est une estampe où sont représentées trois manières de parler en public; la première est le théâtre d'Arlequin & de Gilles; la seconde est un Prédicateur dont la chaire est la moitié d'une futaille; la troisième est l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre, harangue le peuple.

Un Prédicateur entre Gilles & un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre est une histoire allégorique des trois principales sectes qui divisent l'Europe méridionale, la Romaine, la Luthérienne & la Calviniste; car il ne parle pas de l'Eglise Grecque qui possède six fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, & il laisse là le Mahométisme bien plus étendu que l'Eglise Grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon homme de père a légué trois just'au-corps tout unis, & de la même couleur, sont Pierre, Martin, & Jean; c'est-à-dire, le Pape, Luther & Calvin. L'Auteur fait faire plus d'extravagances à ses trois héros que Cervantes n'en attribue à son Don Quichote, & l'Arioste, à son Roland; mais Mylord Pierre est le plus maltraité des trois frères. Le livre est très mal traduit en Français; il n'était pas possible de rendre le comique dont il est assaisonné; ce comi-

que tombe souvent sur des querelles entre l'Eglise Anglicane & la Presbitérienne, sur des usages, sur des aventures que l'on ignore en France, & sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Par exemple, le mot qui signifie une bulle du Pape en Français, signifie aussi en Anglais un bœuf. C'est une source d'équivoques & de plaisanteries entièrement perdues pour un Lecteur Français.

Swift était bien moins savant que Rabelais, mais son esprit est plus fin & plus délié; c'est le Rabelais de la bonne compagnie. Les Lords Oxford & Bolingbroke firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande après l'Archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la Religion Chrétienne de ridicule; & Abadie qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il est à remarquer que tous deux sont morts fous.

## SIXIEME LETTRE.

*Des Allemands.*

MONSEIGNEUR,

Votre Allemagne a eu aussi beaucoup de grands Seigneurs & de philosophes accusés d'irréligion. Votre célèbre Corneille Agrippa au 15<sup>e</sup>. siècle, fut regardé non seulement comme un forcier, mais comme un incrédule; cela est contradictoire; car un forcier croit en Dieu, puisqu'il ose mêler le



nom de Dieu dans toutes ses conjurations. Un forcier croit au diable, puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme Apulée, Agrippa fut bienheureux de n'être qu'en prison, & de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé Adam & Eve, était la jouissance de l'amour à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de Dieu la bénédiction nuptiale. Ce fut encor lui qui après avoir cultivé les sciences écrivit le premier contre elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais vôtre fameux docteur Faustus que par la comédie dont il est le héros, & qu'on joue dans toutes vos provinces de l'Empire. Vôtre Docteur Faustus y est dans un commerce suivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle. Il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte, & le diable emporte Faustus à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe, & qu'il vivait sous Maximilien premier. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de Maximilien qu'auprès du diable son autre maître.

Le célèbre Erasme fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques & par les protestans, parce qu'il se moquait des excès où les uns & les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui se tient neutre, & qui par conséquent a raison, est vexé par l'un & par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Rotterdam sa patrie, l'a vengé de Luther & de l'Inquisition.

Melancthon, terre noire, fut à peu près dans le cas d'Erasme. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel & sur la prédestination. On l'appellait, dit-on, le Prothée d'Allemagne. Il aurait voulu en être le Neptune qui retient la fougue des vents.

*Jam cælum terramque meo sine numine venti  
Miscere & tantas audetis tollere moles !*

Il était modéré & tolérant. Il passa pour indifférent. Etant devenu protestant il conseilla à sa mère de rester catholique. De là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, & de croire à l'ambition ou à la cupidité bien plutôt qu'à Luther & au Pape. Je ne parlerai pas des philosophes accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre Leibnitz. Fontenelle en faisant son éloge à Paris en pleine Académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : *on l'accuse de n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques & inutiles.*

Vous verrez bientôt, Monseigneur, que Fontenelle qui parlait ainsi, avait essuié des imputations non moins graves.

Volf le disciple de Leibnitz a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les Mathématiques dans l'Université de Hall avec un succès prodigieux. Le Professeur Théologien Lange, qui gelait de froid dans la solitude de son école tandis

que Volf avait cinq cents auditeurs s'en vengea en dénonçant Volf comme un Athée. Le feu Roi de Prusse Frédéric Guillaume, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savants, crut Lange trop aisément; il donna le choix à Volf de sortir de ses états dans vingt-quatre heures ou d'être pendu: le Philosophe résolut sur le champ le problème en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent, & où sa gloire & sa fortune augmentèrent. La Ville de Hall perdit alors plus de quatre cents mille florins par an que Volf lui valait par l'affluence de ses disciples; le revenu du Roi en souffrit, & l'injustice faite au Philosophe ne retomba que sur le Monarque. Vous savez, Monseigneur, avec quelle équité & quelle grandeur d'âme le successeur de ce Prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il est dit à l'article *Volf* dans un Dictionnaire, que Charles Frédéric Philosophe couronné, ami de Volf, l'éleva à la dignité de Vice-Chancelier de l'Université de l'Electeur de Bavière, & de Baron de l'Empire. Le Roi dont il est parlé dans cet article est en effet un Philosophe, un Savant, un très grand génie, ainsi qu'un très grand Capitaine sur le Trône, mais il ne s'appelle point Charles; il n'y a point dans ses Etats d'Université appartenante à l'Electeur de Bavière; l'Empereur seul fait des Barons de l'Empire. Ces petites fautes qui sont trop fréquentes dans tous les Dictionnaires peuvent être aisément corrigées.

Depuis ce temps la liberté de penser a fait des progrès étonnants dans tout le Nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès, qu'on a imprimé en 1766 un Abrégé de  
PHIL.



l'Histoire Ecclésiastique de Fleuri avec une préface d'un stile éloquent, qui commence par ces paroles.

„ L'établissement de la Religion Chrétienne a  
 „ eu comme tous les Empires de faibles commen-  
 „ cements. Un Juif de la lie du peuple, dont la  
 „ naissance est douteuse, qui mêle aux absurdités  
 „ des anciennes prophéties des préceptes de mo-  
 „ rale, auquel on attribue des miracles, est le  
 „ héros de cette secte : douze Fanatiques se ré-  
 „ pandent d'Orient en Italie, &c.”

Il est triste que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond & sublime, se soit laissé emporter à une hardiesse si fatale à nôtre sainte religion. Rien n'est plus pernicieux. Cependant, cette licence prodigieuse n'a presque point excité de rumeurs. Il est bien à souhaiter que ce livre soit peu répandu. On n'en a tiré, à ce que je présume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'Empereur Julien contre le christianisme, traduit à Berlin par le Marquis d'Argens Chambellan du Roi de Prusse, & dédié au Prince Ferdinand de Brunswick, serait un coup non moins funeste porté à nôtre religion, si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer par des remarques savantes les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une préface sage & instructive, dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités & aux vertus de Julien ; mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet Empereur. Je pense, Monseigneur, que ce livre ne vous est pas inconnu, & que vôtre christianisme n'en a pas été ébranlé.



## SEPTIEME LETTRE.

*Sur les Français.*

Vous avez, je crois, très bien deviné, Monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiétés que de véritables impies; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnements que d'empoisonneurs. La vivacité peu réfléchie qu'on reproche à cette nation la porte à tous les jugemens téméraires; cette pétulance inquiète a fait que plusieurs auteurs ont écrit avec liberté, & ont été jugés avec cruauté. L'extrême délicatesse des théologiens & des moines leur a toujours fait craindre la diminution de leur crédit; ils sont comme des sentinelles qui crient toujours qui vive, & qui pensent que l'ennemi est aux portes: Pour peu qu'ils soupçonnent qu'on leur en veut dans un livre, ils sonnent l'alarme.

*De Bonaventure Des Périers.*

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si longtems au sujet du *cimbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. Il est d'un nommé Bonaventure des Périers, qui vivait au commencement du seizième siècle. Ce Des Périers était domestique de Marguerite de Valois sœur de François I<sup>er</sup>. Les Lettres commençaient alors à naître. Des Périers voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de Lucien: il composa quatre dialogues

très insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'Actéon. Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révéler.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboièrent; aussi-tôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire & imprimé: & chaque fainéant d'y trouver des allusions, & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déferé aux Magistrats, le libraire Morin mis en prison, & l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de Bonaventure, qu'il se tua de son épée dans le palais de Marguerite. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même, donc il était coupable, donc il ne croyait point en Dieu, donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées; chacun le dit, chacun le crut: *credidi propter quod locutus sum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, & à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires, & des dictionnaires, n'ont pas manqué d'affirmer que le *cimbalum mundi* est le Précurseur de Spinoza.



Nous avons encor un ouvrage d'un Conseiller de Bourges, nommé Catherinot, très digne des armes de Bourges: ce grand juge dit, nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de tribus impostoribus*, l'autre, *le cimbalum mundi*. Eh mon ami, si tu ne les as pas vus, pourquoi en parles-tu?

Le Minime Merfenne, ce facteur de Descartes, le même qui donne douze apôtres à Vanini, dit de Bonaventure Despériers, *c'est un monstre & un fripon, d'une impiété achevée*. Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe quand Prosper Marchand le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile fut tiré, on ne cria plus à l'impiété, à l'athéisme, on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

*De Théophile.*

Il en a été de même de Théophile, très célèbre dans son temps; c'était un jeune homme de bonne compagnie, faisant très facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation, très instruit dans les belles Lettres, écrivant purement en latin, homme de table autant que de cabinet, bien venu chez les jeunes Seigneurs qui se piquaient d'esprit, & surtout chez cet illustre & malheureux Duc de Montmorenci qui après avoir gagné des batailles mourut sur un échafaut.

S'étant trouvé un jour avec deux Jésuites, & la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps, la dispute s'aigrit. Les Jésuites substituèrent les injures aux raisons. Théophile était poète & gascon, *genus irritabile vatum & Vasconum*. Il fit une petite pièce

de vers où les Jésuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France:

Cette grande & noire machine  
Dont le souple & le vaste corps  
Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rapelle dans une épître en vers écrite de sa prison au Roi Louis XIII. Tous les Jésuites se déchainèrent contre lui. Les deux plus furieux, Garasse & Guerin, deshonorèrent la chaire & violèrent les loix en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévôtes. Un Jésuite plus dangereux, nommé Voisin, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du Cardinal de la Rochefoucaut, intenta un procès criminel à Théophile, & suborna contre lui un jeune débauché nommé Sajeot qui avait été son écolier, & qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infâmes, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le Jésuite Voisin obtint par la faveur du Jésuite Caussin confesseur du Roi, un décret de prise de corps contre Théophile sur l'accusation d'impiété & d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des Jésuites ne fut pas encor assouvie! Voisin paya un Lieutenant de la Connétablie nommé le Blanc pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot aux acclamations de la populace, à qui le Blanc criait, c'est un Athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la conciergerie, où il

fut mis dans le cachot de Ravailiac. Il y resta une année entière, pendant laquelle les Jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, Garasse publiait sa doctrine curieuse, dans laquelle il dit que Pasquier, le Cardinal Volfey, Scaliger, Luther, Calvin, Bèze, le Roi d'Angleterre, le Landgrave de Hesse & Théophile sont des *Belistres d'Athéistes & de Carpocratians*. Ce Garasse écrivait dans son tems comme le misérable ex-jésuite Nonotte a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de Garasse était fondée sur le crédit qu'avaient alors les Jésuites, & que la fureur de l'absurde Nonotte est le fruit de l'horreur & du mépris où les Jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. Théophile fut surtout interrogé sur le Parnasse satirique, recueil d'impudicités dans le gout de Pétrone, de Martial, de Catulle, d'Aufone, de l'Archevêque de Bénévent la Caza, de l'Evêque d'Angoulême Octavien de St. Gelais, & de Mélin de St. Gelais son fils, de l'Arétin, de Chorier, de Marot, de Verville, des épigrammes de Rousseau, & de cent autres sottises licentieuses. Cet ouvrage n'était pas de Théophile. Le Libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de Menard, de Colletet, d'un nommé Frenide, & de quelques Seigneurs de la Cour. Il fut avéré que Théophile n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les Jésuites, quelque puissants qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y



revint malgré eux, protégé par le Duc de Montmorenci, qui le logea dans son hotel où il mourut en 1626 du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

*Des Barreaux.*

Le Conseiller au Parlement Des Barreaux qui dans sa jeunesse avait été ami de Théophile & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce, passa constamment pour un Athée : & sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui sur l'aventure de l'omelette au lard. Un jeune homme à saillies libertines peut très bien dans un cabaret avoir mangé gras un Samedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres avoir jetté le plat par la fenêtre, en disant, *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très grande irrévérence, c'est insulter l'église dans laquelle il était né ; c'est se moquer de l'institution des jours maigres, mais ce n'est pas nier l'existence de Dieu. Ce qui lui donna cette réputation ce fut principalement l'indiscrette témérité de Boileau, qui dans sa Satire des femmes, laquelle n'est pas sa meilleure, parle de plus d'une Capanée.

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,  
Et nous parlant de Dieu du ton de Desbarreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'athée un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela est indigne. On a imputé à Des-Barreaux le fameux sonnet qui finit ainsi.

Tonne, frappe, il est tems, ren<sup>s</sup> moi guerre pour  
guerre;  
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit:  
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,  
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. *Jésus-Christ* en vers n'est pas tolérable; *ren moi guerre*, n'est pas français; *guerre pour guerre* est très plat; & *dessus quel endroit*, est détestable. Ces vers sont de l'Abbé de Lavau; & Des-Barreaux fut toujours très fâché qu'en les lui attribuat.

*De La Motthe le Vayer.*

Le sage de La Motthe Le Vayer, Conseiller d'Etat, précepteur de Monsieur frère de Louis XIV. & qui le fut même de Louis XIV. près d'une année, n'essuia pas moins de soupçons que le voluptueux Des-Barreaux. Il y avait encor peu de philosophie en France. Le traité de la vertu des Payens, & les dialogues d'Orazius Tubero, lui firent des ennemis. Les Jansénistes surtout qui ne regardaient après St. Augustin les vertus des grands hommes de l'antiquité, que comme des *péchés splendides*, se déchainèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire, *nul n'aura de vertu que nous & nos amis; Socrate, Confucius, Marc Aurele, Epictète, ont été des scélérats, puisqu'ils n'étaient pas de notre communion.* On est revenu aujourd'hui de cette extravagance, mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage très curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant passer La Motthe Le Vayer dans la galerie du Louvre, dit tout haut, voilà un homme sans reli-

gion. Le Vayer au lieu de le faire punir se retourna vers cet homme & lui dit, *mon ami, j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion.*

*De St. Evremont.*

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de St. Evremont, mais aucun n'est de lui. On crut après sa mort faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation; & parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie Epicurienne, & sa mort toute philosophique fervirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentiments pernicious.

Nous avons surtout une analife de la religion chrétienne qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie & presque tous les faits de la Sainte Ecriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens que l'astronome Phlégon avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le système chrétien sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, St. Evremont était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable & juste; mais il avait peu de science, nul génie, & son goût était peu sûr: ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plattes Comédies, & les plus



mauvais vers dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans le tems brillant de Louis XIV. mais non pas au rang des hommes supérieurs.

*De Fontenelle.*

Bernard De Fontenelle, depuis Secrétaire de l'Académie des Sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer en 1686 dans la République des Lettres de Bayle, une relation de l'île de Borneo fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome & Genève; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, Mero & Enegu. Mero était une Magicienne tyrannique; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées, & qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait avant de venir lui baiser les pieds, adorer des os de morts, & souvent quand on voulait déjeuner, elle faisait disparaître le pain. Enfin ses sortilèges & ses fureurs soulevèrent un grand parti contre elle; & sa sœur Enegu lui enleva la moitié de son Royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie; mais l'Abbé Terson l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le tems de la révocation de l'édit de Nantes, Fontenelle courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, & à celui des Jésuites; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé le Triomphe de la Religion sous Louis le Grand, imprimé à Paris chez l'Anglois en 1686.

Mais ayant depuis rédigé en Français avec un grand succès la savante histoire des oracles de Vandale, les Jésuites le persécutèrent. Le Tellier confesseur de Louis XIV. rapellant l'allégorie de Mero & d'Enegu, aurait voulu le traiter comme le Jésuite Voisin avait traité Théophile. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre Garde des sceaux d'Argenson alors Lieutenant de Police sauva Fontenelle de la fureur de Le Tellier.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'Abbé Trublet a fait un gros volume concernant Fontenelle. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du Prince. C'est un danger, Monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

*De l'Abbé de St. Pierre.*

L'allégorie du Mahométisme par l'Abbé de St. Pierre fut beaucoup plus frappante que celle de Mero. Tous les ouvrages de cet Abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien & d'un citoyen zélé; mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant, il ne fut point persécuté, c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux: son stile n'a aucun agrément; il était peu lu, il ne prétendait à rien: ceux qui le lisaient se moquaient de lui, & le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme Fontenelle, il était perdu, surtout quand les Jésuites régnaient encore.

*De Bayle.*

Cependant s'élevait alors, & depuis plusieurs années, l'immortel Bayle, le premier des dialecticiens & des philosophes sceptiques. Il avait déjà donné ses pensées sur la comète, ses réponses aux questions d'un provincial, & enfin son Dictionnaire de raisonnement. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, & souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie, mais il faisait des impies, en mettant les objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée: & malheureusement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très médiocre.

Il est rapporté dans un de ces Dictionnaires historiques où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge, que le Cardinal de Polignac en passant par Rotterdam demanda à Bayle s'il était Anglican, ou Luthérien, ou Calviniste, & qu'il répondit, *je suis protestant, car je proteste contre toutes les religions*. En premier lieu, le Cardinal de Polignac ne passa jamais par Rotterdam que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713. après la mort de Bayle.

Secondement, ce savant Prélat n'ignorait pas que Bayle né Calviniste au pays de Foix, & n'ayant jamais été en Angleterre, ni en Allemagne, n'était ni Anglican, ni Luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller de-



mander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que Bayle avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire; il ajoutait qu'il était comme Jupiter assemble-nuages d'Homère. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées & simples; un vrai philosophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut subitement après avoir écrit ces mots, *voilà ce que c'est que la vérité.*

Il l'avait cherchée toute sa vie, & n'avait trouvé partout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les Maillet, les Boulainvilliers, les Boulangers, les Mesliers, le savant Fréret, le dialecticien du Marfai, l'intempérant La Métrie, & bien d'autres, ont attaqué la Religion Chrétienne avec autant d'acharnement que les Porphires, les Celses & les Juliens.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le Christianisme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de nôtre religion les avaient indignés. Que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux; mais que leur bile donnait de la bile; que leur colère faisait naître la colère; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris: de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs & les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vu entre toutes les communions; on a écrit de part & d'autre avec emportement; on a mêlé les outrages aux arguments.

*De Barbeirac*

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit & commenta le fatras de Puffendorf; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte dans cette préface aux sources de la morale, & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Eglise n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories, comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge exposé à la fenêtre par la cabaretière Raab, est visiblement le sang de Jésus-Christ; que Moïse étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites est la croix sur laquelle Jésus expire; que les baisers de la Sunamite sont le mariage de Jésus-Christ avec son Eglise; que la grande porte de l'arche de Noé désigne le corps humain, & la petite porte désigne l'anus.

Barbeirac ne peut souffrir en fait de morale qu'Augustin devienne persécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que Jérôme vomit contre ses adversaires, & surtout contre Rufin & contre Vigilantius. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères, & il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme Tertullien qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'Empire.

Barbeirac eut de violents adversaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient soutenue par des travaux infatigables. Il se défendit: mais il laissa paraître dans sa défense un si profond mé-

pris pour les pères de l'Eglise; il témoigne tant de dédain pour leur fausse éloquence & pour leur dialectique; il leur préfère si hautement Confucius, Socrate, Zaleucus, Cicéron, l'Empereur Antonin, Epictète, qu'on voit bien que Barbeirac est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle & de la loi naturelle donnée de Dieu aux hommes, que l'adorateur des saints mystères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que Dieu est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que Dieu ne peut aimer que les Chrétiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter; c'est à Dieu de le juger.

*De Mademoiselle Huber.*

Mademoiselle Huber était une femme de beaucoup d'esprit, & sœur de l'Abbé Hubert très connu de Mgr. votre père. Elle s'associa avec un grand Métaphysicien pour écrire vers l'an 1740. le livre intitulé *La Religion essentielle à l'homme*. Il faut convenir que malheureusement cette Religion essentielle est le pur Théisme tel que les Noachides le pratiquèrent, avant que Dieu eut daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï & d'Oreb, & lui donner des loix particulières. Selon Mademoiselle Huber & son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les tems, de tous les lieux, & de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au dessus de l'homme, & n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, & non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'in-



tolérance est à la religion essentielle, ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très abstrait: c'est une suite de lemmes & de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante: peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, & s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a guères été lue que par des protestants. Un prédicant nommé Déroches l'a réfutée, & même assez poliment pour un prédicant. Les Ministres protestants, Monseigneur, devraient, ce me semble, être plus modérés avec les Théistes, que les Evêques Catholiques & les Cardinaux; car supposé un moment, ce qu'à Dieu ne plaise, que le Théïsme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des Loix & des Magistrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'être suprême rémunérateur & vengeur, les pasteurs protestants n'y perdront rien; ils resteront chargés de présider aux prières publiques faites à l'être suprême, & feront toujours des Maîtres de morale; on leur conservera leurs pensions, ou s'ils les perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures, ils sont Comtes, Ducs, Princes; ils ont des souverainetés; & quoique tant de grandeurs & de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des Apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille: les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des  
Etats

Etats Catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or le Théïsme est une religion sans entousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée, mais elle est paisible. Tout ce qui est à craindre, c'est que le Théïsme si universellement répandu, ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des Pontifes, & qu'à la première occasion la Magistrature ne les réduise à la fonction de prier Dieu pour le peuple; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés: il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, Monseigneur, que deux ou trois cents volumes de Théïsme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des Pontifes Catholiques Romains, & que deux ou trois écrits de Luther & de Calvin leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de Théologie pouvait il y a deux cents ans bouleverser l'Europe: le Théïsme n'attroupera jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion en trompant les esprits, les adoucit, & qu'elle apaise les querelles que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en soit, je me borne à rendre à V. A. un compte fidèle: C'est à vous qu'il appartient de juger.

*De Fréret.*

L'illustre & profond Fréret était secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres de Paris. Il avait fait dans les langues Orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, & à sa probité, je suis bien loin

M

d'excuser son hétérodoxie. Non seulement il était persuadé avec St. Irénée que Jésus était âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice; mais il croyait avec le Targum qu'il n'était point né du tems d'Hérode, & qu'il faut rapporter sa naissance au tems du petit Roi Jannée fils d'Hircan. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière; M. Fréret tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos Evangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de Jésus, qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères & dans des villes très éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Antioche, Ancyre, Thessalonique, toutes Villes d'un grand commerce, remplies de Thérapiutes, de disciples de Jean, de Judaïtes, de Galiléens divisés en plusieurs sectes. De là vient, dit-il, qu'il y eut un très grand nombre d'Evangiles tout différents les uns des autres, chaque société particulière & cachée voulant avoir le sien. Fréret prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en apporter des preuves incontestables; c'est que les premiers Pères de l'Eglise citent très souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'Evangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de St. Jacques, & que Justin est le premier qui cite expressément les Evangiles reçus.

Si ce dangereux système était accrédité, il s'en suivrait évidemment que les livres intitulés de Matthieu, de Jean, de Marc, & de Luc, n'ont été écrits que vers le tems de l'enfance de Justin, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre Religion. Les Mahométans qui virent leur faux prophète débiter



les feuilles de son Koran, & qui les virent après sa mort rédigées solennellement par le Calife Abubeker, triompheraient de nous; ils nous diraient: *Nous n'avons qu'un Alcoran, & vous avez eu cinquante Evangiles: nous avons précieusement conservé l'original; & vous avez choisi au bout de quelques siècles quatre Evangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre Religion pièce à pièce, la nôtre a été faite d'un seul trait, comme la Création. Vous avez cent fois varié, & nous n'avons changé jamais.*

Graces au Ciel, nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que Fréret avance était vrai? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre Evangiles: St. Irénée dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que Fréret réduit en poudre les pitoyables raisonnements d'Abadie. Cet Abadie prétend que les premiers Chrétiens mouraient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet Abadie reconnaît que les premiers Chrétiens avaient fabriqué de faux Evangiles. Donc, selon Abadie même, les premiers Chrétiens mouraient pour le mensonge. Abadie devait considérer deux choses essentielles; premièrement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers Martyrs aient été interrogés par les Magistrats sur les Evangiles; secondement qu'il y a des Martyrs dans toutes les Communions. Mais si Fréret terrasse Abadie, il est renversé lui même par les miracles que nos quatre saints Evangiles véritables ont opérés. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi trop souvent de fraudes pieuses; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier Concile de Nicée que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le St. Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes; aussi-tôt ils tombèrent, & il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'Eglise a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges & de la mauvaise foi, s'ensuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement Fréret va trop loin; il renverse tout l'édifice au lieu de le réparer; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un seul Dieu, sans la médiation du Christ. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs; il ne prêche que l'indulgence & la tolérance; il ne dit point d'injures cruelles aux Chrétiens comme Mylord Bolingbroke; il ne se moque point d'eux comme le Curé Rabelais, & le Curé Swift. C'est un Philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très instruit, très conséquent, & très modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des Savants qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si Dieu avait daigné se faire homme & Juif, & mourir en Palestine par un supplice infame, pour expier les crimes du genre humain, & pour bannir le péché de la terre, il ne devait plus y avoir ni péché ni crime: cependant, dit-il, les Chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres Religions ensemble. Il en apporte pour preuve évidente les massacres, les roues, les gibets, & les bûchers des Cévennes, &

près de cent mille âmes périées dans cette province sous nos yeux ; les massacres des Vallées de Piémont, les massacres de la Valteline du tems de Charles Borromée, les massacres des Anabaptistes massacreurs & massacrés en Allemagne, les massacres des Luthériens & des Papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord, les massacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecosse du tems de Charles I. massacré lui-même ; les massacres ordonnés par Marie & par Henri VIII. son père, les massacres de la St. Barthelemi en France, & quarante ans d'autres massacres depuis François II. jusqu'à l'entrée de Henri IV. dans Paris ; les massacres de l'inquisition peut-être plus abominables encore parce qu'ils se font juridiquement ; enfin les massacres de douze millions d'habitans du nouveau Monde exécutés le crucifix à la main : sans compter tous les massacres faits précédemment au nom de Jésus-Christ depuis Constantin, & sans compter encore plus de vingt Schismes, & de vingt guerres de Papes contre Papes, & d'Evêques contre Evêques, les empoisonnemens, les assassinats, les rapines des Papes Jean XI., Jean XII., des Jean XVIII., des Grégoire VII., des Boniface VIII., des Alexandre VI., & de tant d'autres Papes qui passèrent de si loin en scélératesse les Néron, & les Caligula. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne presque perpétuelle de guerres de Religion pendant quatorze cents années n'a jamais subsisté que chez les Chrétiens, & qu'aucun peuple hors eux n'a fait couler une goutte de sang pour des arguments de Théologie. On est forcé d'accorder à M. Fréret que tout cela est vrai ; mais en faisant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui se font cachées ; il oublie surtout que



les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage sont l'abus de la religion Chrétienne, & n'en sont pas l'esprit. Si Jésus-Christ n'a pas détruit le péché sur la terre, qu'est-ce que cela prouve? On en pourrait inférer tout au plus avec les Jansénistes que Jésus-Christ n'est pas venu pour tous, mais pour plusieurs, *pro vobis & pro multis*: mais sans comprendre les hauts mystères, contentons nous, Monseigneur, de les adorer.

*De Boulanger.*

Le christianisme dévoilé du Sr. Boulanger, n'est pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractérisent le savant Fréret. Boulanger est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intépide. Les horreurs dont tant d'Eglises Chrétiennes se sont souillées depuis leur naissance; les lâches barbaries des Magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les Princes qui pour leur plaisir ont été d'infames persécuteurs; tant de folies dans les querelles Ecclésiastiques, tant d'abominations dans ces querelles, les peuples égorgés ou ruinés, les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles & cimentés du sang des hommes; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre; ce cahos énorme d'absurdités & de crimes, remue l'imagination du Sr. Boulanger avec une telle puissance qu'il va dans quelques endroits de son livre jusqu'à douter de la providence divine. Fatale erreur que les buchers de l'inquisition, & nos guerres religieuses excuseraient peut-être si elle pouvait être excu-

fable. Mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se feraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères assassinés pour des arguments, quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre, il faudrait qu'en regardant le soleil il reconnût & il adorât l'être éternel; il pourrait dire dans sa douleur, mes pères & mes frères ont été des monstres, mais Dieu est Dieu.

*De Montesquieu.*

Le plus modéré & le plus fin des philosophes a été le Président de Montesquieu. Il ne fut que plaisant dans ses Lettres Persanes, il fut délié & profond dans son Esprit des Loix. Cet ouvrage rempli d'ailleurs de choses excellentes, & de fautes, semble fondé sur la loi naturelle & sur l'indifférence des religions: c'est là surtout ce qui lui fit tant de partisans & tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri longtems retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis longtems de profondes racines. La Sorbonne voulut censurer l'Esprit des Loix; mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public, elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un Abbé Guion & un Jésuite, qui dirent des injures au président de Montesquieu, & ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

*De La Métrie.*

Depuis ce tems, ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin La Métrie, le meilleur commentateur de Boerhaave, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'ame. Mais son *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du Roi de Prusse, & membre de son Académie de Berlin. Le Monarque content de ses mœurs & de ses services, ne daigna pas songer si La Métrie avait eu des opinions erronées en théologie, il ne pensa qu'au Physicien, à l'Académicien; & en cette qualité La Métrie eut l'honneur que ce Héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'Académie par un secrétaire de ses commandements. Un Roi gouverné par un Jésuite eût pu proscrire La Métrie & sa mémoire; un Roi qui n'était gouverné que par la raison, sépara le philosophe de l'impie: & laissant à Dieu le soin de punir l'impiété, protégea & loua le mérite.

*Du Curé Meslier.*

Le Curé Meslier est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Etrepigni en Champagne près de Rocroy, & desservait aussi une petite paroisse annexe nommée But. Son père était un ouvrier en serge du village de Mazerni dépendant du Duché de Rethel. Cet homme de mœurs irréprochables & assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il



mourut en 1733. âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cents soixante & six feuillets chacun, tous trois de sa main, & signés de lui, intitulés, *mon Testament*. Il avait écrit sur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires adressés à ses paroissiens, ces paroles remarquables :

„ J'ai vu & reconnu les erreurs, les abus, les vanités, les folies, les méchancetés des hommes. Je les hais & déteste ; je n'ai osé le dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins en mourant ; & c'est afin qu'on le sache que j'écris ce présent mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage à la vérité à tous ceux qui le verront & qui le liront, si bon leur semble.”

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve & grossière de tous nos dogmes sans en excepter un seul. Le style est très rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un Curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit contre la Bible & contre l'Eglise, que la Bible elle-même & quelques pères. Des trois exemplaires il y en eut un que le grand Vicaire de Reims retint : un autre fut envoyé à Mr. le Garde des Sceaux Chauvelin ; le troisième resta au Greffe de la Justice du lieu. Le Comte de Cailus eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies ; & bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris que l'on vendait dix Louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste & dangereux monument. Un prêtre qui s'accuse en mourant d'avoir professé & enseigné la Religion Chrétienne, fit une impression plus forte sur les esprits que les pensées de Pascal.

On devait plutôt, ce me semble, réfléchir sur

le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ses Paroissiens du joug d'une Religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adresser ce testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire? & s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug salutaire, une crainte nécessaire qui seule peut prévenir les crimes secrets? La croyance des peines & des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin. La Religion bien épurée serait le premier lien de la Société.

Ce Curé voulait anéantir toute Religion, & même la naturelle. Si son livre avait été bien fait, le caractère dont l'Auteur était revêtu en aurait trop imposé aux Lecteurs. On en a fait plusieurs petits abrégés, dont quelques-uns ont été imprimés; ils sont heureusement purgés du poison de l'Atéisme.

Ce qui est encor plus surprenant, c'est que dans le même temps il y eut un Curé de Bonne nouvelle auprès de Paris, qui osa de son vivant écrire contre la Religion qu'il était chargé d'enseigner; il fut exilé sans bruit par le Gouvernement. Son manuscrit est d'une rareté extrême.

Longtemps avant ce temps-là l'Evêque du Mans Lavardin avait donné en mourant un exemple non moins singulier; il ne laissa pas à la vérité de testament contre la Religion qui lui avait procuré un Evêché; mais il déclara qu'il la détestait; il refusa les Sacrements de l'Eglise, & jura qu'il n'avait jamais consacré le pain & le vin en disant la Messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfans & de donner les ordres quand il avait baptisé des Chrétiens & ordonné des diacres & des prêtres. Cet Evêque se faisait un plaisir malin d'embarrasser

tous ceux qui auraient reçu de lui les Sacrements de l'Eglise : il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient , & il jouissait de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebaptiserait & qu'on ne réordonnerait personne ; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois : du moins l'Evêque Lavardin ne laissa point après lui de monument contre la Religion Chrétienne : c'était un voluptueux qui riait de tout , au lieu que le Curé Meslier était un homme sombre & un enthousiaste ; d'une vertu rigide, il est vrai , mais plus dangereux par cette vertu même.



## HUITIEME LETTRE.

*Sur l'Encyclopédie.*

MONSIEUR,

Votre Altesse demande quelques détails sur l'Encyclopédie ; j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par Messieurs Diderot & d'Alembert , deux Philosophes qui font honneur à la France ; l'un a été distingué par les générosités de l'Impératrice de Russie , & l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette Impératrice , mais que sa philosophie même ne lui a pas permis d'accepter. Monsieur le Chevalier de Jaucourt , d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus , se joignit à ces deux Savants , & se signala par un travail infatigable.



Ils furent aidés par Mr. le Comte d'Hérrouville, Lieutenant-Général des armées du Roi, profondément instruit dans tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre; par Mr. le Comte de Tressan aussi Lieutenant-Général, dont les différents mérites sont universellement reconnus; par Mr. de St. Lambert ancien Officier, qui en faisant des vers mieux que Chapelles, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Plusieurs autres Officiers Généraux ont donné d'excellents mémoires de Tactique.

D'habiles Ingénieurs ont enrichi ce Dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque & la défense des places. Des Présidents & des Conseillers des Parlements ont fourni plusieurs articles sur la Jurisprudence. Enfin, il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands Maîtres n'aient à l'envi enrichi ce Dictionnaire. C'est le premier exemple & le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés sans aucun intérêt, sans aucune vue particulière, sans même celle de la gloire, (puisque quelques-uns se sont cachés) à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices & sous les yeux du Comte d'Argenson, Ministre d'Etat capable de l'entendre & digne de le protéger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire composé par Mr. d'Alembert. J'ose dire hardiment que ce discours aplaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de Descartes, & égal à tout ce que l'illustre Chancelier Bacon avait écrit de mieux. S'il y a dans le corps de l'ouvrage des articles frivoles, & d'autres qui sentent plutôt le déclamateur que le philosophe,

ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds & utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent dans cette collection mettre leurs essais à côté des chefs d'œuvre des maîtres ; on laissa gâter ce grand ouvrage par politesse ; c'est le salon d'Apollon où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des Vanlo & des Lemoine. Mais Votre Altesse a bien dû s'apercevoir en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes & Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les Jésuites commencèrent ; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, & ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les Encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les Jansénistes voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les Jésuites crièrent à l'impiété, les Jansénistes hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsioniste nommé Abraham Chaumeix, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine ; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé*, qui signifie proprement illusion, & *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très illégitimes jusqu'à dire que si le venin

ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les suivans. Il rendait les Encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait St. Augustin & Cicéron; & ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre Abraham Chaumeix d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution; mais qu'est-il arrivé? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation: tout cela fut pros crit pendant quelque temps, & a triomphé enfin de l'ignorance; de la bêtise & de l'envie; le Dictionnaire Encyclopédique, malgré ses défauts, a subsisté, & Abraham Chaumeix est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'Impératrice l'a forcé à être sage; c'est un des prodiges de son règne.



## NEUVIÈME LETTRE.

### *Sur les Juifs.*

De tous ceux qui ont attaqué la Religion Chrétienne dans leurs écrits, les Juifs seraient peut-être les plus à craindre; & si on ne leur opposait pas les miracles de notre Seigneur Jésus-Christ, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison, qui en perdant leur héritage ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité



profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de Moïse leur a été donnée pour être éternelle, qu'il est impossible que Dieu ait changé, & qu'il se soit parjuré; que nôtre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que selon Jésus-Christ aucun point, aucun iota de la loi ne doit être transgressé; que Jésus était venu pour accomplir la loi, & non pour l'abolir; qu'il en a observé tous les commandements; qu'il a été circoncis; qu'il a gardé le sabbath, solennisé toutes les fêtes; qu'il est né Juif, qu'il a vécu Juif, qu'il est mort Juif; qu'il n'a jamais institué une Religion nouvelle; que nous n'avons pas une seule ligne de lui; que c'est nous, & non pas lui qui avons fait la Religion Chrétienne.

Il ne faut pas qu'un Chrétien hazarde de disputer contre un Juif, à moins qu'il ne sache la langue Hébraïque comme sa langue maternelle: ce qui seul peut le mettre en état d'entendre les Prophéties & de répondre aux Rabins. Voici comme s'exprime Joseph Scaliger dans ses *Excerpta*. „ Les „ Juifs sont subtils; que Justin a écrit misérable- „ ment contre Triphon! & Tertullien plus mal „ encore! Qui veut réfuter les Juifs doit connaître à fond le Judaïsme. Quelle honte! Les Chrétiens écrivent contre les Chrétiens, & n'osent „ écrire contre les Juifs.”

Le Toldos Jeschut est le plus ancien écrit Juif qui nous ait été transmis contre nôtre Religion. C'est une vie de Jésus-Christ toute contraire à nos Saints Evangiles; elle paraît être du premier siècle, & même écrite avant les Evangiles; car l'Auteur ne parle pas d'eux, & probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait Jésus

filz adultérin de Miriah ou Mariah & d'un soldat nommé Joseph Pander ; il raconte que lui & Judas voulurent chacun se faire chef de Secte ; que tous deux semblaient opérer des prodiges par la vertu du nom de Jéhova qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries Rabiniques fort au dessous des Mille & une nuits. Origène le réfuta, & c'était le seul qui le pouvait faire ; car il fut presque le seul Père Grec savant dans la langue Hébraïque.

Les Juifs Théologiens n'écrivirent guères plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages ; ceux du Rabin Aben-Esra furent très estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. Spinoza s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Longtems après Aben-Esra vint Maimonides au treizième siècle : il eut encor plus de réputation. Depuis ce tems-là jusqu'au seizième, les Juifs eurent des livres intelligibles, & par conséquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du siècle quinzième. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les Théologiens Chrétiens craignirent la séduction ; ils firent bruler les livres Juifs sur lesquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un seul homme de cette Religion. On a vû, il est vrai, quelques Juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embrassé le Christianisme de bonne foi : un Carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome qu'un Juif ne se ferait  
fait

fait Chrétien. Orobio parle de quelques Rabins Espagnols & Arabes qui abjurèrent & devinrent Evêques en Espagne; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur Religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le Mahométisme; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine; la raison en est évidente; les Musulmans ne font point un Dieu de Jésus-Christ.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer, plusieurs Savants Chrétiens ont quitté leur Religion pour le Judaïsme. Rittangel Professeur des langues Orientales à Kœnisberg, dans le 17<sup>e</sup>. siècle, embrassa la loi Mosaique. Antoine, Ministre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le Christianisme en faveur du Judaïsme en 1632. Les Juifs le comptent parmi les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que sa malheureuse persuasion fût bien forte, puisqu'il aima mieux souffrir le plus affreux supplice que se rétracter.

On lit dans le *Nissachon Vétus*, c'est-à-dire, le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la supériorité de la loi Mosaique sur la Chrétienne & sur la Persanne, qui est bien dans le goût oriental. Un Roi ordonne à un Juif, à un Galiléen & à un Mahométan de quitter chacun sa Religion, & leur laisse la liberté de choisir une des deux autres; mais s'ils ne changent pas, le bourreau est là qui va leur trancher la tête. Le Chrétien dit, Puisqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la Religion de Moïse que de celle de Mahomet, car les Chrétiens sont plus anciens que les Musulmans, & les Juifs plus anciens que Jésus; je me fais donc Juif. Le



Mahométan dit, Je ne puis me faire chien de Chrétien, j'aime encor mieux me faire chien de Juif, puisque ces Juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le Juif, Votre Majesté voit bien que je ne puis embrasser ni la loi du Chrétien, ni celle du Mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le Roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, & se fit Juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les Princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour Apôtres.

Cependant, les Juifs ont eu des docteurs rigides & scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjuguier par les Chrétiens. Il y a eu entr'autres un Rabin nommé Beccai, dont voici les paroles: *Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de peur que le créancier ne soit corrompu par le débiteur. Mais un Juif peut emprunter d'un Chrétien sans crainte d'être séduit par lui, car le débiteur évite toujours son créancier.*

Malgré ce beau conseil, les Juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux Chrétiens, & n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux Nissachon Vétus, nous avons la relation de la dispute du Rabin Zéchiél, & du Dominicain frère Paul dit Ciriaque. C'est une conférence tenue entre ces deux savants hommes en 1263. en présence de Don Jaques Roi d'Arragon & de la Reine sa femme. Cette conférence est très mémorable. Les deux Athlètes étaient savants dans l'hébreu & dans l'antiquité. Le Talmud, le Targum, les archives du Sanhédrin étaient sur la table. On expliquait en Espagnol les endroits contestés. Zéchiél soutenait que Jésus avait été

condamné sous le Roi Alexandre Jannée, & non sous Hérode le Tétrarque, conformément à ce qui est rapporté dans le Toldos Jeschut & dans le Talmud. Vos Evangiles, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre second siècle, & ne sont point authentiques comme notre Talmud. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du tems d'Hérode le Tétrarque, puisque nous n'avions pas alors le droit du glaive: nous ne pouvons l'avoir crucifié, puisque ce supplice n'était point en usage parmi nous? Notre Talmud porte que celui qui périt du tems de Jannée fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos Evangiles que les Lettres prétendues de Pilate que vous avez supposées. Il était aisé de renverser cette vaine érudition Rabinique. La Reine finit la dispute en demandant aux Juifs pourquoi ils pouvaient?

Ce même Zéchiël eut encor plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *rempart de la foi* écrit par un Juif nommé Isaac, trouvé en Afrique, est bien supérieur à la relation de Zéchiël, qui est très confuse, & remplie de puérilités. Isaac est méthodique & très bon dialecticien: jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand apui. Il y a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est-là qu'on voit les objections contre les deux Généalogies de Jésus-Christ qui sont différentes l'une de l'autre.

Contre toutes les citations des passages des Prophètes qui ne se trouvent point dans les livres Juifs.

Contre la divinité de Jésus-Christ, qui n'est pas expressément annoncée dans les Evangiles, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints Conciles.

Contre l'opinion que Jésus n'avait point de frères ni de sœurs.

Contre les différentes relations des Evangelistes que l'on a cependant conciliées.

Contre l'histoire du Lazare.

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce rempart de la foi du Rabin Isaac. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique Religion aux dépens de la nôtre ; on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des Chrétiens & des Juifs pour combattre l'une & l'autre Religion ! Plaignons ceux qui effrayés de dix-sept siècles de contradictions & lassés de tant de disputes, se sont jetés dans le Théïsme, & n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont abandonné la foi ; ils ont crû être hommes au lieu d'être Chrétiens. Ils devaient être soumis, & ils n'ont aspiré qu'à être sages ! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'Apôtre Paul.

D'Orobio.

Orobio était un Rabin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres Rabins ; profond sans être obscur,



possédant les belles-Lettres, homme d'un esprit agréable, & d'une extrême politesse. Philippe Limborch Théologien du parti des Arminiens dans Amsterdam, fit connoissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent longtems ensemble, mais sans aucune aigreur, & comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite; ils est difficile de suivre toujours le même objet & de ne pas s'égarer; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections & les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la première dispute entre deux Théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures; au contraire les deux adversaires se traitent l'un & l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentiments du très savant & très illustre Juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très savant & très illustre Chrétien. Orobio même ne parle jamais de Jésus-Christ qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs par leur loi de croire à un Messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au Messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi s'il ne croyait pas au futur Messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi Judaïque soit l'ombre & la figure d'une autre loi;

qu'au contraire il est dit par-tout que la loi de Moïse doit être éternelle.

Que tout Prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque chose à la loi Mosaique, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques Prophètes ont prédit aux Juifs dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur; mais que ce libérateur ferait le soutien de la loi Mosaique au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un Messie, lequel sera un Roi puissant & juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la Religion Mosaique est que les Juifs dispersés sur toute la terre n'ont jamais cependant changé une seule virgule à leur loi, & que les Israélites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par Titus, sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite Secte qui se soit écartée d'une seule observance, & d'une seule opinion de la nation Israélite.

Qu'au contraire, les Chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur Religion.

Qu'ils sont encor partagés en beaucoup plus de Sectes qu'ils n'ont d'Etats, & qu'ils se sont poursuivis à feu & à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers; que si l'Apôtre Paul trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les Chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'Apôtre Paul leur a permis.

Que ce n'est point par haine & par malice qu'Israël n'a point reconnu Jésus; que ce n'est

point par des vues basses & charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne ; qu'au contraire, ce n'est que dans l'espérance des biens célestes qu'ils lui sont fidèles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Siriens, des Romains, malgré leur dispersion & leur opprobre, malgré la haine de tant de nations, & que l'on ne doit point appeler charnel un peuple entier qui est le martyr de Dieu depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les Chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoins presque tous les premiers pères de l'Eglise qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem au milieu de l'abondance & de toutes les délices du corps.

Qu'il est impossible que les Juifs aient crucifié le vrai Messie, attendu que les Prophètes disent expressément que le Messie viendra purger Israël de tout péché, qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël ; que ce serait le plus horrible péché & la plus abominable souillure, ainsi que la contradiction la plus palpable, que Dieu envoyât son Messie pour être crucifié.

Que les préceptes du Décalogue étant parfaits, toute nouvelle mission était entièrement inutile.

Que la loi Mosaique n'a jamais eu aucun sens mystique.

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les Apôtres Chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de Moïse.

Que les Évangélistes & les Apôtres n'étaient point des hommes simples, puisque Luc était médecin, que Paul avait étudié sous Gamaliel, dont les Juifs ont conservé les écrits.



Qu'il n'y avait point du tout de simplicité & d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes; que Paul loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le Temple, & en jurant devant Festus & Agrippa qu'il n'avait rien fait contre la circoncision, & contre la loi du judaïsme.

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les Évangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de Dieu.

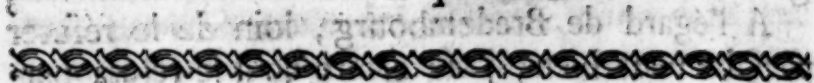
Limborch répond à toutes ces assertions par les arguments les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute; mais comme il était du parti des Arméniens, celui des Gomaristes le persécuta: on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la Religion Chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. Orobio ne fut point persécuté dans la Synagogue.

*D'Uriel Acosta.*

Il arriva à Uriel Acosta dans Amsterdam à peu près la même chose qu'à Spinoza: il quitta dans Amsterdam le Judaïsme pour la Philosophie. Un Espagnol & un Anglais s'étant adressés à lui pour se faire Juifs, il les détourna de ce dessein, & leur parla contre la Religion des Hébreux: il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, & à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encor, & c'est là qu'il professe n'être ni Juif, ni Chrétien, ni Mahométan,

mais adorateur d'un Dieu. Son petit livre est intitulé : *Exemplaire de la vie humaine*. Le même Limborch réfuta Uriel Acosta, comme il avait réfuté Orobio ; & le Magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.



## DIXIEME LETTRE.

*Sur Spinoza.*

MONSIEUR,

Il me semble qu'on a souvent aussi mal jugé la personne de Spinoza que ses ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux Dictionnaires Historiques ;

„ Spinoza avait un tel désir de s'immortaliser ;  
 „ qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie  
 „ présente, eût-il fallu être mis en pièces par  
 „ un peuple mutiné : les absurdités du Spinosisme  
 „ ont été parfaitement réfutées par Jean Bredem-  
 „ bourg Bourgeois de Rotterdam.”

Autant de mots autant de faussetés. Spinoza était précisément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détester son Athéisme, mais on ne doit pas mentir sur sa personne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout sens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomnions pas en le condamnant. Le Ministre Colerus qui habita longtems la propre chambre où Spinoza mourut, avoue avec tous ses contemporains, que Spinoza vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à se dérober au monde, ennemi de toute

superfluité, modeste dans la conversation, négligé dans ses habillemens, travaillant de ses mains, ne mettant jamais son nom à aucun de ses ouvrages: ce n'est pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de Bredembourg, loin de le réfuter parfaitement bien, j'ose croire qu'il le réfuta parfaitement mal: j'ai lu cet ouvrage, & j'en laisse le jugement à quiconque comme moi aura la patience de le lire. Bredembourg fut si loin de confondre nettement Spinoza, que lui-même effrayé de la faiblesse de ses réponses, devint malgré lui le disciple de celui qu'il avait attaqué: grand exemple de la misère & de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de Spinoza est écrite assez en détail, & assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que Vôte Altesse me permette seulement de faire avec elle une réflexion sur la manière dont ce Juif jeune encore fut traité par la Sinagogue. Accusé par deux jeunes gens de son âge de ne pas croire à Moÿse, on commença pour le remettre dans le bon chemin, par l'assassiner d'un coup de couteau au sortir de la Comédie, quelques-uns disent au sortir de la Sinagogue; ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son ame; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au Chammata. Spinoza prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de juridiction dans Amsterdam. Le Conseil de Ville renvoya la décision de cette affaire au Consistoire des Pasteurs; ceux-ci conclurent que si la Sinagogue avait ce droit, le Consistoire en jouirait à plus



forte raison: le Consistoire donna gain de cause à la Sinagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les Juifs avec la grande cérémonie: le chantre Juif entonna les paroles d'exécration; on sonna du cor, on renversa goutte à goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang; on dévoua Benoit Spinosa à Belzébuth, à Sathan, & à Astaroth, & toute la Sinagogue cria amen!

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction qui ressemble plutôt à un Sabbath de forciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que sans le coup de couteau & sans les bougies noires éteintes dans le sang, Spinosa n'eût jamais écrit contre Moïse & contre Dieu. La persécution irrite, elle enhardit quiconque se sent du génie; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au Judaïsme, mais sans se faire jamais Chrétien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus Theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son Athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'Athéisme, qu'il y est souvent parlé de Jésus-Christ comme de l'envoyé de Dieu. Cet ouvrage est très profond, & le meilleur qu'il ait fait; j'en condamne sans doute les sentiments, mais je ne puis m'empêcher d'estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier que le mot Hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *ame*, signifiait chez les Juifs le vent, le souffle, dans son sens naturel; que

tout ce qui est grand portait le nom de divin; les cèdres de Dieu; les vents de Dieu; la mélancolie de Saül mauvais esprit de Dieu; les hommes vertueux enfans de Dieu.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux système d'Aben-Esra, que le Pentateuque n'a point été écrit par Moïse, ni le livre de Josué par Josué: ce n'est que d'après lui que Le Clerc, plusieurs Théologiens de Hollande, & le célèbre Neuton, ont embrassé ce sentiment.

Neuton diffère de lui seulement en ce qu'il attribue à Samuel les livres de Moïse; au lieu que Spinoza en fait Esdras auteur. On peut voir toutes les raisons que Spinoza donne de son système dans son 8, 9 & 10<sup>e</sup>. chapitre; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la Chronologie; une grande science de l'histoire, du langage & des mœurs de son ancienne patrie; plus de méthode & de raisonnement que dans tous les Rabins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaissaient des Prophètes chez les Gentils: en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières, mais il en avait de très grandes.

Il faut chercher l'Athéisme dans les anciens Philosophes; on ne le trouve à découvert que dans les Oeuvres posthumes de Spinoza. Son traité de l'Athéisme n'étant point sous ce titre, & étant écrit dans un Latin obscur, & d'un stile très sec, Mr. le Comte de Boulainvilliers l'a réduit en Français sous le titre de Réfutation de Spinoza: nous n'avons que le poison, Boulainvilliers n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que Spinoza, dans son funeste livre, parle toujours d'un être infini &

suprême; il annonce Dieu en voulant le détruire. Les arguments dont Bayle l'accable, me paraissent sans réplique, si en effet Spinoza admettait un Dieu; car ce Dieu n'étant que l'immesité des choses, ce Dieu étant à la fois la matière & la pensée, il est absurde, comme Bayle l'a très bien prouvé, de supposer que Dieu soit à la fois agent & patient, cause & sujet, faisant le mal & le souffrant; s'aimant, se haïssant lui-même; se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute Bayle, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents & les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante & aussi absurde; car, selon Spinoza, ceux qui disent, les Allemands ont tué dix mille Turcs, parlent mal & fausement; ils doivent dire, Dieu modifié en dix mille Allemands a tué Dieu modifié en dix mille Turcs.

Bayle a très grande raison si Spinoza reconnaît un Dieu; mais le fait est qu'il n'en reconnaît point du tout, & qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de Descartes il abuse de ce mot également célèbre & insensé de Descartes, *donnez moi du mouvement & de la matière, & je vais former un monde.*

Entêté encor de l'idée incompréhensible, & antiphisique, que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent & se souvient dans les animaux, étincelle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la



structure de l'univers, dans la permanence des espèces & dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir; le cœur pour recevoir & chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervelle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie: & des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le système de Spinoza. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle, citadelle bâtie (si je ne me trompe) sur l'ignorance de la physique, & sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, & on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la Henriade a dit, *un catéchiste annonce Dieu aux enfans*, & *Newton le démontre aux sages*. Plus on connaît la nature, plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale, & peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, Monseigneur, également éloigné de l'un & de l'autre, & c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bonfon savant de Rabelais jusqu'au téméraire métaphysicien Spinoza.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guères connus que des bibliothécaires; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira Votre Altesse dans ses sentimens pour nos dogmes & pour nos écritures; quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des Stoïciens entêtés;

par des savants enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connaissent que leur vaine raison, par des plaisants qui prennent des bons mots pour des arguments, par des Théologiens enfin qui au lieu de marcher dans les voyes de Dieu se sont égarés dans leurs propres voyes.

Encore une fois, ce qui doit consoler une âme aussi noble que la vôtre, c'est que le Théïsme qui perd aujourd'hui tant d'âmes, ne peut jamais nuire ni à la paix des Etats, ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler partout le sang, & le Théïsme l'a étanché. C'est un mauvais remède; je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il est excellent pour cette vie, s'il est détestable pour l'autre. Il damne sûrement son homme, mais il le rend paisible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des arguments, le Théïsme y a porté la concorde. Il est clair que si Poltrot, Jaques Clément, Jaurigni, Baltasar Gérard, Jean Chatel, Damien, le Jésuite Malagrida, &c. &c. &c. avaient été des Théïstes, il y aurait eu moins de Princes assassinés.

A Dieu ne plaise que je veuille préférer le Théïsme à la sainte Religion des Ravailacs, des Damiens, des Malagrida qu'ils ont méconnue & outragée! Je dis seulement qu'il est plus agréable de vivre avec des théïstes qu'avec des Ravailacs & des Brinvilliers qui vont à confesse; & si Votre Altesse n'est pas de mon avis, j'ai tort.

F I N.

[illegible]



